N° 10 (DE LA XIVe ANNEE). 15 OCTOBRE 1926.

Revue des Lectures

Fondée en 1908 sous le nom de Romans-Revue | DIRECTEUR Louis BETHLEEM

paraissant le 15 de chaque mois

SOMMAIRE

CONFIDENCES, par Louis BETHLEEM 843
LES REVUES, JOURNAUX ET MAGAZINES. — LXXXII. La Revue mondiale, par JEAN DE LARDÉLEC 849
CARNET DE LA REVUE 851
LES ROMANS, par CH. BOURDON 867
Les Pièces de théâtre 891
Les Collections à bon marché 897
LES MEILLEURES NOUVEAUTÉS 907
Notre souscription de propagande 930
Petit courrier 931

PARIS (6e)
77, rue de Vaugirard, 77

ABONNEMENTS

FRANCE : **25 fr. (le numéro, 2 fr. 50).**
ETRANGER : **30 fr. (le numéro, 3 fr.).**
35 fr. pour les pays n'ayant pas adhéré à l'accord de Stockholm **(le numéro, 3 fr. 50).**

TÉL. : FLEURUS 35-93. — C.-C. : PARIS 180-42. R. C. : SEINE 260.194

Ne laissez pas entrer dans vos familles les journaux de modes trop frivoles,

-:- qui poussent aux plaisirs et à la dépense, ni les mauvais romans -:-

Le PETIT ÉCHO de la MODE

est le guide de l'économie dans le ménage parce qu'il permet aux femmes de **faire elles-mêmes leurs robes**, grâce à ses **Patrons-Modèles** justement renommés, et parce qu'il les aide à **tenir leur ménage économiquement** et confortablement.

Il est célèbre par la qualité de ses **romans**, la haute **tenue littéraire** et **morale** de sa rédaction et pour les innombrables services qu'il rend à ses lectrices par ses **Courriers** admirablement **organisés**.

Le PETIT ÉCHO de la MODE

ne coûte rien parce qu'il contient, dans chaque numéro, un " **Bon remboursable** " valant réellement **cinquante centimes**. Le *Petit Écho* paraît chaque semaine, **le mercredi.**

Le numéro : 40 centimes. — Abonnement : **18** fr. **50** par an
(sans frais dans tous les bureaux de poste).
Belgique : **25** francs belges. — Union postale : **30** francs. — Autres pays : **40** francs.

Amusants et instructifs, les journaux de nos enfants :

LISETTE PIERROT

Journal des Petites Filles — **Journal des Garçons**

paraissant tous les mercredis sur 16 pages, dont 4 en couleurs.
Chaque numéro : **0** fr. **25**. — Abonnement d'un an : **12** francs. — Belgique et Union postale : **22** fr. **50**. — Autres pays : **25** francs. — Abonnements avec primes merveilleuses.

Le journal de Modes de la Femme moderne,

LA MODE FRANÇAISE

Journal de l'élégance sur soi et chez soi,
paraît chaque **semaine**, le **samedi**, sur **16 pages** grand format, dont **5** en **couleurs.**
Le numéro : **0** fr. **50**. — Abonnement d'un an : **24** francs.
Belgique et Union postale : **35** francs. — Autres pays : **40** francs.

Le plus complet et le plus pratique des journaux de travaux de dames,

MON OUVRAGE

paraît deux fois par mois sur 16 grandes pages.
Le numéro : **0** fr. **50**. — Abonnement d'un an : **12** francs.
Belgique et Union postale : **20** francs. — Autres pays : **25** francs.

LA MODE SIMPLE

Son nom dit tout : Elle est **jolie, pratique et peu coûteuse.**
Elle paraît quatre fois par an : *Printemps, Été, Automne, Hiver.* Le numéro : **1** fr. **50**

LA COLLECTION "STELLA"

Jolis romans pour la Famille et les Jeunes Filles.
en volumes brochés à **1** fr. **50**, en vente partout. Fco poste : **1** fr. **75**. Etrang. : **2** fr. **25**.
La même collection, **reliée** : le volume : **2** fr. **50** ; franco : **2** fr. **75**. Etranger : **3** fr. **25**
Contre **0** fr. **50**, envoyés à M. le Directeur, 1, rue Gazan, Paris (14e),
vous recevrez la liste des romans parus. Il paraît deux romans par mois.

Toutes ces publications sont éditées par la Société du *Petit Écho de la Mode*, 1, rue Gazan, Paris (XIVe). Adresser lettres, commandes, mandats-poste à M. le Directeur, qui vous enverra, franco sur demande, une feuille contenant tous les renseignements et prix de toutes ses publications.

N° 10 (DE LA XIVe ANNEE). 15 OCTOBRE 1926.

CONFIDENCES

Prix de l'abonnement.
Dans la lutte.
Un local, s'il vous plait.

— M. l'abbé, c'est Douai qui téléphone...

— Bien. Voyez secrétariat ou administration : je ne vais pas au téléphone, vous le savez bien.

— Mais c'est Monsieur Goulois lui-même... Il hésite à faire le tirage des nouvelles circulaires, à cause du prix de l'abonnement. On porte l'abonnement à 30 francs. A ce que prétend M. Goulois, c'est insuffisant. Il devra renouveler sa provision de papier. Et au prix actuel de la livre!... Faut-il laisser le prix de 30 francs sur les circulaires?

— Oui, et oui. Le prix de l'abonnement, à partir de 1927, sera de 30 francs pour la France bien entendu, comme on l'a indiqué.

Et il en sera ainsi. M. Goulois, le plus arrangeant des imprimeurs et l'un des meilleurs amis de la revue, nous demandera ce qui lui est légitimement dû. Quant à nous, nous ne demanderons pas plus de 30 francs aux abonnés; j'entends aux abonnés de France. Pour le surplus, advienne que pourra! Ce que Dieu garde est bien gardé!

□ □ □

Il y a de multiples manières de faire le bien et de se faire son petit bonheur en ce monde : c'est dans les bons vieux temps que j'ai appris cette double maxime de philosophie pratique.

Je connaissais, à cette époque, un brave aumônier de pensionnat. Et bien que nous ne fussions d'accord que sur les vérités nécessaires — *in necessariis unitas* — nous conversions volontiers.

— Voyez-vous, me disait souvent M. l'aumônier, voilà dix ans, onze ans, douze ans (ça changeait tous les

ans et même tous les six mois), treize ans, quatorze ans, etc., que je suis ici, et je n'ai jamais eu ça avec qui que ce soit, pas une difficulté, pas une histoire, pas ça!

— Assurément, M. l'aumônier, répliquai-je un jour, ce n'est pas toujours facile. Et ce n'est pas l'affaire de tout le monde.

— N'est-ce pas?

— Il y en a, au contraire, qui semblent courir après les difficultés...

— Vous l'avez dit, ils y courent...

— Oh! ce n'est pas moi, c'est la Sainte Ecriture qui le dit. *Ut gigas,* comme des géants. Ainsi, notre Maître à tous, Notre-Seigneur. Dès avant sa naissance, il a eu des difficultés. Toute sa vie, il en a eu avec tout le monde. Il en a eu après sa mort. Et si depuis tant de siècles, nous avons encore — au moins certains d'entre nous — tant de difficultés, c'est bien à cause de Lui.

...Mais M. l'aumônier ne se laissa pas convaincre. C'est qu'il y a en effet plusieurs manières de faire le bien, comme il y a plusieurs manières d'imiter Notre-Seigneur...

Pour ce qui nous concerne, nous voudrions, si c'est là sa volonté, le servir dans les difficultés. Nous avions ces temps derniers eu quelques petites difficultés avec nos adversaires, j'allais dire nos meilleurs auxiliaires, nos meilleurs agents de propagande. Mais le calme s'est rétabli. Espérons que la lutte reprendra. Nous remplissons, somme toute, notre mission et nous faisons surtout du fruit spirituel, par la lutte, et sur un terrain où l'on ne nous dispute guère la place.

□ □ □

Ah! de la place!... C'est de la place qu'il nous faudrait. Depuis plusieurs années, je cherche un local à Paris, pour y installer les services de notre œuvre, et pour mettre l'œuvre elle-même dans son plein exercice. Et je n'en trouve pas. « Les renards ont leur tanière, les oiseaux du ciel ont leur nid... »: comme je le disais tout à l'heure, on imite Notre-Seigneur comme l'on peut.

Que de fois, depuis trois ans, j'ai lu et relu cette page de Ernest Hello dans *Physionomie de saints* (p. 130):

« Pas de place à l'hôtellerie! » L'histoire du monde est dans

ces trois mots ; et cette histoire si abrégée, si substantielle, cette histoire, on ne la lit pas ; car lire, c'est comprendre. Et l'éternité ne sera pas trop longue pour prendre et donner la mesure de ce qui est écrit dans ces mots : « Pas de place à l'hôtellerie ! »

Il y en avait pour les autres voyageurs. Il n'y en avait pas pour ceux-ci... L'Attendu des nations frappe à la porte du monde, et il n'y a pas de place pour lui ! Le Panthéon romain, cette hôtellerie des idoles, donnait place à trente mille démons, prenant des noms que l'on croyait divins. Mais Rome ne donna pas place à Jésus-Christ dans son Panthéon. On eût dit qu'elle devinait que Jésus-Christ ne voulait pas de cette place et de ce partage.

Plus on est insignifiant, plus on se case facilement. Celui qui porte une valeur humaine a plus de peine à se placer. Celui qui porte une chose étonnante et voisine de Dieu, a plus de peine encore. Celui qui porte Dieu ne trouve pas de place. Il semble qu'on devine qu'il lui en faudrait une trop grande et, si petit qu'il se fasse, il ne désarme pas l'instinct de ceux qui le repoussent.

Il en est de plus en plus ainsi, dans notre société paganisée, pour tous ceux, hommes ou œuvres, qui apportent au monde Jésus ou quelque chose de Lui. Le caravansérail de la vie est accaparé par les banques, les cinémas, les lieux de plaisance et de plaisir. Tout est occupé par ceux qui recherchent leur bien-être personnel. Il n'y a, semble-t-il, plus de place pour ceux qui cherchent à faire du bien aux autres.

Il s'en trouve cependant ; il faut que nous en trouvions et nous prions nos amis de Paris de nous aider à en trouver.

Les journaux ont rappelé, l'été dernier, ce qui advint, il y a une trentaine d'années, à M. Victor Taunay, récemment décédé. L'histoire est intéressante.

Une vieille fille, Mlle Marquis, propriétaire des magasins de confiserie bien connus, voulant, pour des motifs très divers, déshériter sa famille, avait demandé à son médecin de lui désigner un homme de lettres sans fortune, probe et méritant, qu'elle ne voulait d'ailleurs pas connaître et à qui elle désirait laisser son importante fortune. Le médecin, un ami de Victor Taunay, donna son nom et quelque temps après, Mlle Marquis mourait, laissant Victor Taunay comme son légataire universel.

La famille attaqua ce testament... Une transaction intervint. Victor Taunay, qui n'était pas âpre, se contenta

d'un million et d'un château en Seine-et-Oise. A cette époque, c'était la fortune.

Je n'en demande pas tant. Ni je ne demande, pas plus que je ne refuse, rien pour rien. Du reste, tout cela n'est pas pour rien, comme on dit vulgairement. Ainsi, le local composé d'un étage, d'un seul étage, qui est situé à l'intersection du cours Albert Ier et de la rue François Ier, est à louer pour la somme de 120.000 francs, charges en plus. Le local, occupé autrefois par la Société de géographie, 184, boulevard Saint-Germain, est à louer pour la somme de 150.000 francs par an. Il est vrai que faute de trouver à louer, on pourrait acheter : et des œuvres de propagande laïque que je connais achètent, sans barguigner, des immeubles de plusieurs millions. Mais... restons-en là.

Bref, je demande qu'on nous aide à découvrir, dans le quartier des libraires autant que possible, un local assez vaste pour loger les services de l'œuvre de plus en plus importants, le personnel, le matériel, la bibliothèque, les archives et le directeur.

Il est urgent d'aboutir. Tout souffre d'être à l'étroit et encombré. Le proverbe dit que c'est dans une petite maison qu'on goûte le grand repos, *parva domus, magna quies* ; ici, au contraire, l'exiguité des lieux double notre travail.

Nos dossiers, par exemple, ont été, en grande partie, relégués dans une remise sans air et sans lumière ; ils s'y élèvent en tas comme des briques sur un terrain à bâtir, de telle sorte que, pour en consulter un, il faut d'abord déplacer tous les autres et réaliser des merveilles d'équilibre.

Pour le personnel, la situation n'est pas moins intenable. Par exemple, la salle où se trouve le téléphone comprend, en outre, dans un espace de quelques mètres carrés, trois bibliothèques, le secrétariat général, le service des ventes, des emballages et des départs, le service de la propagande, une ou deux dactylographes, la manipulation des archives, la salle d'attente des visiteurs et le salon de réception pour les collaborateurs.

La voilà, la grande œuvre ! L'œuvre que tous nos lecteurs et tous les catholiques sérieux proclament unanimement comme indispensable et capitale ! L'œuvre

essentielle dont ils reconnaissent les services! L'œuvre qu'ils veulent qu'à tout prix l'on soutienne et l'on développe!

Elle se soutient et se développe malgré tout, Dieu merci. Et c'est justement parce qu'elle se développe... On le comprendra, les forces humaines ont leurs limites, et la matière n'est pas indéfiniment compressible. Il faut donc qu'on en sorte. Encore une fois, c'est urgent, c'est nécessaire. Et c'est réalisable. Et ce sera facilement et promptement réalisé, si nos amis veulent bien y penser.

L. BETHLEEM.

Le théâtre, à Paris, n'exprime plus la France

...En l'état du marché actuel, on vous dira qu'un auteur qui veut être joué doit se préoccuper de son public ; s'il l'oubliait, les directeurs sont là pour le lui rappeler, et je finis par les comprendre.

Or, en ce moment, sur quelle clientèle les directeurs en sont-ils réduits à faire fond ? Sur les étrangers qui circulent dans Paris au nombre de cinq ou six cent mille.

L'immense majorité de ces étrangers va au spectacle avec ses seuls yeux, car l'œil est un organe en quelque sorte international, une clef de Sésame.

Un prestidigitateur, une femme nue, des costumes éblouissants, une mise en scène féerique, des équilibristes, un film, peuvent être montrés devant n'importe quel public ; Babel tout entière comprendra... il n'y aura plus à redouter la confusion des langues.

Il en est de même pour la musique, esperanto divin. Voilà pour le cinéma, le music-hall, l'opérette et l'opéra.

Mais passons au théâtre du verbe, qui exige de la part de l'auditeur une compréhension parfaite de la langue, de ses nuances les plus subtiles. Aussitôt se détourneront de lui quatre-vingts pour cent des étrangers qui ne possèdent pas cette langue ou la possèdent si imparfaitement que seuls trouveront grâce devant eux les textes faciles, les affabulations simples où le verbe ne sera qu'un discret et pauvre accompagnement.

Le théâtre va donc être contraint à donner de la marchandise « goût mondial », d'où sera soigneusement écarté ce qui est spécifiquement français. Première conséquence : déficit considérable dans l'exportation de ce produit qui jadis inondait le monde ; car l'étranger aurait bien tort de venir acheter chez nous ce qu'il fait mieux chez lui, sous ce rapport.

Deuxième conséquence, bien autrement grave celle-ci, la seule qui me préoccupe : le théâtre français ne travaille plus pour des Français ! Tous les problèmes sociaux, moraux, psychologiques, grâce à l'exposition dramatique desquels un peuple pro-

gresse en prenant conscience de lui-même, s'affranchit, se libère, en un mot évolue, tous ces problèmes, dis-je, sont bannis de la scène et la grande littérature dramatique meurt !... Elle se réfugie dans deux ou trois théâtres, ce qui est un exutoire absolument insuffisant...

Et cependant ! Jamais époque ne fut plus propice à favoriser l'étude de problèmes dont pourraient s'illustrer nos scènes ! Quels drames de la personnalité, quelles tragédies de l'évolution individuelle et sociale !

Et c'est pour ça que, comme des capucins de cartes, vous voyez une à une nos belles scènes passer au cinéma, au music-hall... à l'opérette...

Si vous ajoutez que la dévalorisation du franc interdit formellement l'accès de nos théâtres aux plus belles intelligences de la France, aux docteurs, avocats, employés, professeurs, étudiants, inventeurs, ingénieurs, etc..., vous comprendrez que s'éteint une flamme devenue inutile, parce que nul de ceux pour qui on l'avait allumée ne peut venir la regarder brûler...

Autant accrocher un quinquet au milieu des montagnes du Hoggar... Mais personne, d'ailleurs, n'en voudrait payer l'huile... (Denys AMIEL, *Comœdia*, 12 avril 1926).

Le danger des faits-divers criminels

C'est un phénomène de suggestion des plus courants que les psychiâtres ne se donnent même plus la peine d'étudier : lorsqu'un crime est commis ou qu'un suicide se produit dans des conditions d'exécution assez particulières sur lesquelles les journaux s'étendent en détail, toute une série de crimes ou de suicides analogues adviennent, je dirai presque par série.

L'exemple est contagieux... Le crime inspire le crime ; le suicide donne l'idée du suicide. Faudra-t-il, pour éviter d'influer sur les esprits enclins au mimétisme, que les journaux renoncent à publier le récit des drames quotidiens ?

La chose serait souhaitable. Elle est tout à fait impossible. La presse a certes sa responsabilité en faisant connaître le fait-divers qui engendre de tristes adeptes. Un dilemme se pose pour elle : faut-il dire ou ne pas dire ?

Si elle dit, malgré tous ses commentaires flétrissant le mal, elle communique l'exemple.

Si elle ne dit pas, elle perd aux yeux de la majorité de ses lecteurs, qui compte beaucoup de lectrices, sa raison même d'être. Un beau meurtre, un suicide sensationnel, une affaire scandaleuse, un tantinet crapuleuse, auront toujours le pas sur la rubrique de la politique étrangère. Les empoisonnements par série de la Sierri font passer au second plan les pourparlers en vue de la paix marocaine. Je ne suis point certain que nos gouvernants ne conservent point dans les geôles des criminels de marque, afin de les faire comparaître aux assises dans les moments où il convient de distraire l'opinion...

Je n'en veux pour preuve que le cri satisfaisant d'une dame qui venait d'acheter son journal hier matin et y trouvait « scandales, crimes et suicides à discrétion » :

— A la bonne heure. Il y a de quoi lire ce matin. (ARMORY, *Comœdia*, 28 avril 1926).

LES REVUES JOURNAUX & MAGAZINES

LXXXII. — LA REVUE MONDIALE.

Genèse et avatars de la revue ; caractéristiques de son fondateur. Elle manque de prestige. Elle est de gauche, au fond antireligieuse, et, dans ses romans, ne recule pas devant la licence.

Il y a vingt-cinq ans, un juif, Finkelhaus, francisé sous le nom de Jean Finot-Finkelhaus, fondait *La Revue des revues*. Comme le nom l'indiquait, le nouvel organe avait surtout pour but de résumer et commenter tout ce qui se publiait dans les autres revues. Ambition très noble ; il eut suffi de lire une revue pour les connaître toutes.

Ambition irréalisable aussi, car le programme changea en cours de route. C'est une aventure commune. Ce qui est plus rare, c'est que la publication, pourtant arrivée à être célèbre sous le titre de *Revue des revues*, changea son titre pour devenir *La Revue* tout court (cependant le sous-titre indiquait : *ancienne Revue des revues*). Le nouveau titre fut éphémère. Il se changea enfin en *La Revue mondiale*, avec le même sous-titre. Le format a un peu varié, et il est resté surtout la couverture à présent bleu pâle, ou bleu gendarme, après avoir connu d'autres nuances de bleu ciel.

L'épigraphe aussi est demeurée, qui était tout un programme : « Peu de mots, beaucoup d'idées. » Ce programme, lui non plus, n'est que médiocrement rempli, et pour cause, les mots étant infiniment moins rares que les idées.

Le fondateur de *La Revue*, Jean Finot, avait des marottes, qu'il prenait pour des idées ; il penchait vers tous les occultismes, il prétendait découvrir la science du bonheur et la science de la longévité, ce qui ne l'empêcha pas de mourir jeune. Son activité était grande, et il s'entendait à faire du bruit et à répandre sa revue.

Son fils, Louis Jean-Finot, lui a succédé dans les fonctions de directeur. Actuellement, la revue paraît deux fois par mois sur cent pages, plus la couverture et quatre ou six pages d'annonces, du format de la *Revue des deux mondes*.

Elle comporte plusieurs articles assez étendus et variés, politique ou économie politique, questions d'actualité, littérature,

sciences, philosophie, etc. ; parfois des poèmes ; le roman à suivre est généralement de second ordre du point de vue littéraire, et on ne craint pas qu'il soit licencieux à l'occasion.

Les rubriques sont tenues régulièrement, mais manquent de prestige ; la seule qui compte est la rubrique littéraire de M. Nicolas Ségur, et c'est à peine. M. Nicolas Ségur est lui-même juif, et auteur de romans assez bien écrits, mais licencieux.

A cette partie principale de la revue s'ajoutent quelques pages d'une typographie différente, qui contiennent des chroniques. « Faits et documents » relatent les échos du monde des sciences d'une part, et de l'autre du monde littéraire. Une « revue des revues », subsistant du programme primitif, est abondante et assez particulièrement faite : on y donne des résumés d'articles parus dans les revues françaises et étrangères. L'intérêt en est réel et serait plus grand si le choix n'était arbitraire. On y résume parfois sans atténuation des articles anticatholiques. Enfin, autre originalité de la revue, quatre pages reproduisent des caricatures publiées dans la quinzaine par des journaux français et étrangers.

Le ton général de la revue est sérieux, grave, plutôt ennuyeux. La politique ne s'y présente qu'assez rarement, mais elle est nettement de gauche. On ne fait pas d'anticléricalisme marqué, mais la note générale est antireligieuse.

La Revue mondiale vit sur sa réputation ; il ne lui arrive qu'assez rarement d'avoir des articles dont la lecture s'impose. Des efforts sont faits pour la maintenir en bon rang, et elle y parvient assez, en raison de la pénurie des grandes revues de gauche. On a l'impression que son influence, qui a été grande vers 1900, a considérablement décliné. Elle a, semble-t-il, groupé moins de lecteurs, à mesure qu'elle est devenue plus mondiale.

JEAN DE LARDÉLEC.

Les partisans de l'art pour l'art

Ces sortes de lettrés ne voient dans le monde qu'une chose, la gloire de l'esprit. Ils blâmeront un vers dur dans *Polyeucte* ; ils ne condamneront point *La Pucelle*, irréprochable sous le rapport de l'art. Ils ne savent pas, ils ne veulent pas manier cette critique qui va au fond de l'œuvre, et qui, sans s'arrêter au métier, juge l'inspiration.

L'art, disent-ils, est sanctifiant. Voilà un tableau d'église, voilà une priapée. De ces deux pages, laquelle fait plus d'honneur au peintre et à l'esprit humain ? La mieux peinte. (Louis VEUILLOT, *Les Libres-penseurs*, tome V des « Œuvres complètes », Lethielleux, 1925, p. 64).

CARNET de la REVUE

LETTRES DU CARDINAL ANDRIEU ET DE S. S. PIE XI AU SUJET DE « L'ACTION FRANÇAISE ».

L'Aquitaine, semaine religieuse du diocèse de Bordeaux, publie, dans son numéro du 27 août 1926, une lettre de S. E. le cardinal archevêque de Bordeaux, répondant à une question posée par un groupe de jeunes catholiques au sujet de « L'Action française ».

La longueur de ce document ne nous permet pas de publier ici le texte intégral que nos lecteurs ont, du reste, trouvé dans leurs journaux. Nous nous bornons donc à en donner quelques passages du début et la conclusion.

Mes chers amis,

Vous me demandez si l'on peut suivre, en toute sécurité de conscience, l'enseignement donné, dans leur Institut et dans leurs diverses publications, par les dirigeants de « L'Action française ». La question est délicate, mais je n'essaierai pas de l'éluder, car je dois la vérité à tous, à plus forte raison aux jeunes, puisqu'ils portent en eux l'avenir. Je dois la vérité à tous et je la dirai avec toute la franchise nécessaire, au risque de causer quelque surprise à des hommes dont j'admire le talent, mais dont les doctrines m'épouvantent.

Si les dirigeants de « L'Action française » ne s'occupaient que de politique pure, s'ils se contentaient de rechercher la forme de pouvoir la mieux adaptée au tempérament de leur pays, je vous dirais tout de suite : « Vous êtes libres de suivre l'enseignement que donnent les maîtres de « L'Action française ». L'Eglise, interprète des volontés divines, permet à ses fils d'avoir des préférences au sujet de la forme du gouvernement...

Vous pourriez encore suivre l'enseignement donné par les dirigeants de « L'Action française » si, sans abandonner leurs préférences pour telle forme de pouvoir, ils se renfermaient dans le travail de la politique qui n'est pas indépendante de la loi morale, étudiant avec leurs élèves le moyen de faire voter de bonnes lois et d'obtenir le redressement de celles qui sont mauvaises et qui attentent, comme les lois de laïcité, aux droits imprescriptibles de Dieu, de la famille et des âmes...

Mais les dirigeants de « L'Action française » ne s'occupent pas

seulement de la politique qui discute sur la forme du pouvoir et de la politique qui en règle l'exercice. Ils étudient, devant leurs élèves, bien d'autres problèmes qui relèvent du magistère ecclésiastique et dont les membres de l'Eglise enseignée — seraient-ils prêtres, princes ou dirigeants de « L'Action française » — ne peuvent traiter, si l'Eglise enseignante, représentée par le Pape et les Evêques, ne les y autorise par une délégation délivrée à la suite d'un examen constatant leur capacité et leur orthodoxie...

Le cardinal Andrieu examine ensuite quelles sont les idées des « dirigeants de l'Action française » sur Dieu, le Verbe de Dieu incarné, l'Eglise, la morale traditionnelle, la morale sociale, le rôle de l'élite dans la société, enfin sur la raison d'Etat. Puis son Eminence conclut :

Athéisme, agnosticisme, antichristianisme, anticatholicisme, amoralisme de l'individu et de la société, nécessité pour maintenir l'ordre, en dépit de ces négations subversives, de restaurer le paganisme avec toutes ses injustices et toutes ses violences, voilà, mes chers amis, ce que les dirigeants de « L'Action française » enseignent à leurs disciples et que vous devez éviter d'entendre.

Je vous le demande avec une sollicitude pleine de tendresse, car c'est un cœur d'évêque et de père qui vous parle ; je vous le demande au nom de ce que vous avez de plus cher, au nom de votre foi, de votre vertu et de vos espérances immortelles.

Bordeaux, le 25 août 1926, en la fête de Saint Louis, roi de France, qui s'appelait le sergent du Christ, et qui remplit toujours si bien les devoirs inhérents à ce glorieux titre.

PAULIN, Cardinal ANDRIEU,
Archevêque de Bordeaux.

Dès le 5 septembre, S. S. Pie XI adressait au Cardinal Andrieu une lettre « lumineuse et concluante » dont voici le texte, d'après *La Croix* et *L'Action française* du 9 septembre :

Nous avons lu avec plaisir la réponse de Votre Eminence au groupe des jeunes catholiques qui l'ont interrogée au sujet de « L'Action française ». Nous avons trouvé un nouveau et très haut témoignage de la sollicitude pastorale et de la vigilance paternelle de Votre Eminence Révérendissime pour le bien des âmes et particulièrement de la jeunesse, sans cesse menacée, de nos jours.

Votre Eminence signale de fait un danger d'autant plus grave dans le cas présent qu'il touche, plus ou moins directement et sans qu'il le paraisse toujours, à la foi et à la morale catholiques. Il pourrait insensiblement faire dévier le véritable esprit catho-

lique, la ferveur et la piété de la jeunesse et, dans les écrits comme dans les paroles, offenser la délicatesse de sa pureté, en un mot abaisser la perfection de la pratique chrétienne et plus encore à l'apostolat de la véritable action catholique, à laquelle tous les fidèles, les jeunes gens surtout, sont appelés à collaborer activement pour l'extension et l'affermissement du règne de Jésus-Christ dans les individus, dans les familles, dans la société.

C'est donc fort à propos que Votre Eminence laisse de côté les questions purement politiques, celle, par exemple, de la forme du gouvernement. Là-dessus, l'Eglise laisse à chacun la juste liberté, mais on n'est pas, au contraire, également libre — Votre Eminence le fait bien remarquer — de suivre aveuglément les dirigeants de « L'Action française » dans les choses qui regarderaient la foi ou la morale.

Votre Eminence énumère et condamne avec raison (dans des publications non seulement d'ancienne date) des manifestations d'un nouveau système religieux, moral et social, par exemple, au sujet de Dieu, de l'Incarnation, de l'Eglise et généralement du dogme et de la morale catholiques, principalement dans leurs rapports nécessaires avec la politique, laquelle est logiquement subordonnée à la morale. En substance, il y a dans ces manifestations des traces d'une renaissance du paganisme à laquelle se rattache le naturalisme que ces auteurs ont puisé (inconsciemment, croyons-nous) comme tant de leurs contemporains, dans l'enseignement public de cette école moderne laïque, empoisonneuse de la jeunesse, qu'eux-mêmes combattent souvent si ardemment.

Toujours anxieux à la vue des périls suscités de toutes parts à cette chère jeunesse, surtout du fait de ces tendances fâcheuses, encore que ce soit en vue d'un bien tel qu'est sans aucun doute le louable amour de la patrie, Nous Nous sommes réjoui des voix qui, même hors de France, se sont élevées ces derniers temps pour l'avertir et la mettre en garde. Aussi ne doutons-Nous pas que tous les jeunes gens écouteront votre voix d'évêque et de prince de l'Eglise. En elle et avec elle, ils écouteront aussi la voix même du Père commun de tous les fidèles.

C'est dans cette confiance que Nous vous accordons de cœur, ainsi qu'à votre clergé et à votre peuple, la bénédiction apostolique.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 5 septembre 1926, cinquième année de Notre pontificat.

Nous ne commenterons ni l'un ni l'autre de ces documents. Nous espérons que tous nos lecteurs, et spécialement les jeunes gens catholiques, en feront leur profit. Ils éviteront d'entendre les enseignements de « L'Action fran-

çaise » que le Cardinal Andrieu « condamne avec raison », comme dit le Souverain Pontife ; ils écouteront la voix d'un évêque et d'un prince de l'Eglise, et en elle et avec elle, ils écouteront aussi la voix même du Père commun de tous les fidèles.

L'INFLUENCE DES LIVRES ET LA RESPONSABILITÉ DES ÉCRIVAINS.

M. Marius Boisson a ouvert, cet été, une enquête dont *Comœdia* a publié les résultats. A « des esprits éminents, à des hommes de l'élite », il a posé les trois questions suivantes :

1° Ne pensez-vous pas que certaines œuvres ont été nuisibles à l'essor ou au bonheur de l'humanité, en faisant disparaître un idéal ancien ou en créant une philosophie et même une religion ?

2° Croyez-vous que des œuvres littéraires puissent pervertir un être, ou lui communiquer le dégoût de la vie ?

3° Si vous pouviez détruire dans le monde tous les exemplaires d'un ouvrage, quel est celui que vous condamneriez ?

Parmi « les hommes de l'élite » qui ont répondu, les uns ont plaisanté, d'autres ont plastronné, par exemple en se déclarant invulnérables, etc. La plupart ont montré clairement que, sans s'en douter, ils manquaient des lumières nécessaires pour éclairer cette lanterne.

Parmi tant de ténèbres et de nuées, nous avons pu découvrir quelques observations sages sur l'influence du livre et la responsabilité de l'écrivain. Ce sont des témoignages, auxquels la qualité de leurs auteurs donne soit quelque autorité, soit quelque intérêt de curiosité.

Voici donc quelques extraits des réponses de MM. Henri Allorge ; Henri d'Alméras ; Henri Barbusse ; René Bizet ; Michel Corday ; Urbain Gohier ; Marius-Ary Leblond ; Eugène Marsan ; Paul Mathiex ; Camille Mauclair ; Alfred Mortier ; Ernest Prévost ; Gaétan Sanvoisin ; Ernest Seillière ; Gonzague Truc.

◇ ◇ ◇

I. Le livre est un des plus puissants moyens d'améliorer ou de pervertir les hommes. Presque toutes les œuvres peuvent être et ont été nuisibles. Détruire un idéal sans le remplacer par un autre plus haut est un crime, même s'il s'agit d'une illusion, l'illusion vitale, disait Ibsen.

II. Pensez-vous qu'un poison puisse empoisonner ? Ainsi posée, votre deuxième question porte en elle sa réponse. (Henri ALLORGE, *Comœdia*, 5 août 1926).

◇ ◇ ◇

Je ne crois pas beaucoup, d'une manière générale, à l'influence des livres.

Les romans et les vers ne sont guère lus que par des femmes et des jeunes gens qui n'y trouvent que ce qu'ils y cherchent, de l'érotisme, plus ou moins sentimental, plus ou moins littéraire.

L'influence des livres historiques, philosophiques, etc., qui s'adressent à un public moins impulsif, plus susceptible de réflexion, me semble indéniable, à condition de ne pas l'exagérer. Ainsi je suis convaincu que l'*Histoire des Girondins*, de Lamartine, a donné à un grand nombre d'anthropoïdes le culte de la Révolution, et que, d'autre part, les *Origines de la France contemporaine*, de Taine, ont diminué, chez bien des gens, les tendances funestes à beaucoup de Français, naïfs et mal renseignés, à l'humanitarisme et à la démocratie. (Henri d'ALMÉRAS, *Comœdia*, 31 juillet 1926).

◇ ◇ ◇

Vous me demandez mon avis sur un bien grave et complexe sujet : la nocivité de certaines œuvres d'art.

Je crois, en principe, que certaines œuvres peuvent être nuisibles à l'essor et au bonheur de l'humanité, en propageant des illusions, des erreurs et des mensonges.

Une œuvre d'art, principalement un livre ou une pièce de théâtre, a évidemment une influence sur l'opinion publique. Cette influence peut être bonne ou peut être mauvaise. Aussi je pense que l'écrivain, comme tous ceux qui sortent de leur destinée individuelle pour jouer un rôle public, c'est à dire un rôle social, assume une indiscutable responsabilité. Il peut aider, s'il est doué de talent, au développement de mauvais instincts, d'aberrations, de préjugés malfaisants, etc., etc.

Je n'admets pas la liberté illimitée de l'écrivain et de l'artiste. (Henri BARBUSSE, *Comœdia*, 19 juillet 1926).

◇ ◇ ◇

Certainement il y a et il y a eu des livres nuisibles. Mais n'est-ce pas la sagesse même de l'Inquisition par exemple, d'avoir brûlé — en très petit nombre — ceux ou celles qui pouvaient faire œuvre nuisible ? Et n'est-ce pas plutôt aux auteurs qu'il faudrait s'en prendre ? (René BIZET, *Comœdia*, 25 juillet 1926).

◇ ◇ ◇

Des œuvres littéraires, dites-vous, peuvent-elles pervertir un être, ou le dégoûter de la vie ? De même, ajouterai-je, d'autres

œuvres peuvent-elles améliorer un être, lui donner le goût de la vie ? Bref, d'une façon générale, le livre a-t-il de l'influence sur la créature, peut-il déterminer ses convictions et ses actes ? A mon sens, oui, le livre a ce pouvoir. (Michel CORDAY, *Comœdia*, 23 juillet 1926).

Toutes les démences individuelles, comme les démences collectives, ont une origine littéraire ; il y a des livres qui ont fait plus de ravages dans l'espèce humaine que la peste noire et le choléra. On établit des cordons sanitaires, on trouve des vaccins, la nature même opère une « mithridatisation » contre les fléaux du corps ; il n'y a pas de préservation contre la pensée meurtrière. On a dit que le couteau est la seule arme de précision ; j'ajouterai que la plume est l'arme vraiment exterminatrice. (Urbain GOHIER, *Comœdia*, 18 juillet 1926).

Sans nul doute, il en est qui tombent assez facilement à la perversion, voire au suicide, que de beaux livres purs eussent perfectionnés... Il n'y a pas de doute que certains livres, même de gens que j'aime, n'aient enrichi la prostitution, en grande partie responsable de la prochaine guerre. Il est criminel de salir l'imagination française, motrice de l'idéal. (Marius-Ary LEBLOND, *Comœdia*, 31 juillet 1926).

1° Les écrits de Luther ont semé dans le monde la chicane à perte de vue, la guerre, et — directement ou par contre-coup — d'imbéciles préjugés, étroits, mesquins, ennemis de l'art, de la beauté, de la vie.

2° Pour pervertir un être, il semble que le terrain dût être déjà corrompu, le fruit secrètement gâté. Pour l'incliner au désespoir, il est trop certain...

3° Le *Contrat social*, de Rousseau, avec son idée absurde d'un consentement exprès qui serve de lien aux sociétés. On n'a rien inventé de plus dangereux, de plus nuisible. (Eugène MARSAN, *Comœdia*, 9 juillet 1926).

Qui donc pourrait répondre par la négative à ces deux questions, et surtout à la seconde ? Comment nier l'influence profonde et décisive que peuvent exercer des livres, quand on sait que certains ont déterminé ces mouvements d'opinion qui aboutissent à des convulsions révolutionnaires ?

Sans les travaux des encyclopédistes, sans les ouvrages de Voltaire et de J.-J. Rousseau, la France n'aurait peut-être pas eu

Quatre-vingt-neuf et ses conséquences, qui changèrent le cours de son histoire et l'orientation de ses destinées...

Dans le domaine moral, davantage encore que dans le domaine politique, l'influence d'une œuvre littéraire peut être certaine, profonde, incontestable, non seulement sur les individus, mais sur toute une génération. On l'a dit de *René*, on l'a dit de *Werther*, on l'a dit des chants de Musset et des poésies de Baudelaire. Cent témoignages formels nous en sont parvenus, constatant le bien-fondé de ces imputations.

Mais n'avons-nous pas constaté, il y a seulement vingt ou trente ans, par des exemples directement observés, l'influence nuisible, funeste même, exercée par certains livres, sur toute une catégorie de lecteurs : « Croyez-vous, demande Marius Boisson, que des œuvres littéraires puissent pervertir un être ? » Certes ! Un être et beaucoup d'êtres faibles, jeunes, impressionnables, qu'un idéal de vice peut soudain transporter, comme les eût tout aussi bien enivrés un idéal de vertu.

Des adolescents ont été à jamais souillés, moralement, corrompus sans rémission, parce qu'un livre malsain est tombé par hasard entre leurs mains. Sans effet sur un homme fait, connaissant la vie, ses turpitudes et ses tares, quelques pages de ce livre auront suffi pour salir une âme et dépraver une imagination qui, sans cette lecture néfaste, fussent restées saines, pures et fortes contre les misères et les laideurs de la vie.

Combien de tristes prosélytes n'auront pas formés, par exemple, tels romans relatant des intimités suspectes et d'anormales amours, comme il en parut, avec succès, il y a quelque vingt-cinq ou trente ans !

Le talent même des auteurs, la façon sournoise dont ils décrivaient des scènes et des caresses auxquelles Balzac n'avait fait qu'une fugitive allusion dans *La Fille aux yeux d'or*, et dont l'évocation plus appuyée avait fait condamner Baudelaire pour ses *Femmes damnées*, aggravaient le danger de ces livres, qui portaient en eux-mêmes la corruption et la flétrissure. En éveillant la curiosité de certains vices, dans l'imagination enfiévrée de jeunes êtres, ils ont eu, sur la destinée de ceux-ci, les plus affreuses, et souvent même, les plus irréparables conséquences. (Paul MATHIEX, *Comœdia*, 10 août 1926 ; et *La Presse*, 7 juin 1926).

◇ ◇ ◇

Les idées peuvent être de redoutables poisons, et quand le génie ou le talent les propagent, le mal peut être irrémédiable.

Il n'y a aucun doute que bien des œuvres littéraires ont perverti bien des êtres et leur ont inspiré le dégoût de la vie, l'immoralisme et l'amour du mal. Cela se voit spécialement en ce temps-ci, où une publicité cynique livre au premier venu des

ptomaïnes littéraires que seuls devraient manipuler des professionnels, masqués de verre et gantés de caoutchouc.

Je crois, pour répondre à votre dernière question, que je désignerais entre tous Jean-Jacques Rousseau. (Camille MAUCLAIR, *Comœdia*, 9 juillet 1926).

Je crois qu'individuellement beaucoup de livres ont perverti des êtres et leur ont inspiré le dégoût de la vie. Tout livre est une semence, qui lève ou ne lève pas, selon le terrain où elle tombe. Il est notoire que *Werther*, par exemple, a causé de nombreux suicides. En général, l'esprit des êtres jeunes des deux sexes est extrêmement disposé à la suggestion ; il est donc hors de doute que les livres, les romans principalement, qui étudient les vices contre nature, les cas anormaux, la folie, la débauche, et qui les présentent sous un aspect élégant, esthétique, séduisant, peuvent faire beaucoup de mal. Ce mal n'est que partiel parce qu'il frappe surtout les classes oisives ou cultivées, et non le peuple ; mais il existe et il faut lutter contre ses ravages.

C'est un thème d'école devenu banal que de disputer sur l'art pour l'art et l'art moralisateur. Il est entendu que la morale ne doit pas être le but de l'art ; mais il n'en demeure pas moins que l'art exerce sur la morale une action indirecte assez importante.

Il n'est donc pas indifférent, quels que soient les hauts privilèges de l'art, de voir naître et se répandre des ouvrages d'un caractère malsain ; et l'on peut se demander si les droits de l'esthétique sont assez sacrés pour qu'on doive leur sacrifier ceux de la société humaine, de sa force et de sa vigueur. Au surplus, contrairement aux prétentions de messieurs les esthètes, il peut se trouver autant d'art et de talent dans un livre revigorant que dans un livre... (Alfred MORTIER, *Comœdia*, 22 juillet 1926).

Celui qui tient une plume, possède une rubrique, compose un roman, a de rigoureux et impérieux devoirs : le devoir de ne point courtiser la sottise ou l'ignorance, l'animalité, l'égoïsme et l'orgueil, toujours en puissance de l'âme humaine ; le devoir de ne point calomnier la vie et les vivants, en n'en découvrant que les laideurs et les faiblesses ; le devoir de respecter, de réconforter, d'ennoblir, de grandir ses frères ; le simple, le glorieux et inflexible devoir de responsabilité envers son plus humble lecteur. (Ernest PRÉVOST, *Comœdia*, 30 août 1926).

L'observation même du dix-huitième et du dix-neuvième siècles prouve à quel point on peut être, par certaines œuvres, perverti, ou dégoûté de la vie. De ce malheur insigne, de cette

aventure redoutable, M. Paul Bourget nous a fourni un exemple magistral dans *Le Disciple*.

Mais l'histoire de la Révolution et du romantisme ne fourmille-t-elle pas d'exemples semblables ? Comment Robespierre eût-il existé sans Rousseau ? Comment la déesse Raison eût-elle existé sans Voltaire ? Chateaubriand n'eût pas connu le mal de René s'il n'en avait puisé la semence vénéneuse dans les *Rêveries d'un promeneur solitaire*. Werther n'eût pas fait un drame de sa passion pour Charlotte et n'eût pas armé ses pistolets sans la déification romantique de l'amour. Et qui ne se souvient, avec un frémissement vengeur, de l'aventure des *Amants de Venise* que nous a contée M. Charles Maurras ?

Enfin, les anarchistes Ravachol, Emile Henry, Bonnot, Garnier, eussent-ils existé sans l'individualisme véhiculé par tant d'ouvrages depuis la Réforme et notamment sans cet étalage de *Religion naturelle* et de *Liberté de conscience* auquel Jules-François-Simon Suisse, dit Jules Simon, a donné chez nous l'autorité de sa redingote bourgeoise... (Gaëtan SANVOISIN, *Comœdia*, 20 juillet 1926).

◇ ◇ ◇

Croyez-vous que des œuvres littéraires puissent pervertir un être ou lui communiquer le dégoût de la vie ?

Je crois que c'est, malheureusement, incontestable, puisque *Werther* a suscité une épidémie de suicides, que le *Jacques* de George Sand décida la blonde comtesse à suivre le beau musicien et prépara d'autres drames de famille : tel celui que M. Louis Maigron nous contait naguère dans *La Revue de Paris*, puis dans son livre sur *Le Romantisme et les mœurs*. Et si l'on s'éloigne quelque peu de ces sommets littéraires, maint criminel, surtout précoce, ne s'est-il pas engagé sur la voie antisociale par tel spectacle ou telle lecture ? Hélas ! a dit Hugo, dans *Les Rayons et les ombres*, à la jeune fille de la mansarde :

> Hélas, si ta main chaste ouvrait ce livre infâme,
> Tu sentirais soudain Dieu mourir dans ton âme
> Et demain tu rirais de la sainte pudeur !

Je n'en conclus rien toutefois contre la liberté de l'art et me tourne seulement vers la conscience des artistes pour l'exhorter au scrupule. (Ernest SEILLIÈRE, *Comœdia*, 27 juillet 1926).

◇ ◇ ◇

Il est certain qu'il y a des livres — comme des gens — qui font du mal. Et, si on supprime les gens, on ne devrait pas épargner les livres. (Gonzague TRUC, *Comœdia*, 17 juillet 1926).

L'ÉDITION FRANÇAISE EN 1925.

La table annuelle de la *Bibliographie de la France* (publication hebdomadaire ; 117, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e ; 80 fr. par an) pour 1925 vient de paraître. L'activité de l'édition française ne s'est pas ralentie, constate M. Gaston Zelger dans le *Bulletin de la Maison du livre* (août-septembre 1926). Au contraire.

Tandis qu'en 1924, on pouvait relever dans la table 9.000 ouvrages déposés au dépôt légal, on en trouve 14.800 pour l'année 1925. Cette augmentation, qui dépasse 64 %, tient d'abord à ce que la loi du dépôt légal a édicté des prescriptions plus sévères ; elle tient aussi à l'activité et au nombre toujours croissant des éditeurs.

A parcourir la partie systématique de cette table, où les livres sont classés par matières, on trouve les particularités suivantes :

« La Vie économique et sociale » comprend 3.020 titres, contre 2.008 en 1924 (« l'agriculture » avec 235 titres et « les finances, impôts et taxes » avec 297 titres, ont la plus grosse part : conséquence des préoccupations du moment).

« Les Religions » ont 950 titres, dont 463 pour la religion catholique et 123 pour la religion protestante.

Les « Sciences historiques » ont toujours été à l'honneur en France. Elles s'inscrivent pour 2.184 titres, contre 1.232 en 1924.

« Géographie et voyages » : 412 titres. Il en avait paru 324 en 1924. Modeste accroissement.

Forte hausse sur les « Sciences » : 688 titres contre 378. « Sciences médicales » : 1.554 contre 729. Plus du double !

Les « Arts » sont assez prospères avec 358 titres contre 217, mais ils n'occupent, malgré tout, qu'une faible place dans notre production nationale.

Les « Lettres » s'enorgueillissent de 3.740 titres, alors que l'année précédente n'en alignait que 2.451. Mais c'est ici que le détail s'impose plus qu'ailleurs.

La « Philosophie » n'a que peu augmenté : 207 ouvrages contre 182.

La « Littérature » proprement dite s'est enflée : alors que 1924 n'avait recensé que 352 titres sous cette rubrique, 1925 en compte 757.

La « Poésie » ne meurt pas : elle est au contraire très vivante avec ses 543 ouvrages contre les 358 de 1924. Notons qu'il y a,

sous ce titre de poésie, 27 monologues en vers, 42 chansons et 14 cantiques.

Et voici les « Romans, Contes et Nouvelles. » Evidemment leur nombre a augmenté. Ils étaient 1.148 en 1924, ils sont 1.667 en 1925.

Tout cela doit redoubler notre courage, dans la crise très grave provenant de l'augmentation du prix du papier et de la main-d'œuvre.

Les productions de la librairie augmentent ; donc, notre action, qui s'avère plus nécessaire, doit s'étendre comme elles. Les éditeurs ne se laissent pas arrêter par les difficultés : ils produisent, ils multiplient leurs maisons ; ce qu'ils font, pourquoi ne le ferions-nous pas ? Nous nous mettons donc à l'œuvre avec une ardeur nouvelle et avec la plus ferme confiance.

LES TOURNÉES BARET.

AVERTISSEMENT AUX FAMILLES.

La « Société Ch. Baret, Janvier et Cie » a publié son programme de la saison 1926-1927. Il a pour titre : « Tournées Ch. Baret : le cycle Ch. Baret. »

En vérité, le cycle des représentations n'est pas encore totalement établi, « puisqu'il se composera surtout d'œuvres nouvelles représentées à Paris ce printemps 1926 ou après les vacances. »

L'opuscule susdit contient cependant deux remarques intéressantes. Nous détachons la première de la page 12 :

> Où sont les œuvres qui désopilaient si bien les rates sans franchir les limites du bon goût ? Cet article ne se fait plus. Dans la production actuelle, à part de rares spécimens, la pièce gaie est nécessairement grivoise. Nous sommes les premiers à le regretter, mais qu'y pouvons-nous ?

Voilà donc un témoignage autorisé : « Dans la production actuelle, la pièce gaie est nécessairement grivoise. »

Voici la seconde remarque :

> Nous profitons de l'occasion pour réfuter, une fois de plus et avec une nouvelle force, les reproches qui nous sont adressés, parfois, quant à la composition de nos spectacles. Réussirons-nous, une fois pour toutes, à établir notre entière irresponsabilité (*en caractères gras dans le texte*) dans le choix de telle ou telle pièce qui excite l'enthousiasme des uns et la réprobation des autres

(p. 12)... Le cycle Baret n'est qu'un agent instrumentaire et passif dans la diffusion des œuvres nouvelles en province (p. 14)... Son unique affaire est de mettre la main sur les pièces à succès quelles qu'elles soient, d'où qu'elles viennent (p. 13).

En d'autres termes, la troupe Baret joue de tout, même les pièces les plus immorales, quand elles ont eu du succès n'importe où, même dans les lieux les plus mal famés de Paris. C'est là son unique affaire, sa seule règle. Pour le reste, c'est à dire pour l'essentiel, elle dégage absolument sa responsabilité. Pères et mères de familles, vous êtes prévenus.

LE CINÉMA ET L'ARGENT.

On parle souvent des traitements fabuleux que touchent les « stars » de l'écran américain. L'on n'a pas tort. Les revenus déclarés par chaque habitant des Etats-Unis étant communiqués à qui le désire, il a été facile de connaître les gains des principales vedettes cinématographiques d'outre-Océan.

Voici, d'après les journaux du 13 août 1926, ce que touchent par semaine quelques-unes des vedettes rétribuées hebdomadairement : Colleen Moore, 8.000 dollars par semaine (soit 272.000 francs) ; Gloria Swanson, 7.000 ; Buster Keaton, 4.000 ; Pola Negri, 4.000 ; etc.

Il y a d'autres vedettes qui travaillent pour leur compte et qui participent aux bénéfices de leurs films. Voici ce que gagnent, par an, certaines d'entre elles : Harold Lloyd, deux millions de dollars, ce qui fait 68 millions de francs ; Charlie Chaplin, 1.500.000 dollars ; Douglas Fairbanks, 1.200.000 dollars ; Mary Pickford, 1.000.000 dollars, etc.

Cette énumération est démoralisante d'abord. Quoi de plus démoralisant, dit *L'Animateur des temps nouveaux* (10 septembre 1926), que « cette simple énumération dans tous les journaux de ciné, que dévorent chaque matin les petits yeux curieux de nos « petites mains. » Pauvres petites mains qui ne gagnent pas 20 francs par jour ! Comment voulez-vous qu'avec leurs jolis museaux tant recherchés par MM. les Américains en bombe, elles ne soient pas prêtes à tout pour être étoiles ? Mal tourner pour bien tourner. Voilà les ravages du cinéma. »

A d'autres points de vue, ces chiffres sont bons à méditer. 1° Ils montrent à quelle prospérité est parvenue l'indus-

trie cinématographique américaine ; 2° ils donnent une idée des ressources financières que devront réunir les catholiques, lorsqu'ils voudront faire un peu figure dans cette industrie ; 3° ils permettent de mesurer la profonde... ingénuité des catholiques qui poussèrent un cri d'épouvante, lorsqu'on leur annonça, dans une réunion tenue en octobre 1925, que tel film de Pierre l'Ermite avait coûté plus de cent mille francs !

UNE ÉNORME BOURDE DANS « EXCELSIOR ».

On se souvient que Victor Hugo souleva des éclats de rire bien mérités, lorsqu'il raconta, dans *La Légende des siècles*, l'extraordinaire galéjade du Sultan Mourad.

Ce potentat avait passé sa vie à pratiquer la luxure, l'injustice, la cruauté, sans parler de quelques autres vices. Un jour, par un mouvement de pitié fort inattendu, il avait poussé du pied un porc agonisant au soleil, afin que la bête mourût plus paisiblement à l'ombre. Ce geste avait suffi pour décider du salut éternel de Mourad. Car aux yeux de l'Eternel, affirmait Hugo avec un sérieux impayable,

Un pourceau secouru vaut un monde opprimé.

Excelsior a trouvé mieux que cette facétie humanitariste. Le 28 août 1926, sous la signature de M. Jean Bouchor, *Excelsior* a publié un conte intitulé « L'Ange de la contemplation », qui remporterait la palme à un concours d'absurdité.

Le sultan, cette fois, s'appelle Moudrik. Comme son prototype Mourad, il a entassé crimes sur crimes, mais comme lui, il entre directement au ciel. Et cela, sans avoir secouru le moindre porcelet. Il s'est contenté de regarder de temps en temps le paysage. Il n'en faut pas plus. C'est un ange qui l'affirme, par le truchement de M. Jean Bouchor, rédacteur à *Excelsior* :

« Ces soirs, où tu laissais ton esprit s'enivrer de la beauté de la terre, t'étaient comptés pour le jour du jugement : aucun sage ne peut se dire supérieur à toi, qui pratiquais chaque jour la plus parfaite de toutes les prières, la contemplation ! »

La morale est admirable ! Et combien facile à pratiquer ! Voler, tuer, mettre le feu aux quatre coins du monde, tout cela n'a pas d'importance, pourvu qu'on ait

soin de fixer l'horizon quelques instants, de « s'enivrer de la beauté de la terre », et de pratiquer ainsi « la plus parfaite de toutes les prières »...

Le journalisme est un sacerdoce, a-t-on dit. Et le journal a pour mission de former la conscience populaire. Il faut bien reconnaître qu'il se glisse trop souvent, dans la corporation, des bonzes qui écrivent avec la tête dans un sac. Ce n'est pas à eux, ce n'est pas à *Excelsior* que les catholiques doivent donner leur confiance.

CE QU'ON DEVRAIT AFFICHER PARTOUT.

On devrait afficher partout, en propres termes ou en termes analogues, cette proposition, empruntée à *L'Animateur des temps nouveaux* du 20 août 1926 :

> Dans un pays qui veut se survivre, l'art passe après la santé.
> C'est parce qu'on a oublié ce principe qu'au nom de l'art (et du cochon), on a perverti la jeunesse.
> Nul n'a le droit, dans la rue, de « faisander avant l'âge » les enfants des autres.

Mais on n'affichera nulle part, ni en propres termes, ni en d'autres termes, cette proposition.

POUR UN FRÈRE D'ARMES.

Dans notre numéro d'août 1926, à la page 669, nous avons annoncé que M. de Bourmont, chef d'escadron au 18e dragons, père de neuf enfants, avait déposé une plainte contre Anquetil, l'éditeur de tant de publications immondes. Mais personne n'a reproduit notre information.

L'affaire sera plaidée le 3 novembre, à Paris. Mais personne ne s'y intéresse, personne ne le sait, personne ne le saura.

Il aurait fallu créer un mouvement d'opinion. Il aurait fallu saisir le public, par une campagne dans les journaux catholiques et dans les bulletins d'œuvres, par des affiches, par des distributions de tracts, etc. ; il aurait fallu montrer à tous ceux qui, comme M. de Bourmont, ont reçu ou peuvent recevoir ces infâmes prospectus à domicile, qu'ils doivent, sinon se défendre, du moins encourager celui qui se porte en avant pour leur cause, etc...

Or, rien n'a été fait, rien, rien. Aucun journal de France, hormis la *Revue des lectures*, n'a parlé.

Ah ! mon cher Monsieur de Bourmont ! Vous saurez quel cas l'on fait, parmi les gens bien pensants, du dévouement, de la générosité, du courage héroïque d'un catholique !

Vous vous prenez à l'un des plus puissants ravageurs de la famille française, à l'un des plus effrontés corrupteurs de la moralité publique ! Vous vous élevez, vous seul, comme le champion de tous les foyers de France ! Et dans des conditions telles qu'on devrait vous tresser des couronnes et vous porter en triomphe !

Et aucun homme, aucune association ne vient se ranger à vos côtés. Et la presse, votre presse, ne vous accorde même pas l'attention qu'elle accorde journellement aux chiens écrasés. On vous ignore, on vous méconnaît, on vous lâche, comme on dit dans le militaire, on s'en fiche ; et si, le 3 novembre, vous êtes débouté, on se fichera de vous.

Monsieur de Bourmont, la *Revue des lectures* vous exprime son admiration émue, sa fraternelle affection et sa plus vive reconnaissance. Elle vous dit : Bravo ! Courage ! Merci !

UNE HISTOIRE POUR FINIR.

— ...Comme tous les ans, poursuivit le bon vicaire de Paris qui me procure de temps en temps le plaisir de sa visite, je suis allé faire une saison à X.-les-bains... C'est partout la même chose, et j'ai bien pensé à vous. Là-bas, figurez-vous, la librairie, qui est importante, est tenue par une personne pieuse... Eh bien ! cette personne pieuse, fort pieuse, étale et vend toute l'ordure de la librairie contemporaine, exactement comme le ferait une femme de mauvaise vie. J'ai essayé un jour de lui montrer l'étrangeté de sa conduite ; elle n'a rien compris. Quelques jours avant mon départ, je suis allé voir, non pas le curé du lieu qui, à ce que je sais, ne s'occupe pas de ces choses-là, mais le vicaire. Ce bon vicaire a au moins dix ans de ministère ; il n'a rien compris non plus. J'ai eu beau faire : ça n'y a rien fait. Je lui aurais parlé hébreu ou tchécoslovaque qu'il ne m'aurait pas ouvert de plus grands yeux... Je crois que les yeux s'ouvrent si grands, précisément parce que les illuminateurs, les porte-flambeaux ne les ont pas ouverts en temps voulu, chez ceux qu'ils devaient éclairer. Ainsi,

moi, j'ai quarante-cinq ans, j'ai suivi des retraites et des retraites ecclésiastiques tant qu'on a voulu, et jamais un prédicateur ne nous a parlé des lectures et de l'importance des lectures pour les fidèles...

— Cependant, hasardai-je...

— Oh ! je l'accorde, il y en a... Dix sur cent peut-être, ceux-là précisément qui se font connaître à vous. Plus j'avance dans la vie, voyez-vous, et plus je suis convaincu que de s'intéresser à la lecture, à la librairie, à la presse, restera le fait de quelques originaux, comme vous et moi.

— Oui, mais avouez qu'il y a de ces originaux un peu partout, des prêtres et des laïques, des hommes et des femmes, tous admirables de dévouement... Dans dix paroisses sur cent... au moins...

— Soit, au moins. Mais avouez à votre tour que tout cela réuni, ça ne fait encore pas beaucoup de monde... Quant aux autres, il y en a de deux sortes : les plus jeunes restent curieux et ils regardent passer les trains avec des yeux comme ça, mais ils regardent ; les plus âgés, eux, ne lèvent même plus la tête pour les voir...

— S'il survenait une catastrophe peut-être...

— Une catastrophe ! Non, mais... L'histoire en est pleine, surtout depuis trente ou quarante ans. Elles en mènent un train, les catastrophes. Ah ! mon pauvre ami ! Ils en ont plein la vue, des catastrophes. Mais ils ne bougent pas pour autant.

— Et alors ?

— Alors ? Je vous l'ai dit et je ne sors pas de là : toute cette question n'occupe que quelques originaux...

— Mais des originaux qui ne se désoriginaliseront jamais.

— Jamais.

LE MARÉCHAL.

En décrivant le vice, les romans et les pièces le propagent

Je crois que de tels ouvrages (il s'agit de *La Prisonnière* de M. Edouard Bourdet), en donnant un caractère public, avoué et précis aux vices dont on chuchote, les consacrent et les répandent. (Henry BIDOU, *Journal des débats*, 15 mars 1926).

Les Romans

I. — **Romans mauvais, dangereux ou inutiles pour la généralité des lecteurs.** — Charles-Maurice CHENU, *Le Tendre écart*, Albin Michel, 1926, 10 fr. — Salvator GOTTA, *Lula*, (*Mysticisme et sensualité*), traduit de l'italien par Maria Croci, « Collection des maîtres de la littérature étrangère », Albin Michel, 1926, 10 fr. — Pierre VILLETARD, *L'Ile sans lendemain ou Le Roi des Broums-Broums*, Nouvelle revue critique, 1926, 10 fr.

II. — **Romans dont les personnes suffisamment averties pourraient se permettre la lecture, moyennant des raisons proportionnées.** — Roland DORGELÈS, *Partir...*, Albin Michel, 1926, 12 fr. — Jean GUYON-CESBRON, *Le Feu intérieur*, Albin Michel, 1926, 10 fr. — Jean KESSEL, *Les Captifs* (publié d'abord dans la *Revue des deux mondes* du 15 avril au 15 mai 1926), Nouvelle revue française, 1926, 12 fr. 60. — Jeanne RAMELCALS, *Amour en province*, Fayard, 1926, 10 fr. — René de WECK, *Le Roi Théodore, roman corse* (paru d'abord dans *Le Mercure de France*, du 1er mai au 1er juillet 1926), collection « L'Aubier » (n° 9), Plon, 1926, 10 fr.

III. — **Romans dont la lecture est proposée aux grandes personnes, malgré le fond ou certaines pages, en raison du profit ou du délassement sans péril qu'ils procureront.** — Edgar Rice BURROUGHS, *Tarzan chez les singes*, Fayard, 1926, 5 fr. — Henri CHOMEL, *Jean Renaud*, précédé de deux lettres de MM. Georges Clémenceau et Louis Bertrand, de l'Académie française, aux « Cahiers de France », Poitiers, 1926, 6 fr. 75. — Dmitri MEREJKOVSKY, *La Fin d'Alexandre Ier*, traduction, préface et épilogue d'E. Halperine-Kalminsky, Calmann, 1926, 9 fr. — J.-H. ROSNY jeune, *La Désirée ou Les Amants de Prague*, Nouvelle revue critique, 1926, 10 fr. — Maurice ROSTAND, *L'Ange du suicide*, Flammarion, 1926, 10 fr. — Antone TCHÉKHOV, *Le Jour de fête, nouvelles*, tome IX des *Œuvres complètes*, traduit du russe par Denis Roche, Plon, 1926, 12 fr. — Sigrid UNDSET, *L'Age heureux*, suivi de *Simonsen*, traduction de V. Vindé et G. Sautreau, Kra, 1926, 13 fr. 50.

IV. — **Romans recommandés pour les lecteurs d'âge convenable ou sagement formés.** — BAKARY DIALLO, *Force-bonté*, Rieder, 1926, 9 fr. — Max COLOMBAN, *Marie-Espérance*, Bonne Presse, 1926, 5 fr. — Jeanne de COULOMB, *L'Ombre des heures*, « Bibliothèque de ma fille », Gautier et Languereau, 1926, 9 fr. 75. — DYVONNE, *Le Mari de Cendrillon*, Plon, 1926, 12 fr. — Jean de GRANVILLIERS, *La Belle endormeuse*, Tallandier, 1926, 10 fr. — Jean de LA BRÈTE, *Les Reflets*, Plon, 1926, 12 fr. — Hugues LAPAIRE, *La Tourmente*, Figuière, 1926, 9 fr. 50. — Eveline LE MAIRE, *La Maison d'émeraude*, Plon, 1926, 12 fr. — Gem MORIAUD, *La Rose effeuillée ou Un miracle de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, collection « Cinéma-

bibliothèque », Tallandier, 1926, 3 fr. 50. — Emile QUINTIN, *Marie-Reine, fille de la terre*, Ferenczi, 1926, 9 fr. — J.-H. ROSNY aîné, *Le Femme disparue*, Nouvelle revue critique, 1926, 10 fr. — Herbert-Georges WELLS, *Les Roues de la chance*, traduit de l'anglais par Albert Savine et Michel Georges-Michel, Albin Michel, 1926, 10 fr.

I

La jeune fille dont le passé n'est pas sans tache doit-elle avouer sa faute à son fiancé ? Tel est le problème qu'examine M. Chenu dans *Le Tendre écart*.

Ce problème, il le résout à sa manière, il l'escamote plutôt, en le posant uniquement au point de vue de la tranquillité, du bien-être et de la paix matérielle de son héroïne. De loi morale, de devoir, de bien, de mal et de responsabilité, il n'est nullement question dans ces pages. Faute, déshonneur, « mots désuets ». Il n'y a pas au monde que « cette doctrine de résignation. » Il y a « l'existence, l'existence ardente ! »

Huguette Clermont, jeune fille moderne, aux allures garçonnières et indépendantes, mène une vie fort libre, et se trouve, chez une amie encore plus libre qu'elle, en contact avec un joli lot de rastaquouères. Elle s'éprend d'un compagnon de voyage, ses relations se faisant, dit-elle, « sur les plages et dans les trains. » Elle n'évite, ni le « tendre écart », ni ses lourdes conséquences, jusques et y compris le crime qui doit faire disparaître la trace de sa faute.

Ce après quoi, abandonnée, elle refait tranquillement sa vie, sans le moindre remords, auprès d'un brave homme de propriétaire rural, qui l'épouse et l'entoure de mille prévenances.

Tout continuerait pour le mieux, si un malveillant ne prétendait instruire le mari des frasques passées d'Huguette. Et l'épouse frémit, non de honte, le mot et la chose étant sans doute « désuets », mais de la crainte de perdre sa douce existence. Elle songe au suicide et préfère se résoudre à un aveu, suivi d'ailleurs d'un prompt pardon. L'époux savait d'avance et avait accepté. Huguette recouvre ainsi sa tranquillité et « son pauvre bonheur. »

Que voici donc une manière simple, aisée et attrayante d'arranger toutes choses, et même de vilaines choses ! On agit à sa guise, et fort mal. On s'avilit jusqu'au crime, on porte un lourd fardeau de honte, on n'en ressent ni gêne ni fatigue, et s'il faut, obligatoirement, s'en décharger, si l'on peut faire cela sans esclandre, on continuera ensuite à vivoter, paisiblement et d'un cœur léger.

Est-ce moral ? Que non. Est-ce même vrai, psychologiquement ?

Pas davantage. C'est de la fiction, et de la mauvaise fiction. Heureusement pour le bon sens, qui s'accorde ici avec les bonnes mœurs.

卐 卐 卐

« Mysticisme et sensualité », dit le sous-titre de *Lula*, le nouveau roman de Salvator Gotta. Il n'y a pas, à proprement parler, de mysticisme là-dedans ; par contre, c'est bien le drame de la sensualité.

Ce roman n'est pas seulement celui de la femme fatale et de l'homme en proie au démon de midi ; il a une portée plus générale et, à plusieurs reprises, il projette, sur la conscience humaine, des lueurs d'une crudité terrible qui vous font faire, malgré vous, un acte d'humilité.

S'il ne devait produire que cet effet, nous ne saurions trop le recommander. Malheureusement, nous croyons, tout au contraire, que la plupart de ces allusions directes, de ces évocations hardies, de ces analyses impitoyables, de ces scènes passionnées, en résumé, que cette atmosphère, cette ambiance, cette hantise, au lieu de contribuer à éteindre l'ardeur immodérée des sens, ne feraient que jeter de l'huile sur le feu.

D'autant plus qu'à côté de réflexions fort judicieuses et, même, de considérations nettement ascétiques, ce livre contient une philosophie de la vie qui semble contredire ces nobles velléités.

Voluptueuse, amère et fataliste, telle nous apparaît donc cette œuvre.

On comprend que, dans ces conditions, nous ne la recommandions pas ; mais il est de notre devoir de déclarer qu'elle est sincère, qu'elle ne se complaît pas dans l'immoralité, qu'elle décèle un véritable talent.

Peut-être la traduction ne rend-elle pas au maximum toute la puissance et toute la ductilité de l'original ; du moins, la présence de certaines fautes d'orthographe et même de français le ferait craindre.

Nous n'avons pas jugé bon de donner le scénario de ce drame de l'adultère. Au surplus, l'intérêt du roman ne réside pas dans l'intrigue, mais dans l'intensité de vie des personnages, dans la profondeur, dans l'acuité des investigations psychologiques. Et puis, encore une fois, ce sont des pages qui brûlent.

卐 卐 卐

Il ne faut — hélas ! — décourager aucune bonne volonté ! Sinon, nous proclamerions que le livre de M. Pierre Villetard, *L'Ile sans lendemain*, est bien, de tous ceux qui ont fait appel à la fantaisie, le plus banal et le plus évidemment dépourvu du moindre grain d'esprit et de talent.

C'est le rêve éveillé d'un vieux fonctionnaire retraité, poète sans poésie à ses heures, qui, nanti d'une épouse suffisante et abritant sous son toit une cousine millionnaire, s'imagine être devenu le pacha de je ne sais quelle cité d'Orient et le mari de vingt mille femmes.

Ce conte philosophique n'a ni sel, ni saveur, ni gaîté ; mais il a beaucoup d'irrévérence, d'impudeur, de gauloiserie et de lubricité. On le jettera au néant d'où il n'aurait jamais dû sortir.

II

Le nouveau roman de M. Roland Dorgelès, *Partir...*, est-il un roman sciemment et délibérément malsain ? Non. Mais je me hâte d'ajouter à ma négative quelques remarques.

D'abord, ce roman suppose un lecteur au courant des horreurs de la vie, de la capacité criminelle que récèle l'homme en apparence le moins malhonnête, tellement que le lecteur-type, que ce récit n'étonnerait ni ne froisserait, n'existe qu'à l'état exceptionnel. Dans ces conditions, l'auteur va donc chercher — et troubler — des milliers de gens, auxquels un certain degré d'optimisme était peut-être nécessaire pour essayer eux-mêmes de vivre proprement. On frissonne d'épouvante, à cette pensée.

Ensuite, sous prétexte que le mal et les malfaiteurs sont répandus à l'infini sur la surface du globe, l'auteur oublie complètement de déplorer le mal et de réprouver les malfaiteurs. Sans doute, pour une fois, la société arrivera-t-elle à venger le mal commis et à arrêter les malfaiteurs ; mais c'est la société, ce sont ceux qui l'aident dans son rôle nécessaire de police et de justice, qui reçoivent tout le blâme et la réprobation. Le meurtrier, même une fois le crime deviné puis découvert, reste sympathique ; si la chose tenait à eux, ses compagnons de voyage empêcheraient sa prise de corps.

Quant au drame, le voici. Fils d'excellente famille, ancien combattant d'élite, Jacques a fini par demander ses comptes de tutelle à un oncle. Or, cet oncle avait dilapidé toute la fortune de Jacques. Et Jacques se désespérera ; en effet, il avait rencontré — avec telle comédienne, Florence, jouant les « Manon » — le grand amour, et il avait songé à tout réaliser pour la suivre, lors d'un « engagement » aux colonies de la troupe à laquelle elle appartenait. Cette brusque révélation affole donc le jeune homme ; il tue l'oncle. Puis il s'arrange comme il peut, s'engage soi-même dans la troupe où figure Manon. Seul mis dans la confidence, un ami doit lui dire par sans fil si sa piste est perdue ou s'il a quelque chose à redouter.

Or, il reçoit un avis de prendre garde, puis une note plus

pressante. Mais par amour de Florence, il ne fuit pas. Au terme de son voyage, il est arrêté et rendu au bateau, mais comme prisonnier. Il tente de s'évader, se jette à la mer, meurt. Une belle passagère s'empoisonne pour lui. Voilà.

Ce que je n'ai pas dit, ce sont les splendides paysages de mer, les conversations de psychologie si poussée entre tels et tels passagers, et la photographie grouillante de toute cette vie aux mille traits qui s'agite sur un paquebot.

Malheureusement et très malheureusement, outre les termes parfois grossiers, toujours assez crus, il y a ce pessimisme démoralisant, cette indifférence entre le bien et le mal. A certaines heures et pour certains lecteurs, de tels livres sont des poisons mortels.

卐 卐 卐

Ce « poignant roman d'amour », *Le Feu intérieur*, dit une annonce, a été écrit par « un jeune homme de 24 ans », M. Jean Guyon-Cesbron, « qu'une maladie cruelle tient pour toujours immobilisé ».

Adressons toute notre sympathie au malheureux auteur, mais « sans acception de personnes », disons que le roman est malsain et que nous n'y avons point trouvé « de magnifiques sursauts de l'âme. »

Rien ne le relève. Ni le plus mince appétit religieux. Ni la moindre notion du devoir et de l'honneur. Ni même le sentiment de l'amour véritable. Et à la fin, un suicide probable, sans un mot de réprobation. Assez de ces médiocres productions.

卐 卐 卐

C'est une entreprise difficile de bâtir en roman avec un groupe, une collectivité factice, comme, par exemple, les passagers d'un navire ou les malades d'un sanatorium. Si on insiste trop sur l'histoire des héros principaux, on retombe dans l'aventure individuelle ; si l'on pousse au premier plan trop de personnages, on disperse l'attention du lecteur.

M. Kessel n'a pas entièrement évité ce second inconvénient dans *Les Captifs*. Trois ou quatre intrigues s'entrecroisent, ou plutôt trois ou quatre « grands malades » de sanatorium pour tuberculeux, occupent successivement l'avant-scène, et le livre s'en trouve morcelé.

L'étude est d'ailleurs vigoureuse, nuancée, et elle profile des types très caractérisés et très divers : l'aviateur anglais qui a abattu sept avions pendant la guerre, mais qui a peur de la mort dans un lit ; le jouisseur qui prétend profiter de la vie pour faire la fête le plus possible ; la femme dévouée qui se montre bienfaisante tant qu'elle en a la force ; la petite de seize

ans, éloignée de ses parents, et courageuse devant la mort comme devant la pauvreté, etc.

Qualités et défauts, tics et manies, tout ce monde nous apparaît sous une lumière crue. M. Kessel sait à merveille camper un personnage ; on sait, du reste, qu'il a déjà pris une belle place parmi les romanciers d'aujourd'hui.

Je crois pourtant qu'ici son observation aurait pu être plus profonde. Il dissèque les caractères habilement, mais n'en montre guère l'évolution. Son personnage central, Marc Oetilé, riche industriel, nous apparaît d'abord férocement égoïste, et maltraite avec barbarie une jeune femme qu'il a séduite et qui l'aime. Tout à coup, il se sent pris d'un besoin d'être bon, et se fait la providence d'une enfant pauvre. Comment ? Pourquoi ? Cette saute d'humeur reste mystérieuse.

Mais voici un reproche plus grave. La plupart de ces gens-là sont des brutes, des êtres pour qui le plaisir est la grande affaire, et qui voyant s'écouler leur vie, n'ont pas une pensée pour l'au delà, pas une préoccupation d'ordre moral. Certains d'entre eux affectent une grossièreté et un cynisme, dont l'auteur aurait pu nous épargner le tableau répugnant. Combien ce livre eût gagné en plénitude et en profondeur, s'il avait étudié davantage l'attitude des malades devant le problème de la mort, s'il avait pris plus d'intérêt à des âmes !

Tel quel, il insiste trop sur le côté scabreux de certaines intrigues, et cherche trop peu à résoudre les questions qu'il soulève, pour que nous puissions le conseiller à nos lecteurs.

卐 卐 卐

Deux longues nouvelles se divisent le livre que Mme Jeanne Ramel-Cals intitule *Amour en province* : *Herbe folle* d'abord (pp. 9 à 143), et *Marie ou la grâce du diable* (pp. 147 à 254).

Ce sont des pointes sèches, un peu à la manière de Jules Renard, dont l'auteur n'atteint pourtant pas la concision. Systématique dénigrement de la vie et des mœurs de province. Quelques traits sont exacts ; on les reconnaît, et l'on s'en amuse. D'autres — exacts à leur point de départ — sont trop appuyés ; et, à trop y appuyer, le parti pris de l'auteur les déforme ; on voit trop qu'il déteste et veut ridiculiser tout ce qui est province. Plusieurs traits, enfin, sont froidement faux, visiblement ajoutés en charge, et assez maladroitement, puisqu'ils ne cadrent pas avec les autres observations.

Des crudités, une absence complète de morale, quelques traits contre la religion interdisent généralement la lecture de cet ouvrage.

Mme Jeanne Ramel-Cals a du génie, et c'est une très grande artiste, affirme *Le Nouveau siècle* du 2 août 1926. Son livre est

« un coup de maître », ajoute *Le Soir* (11 août 1926) ; « une œuvre qu'il ne faut point passer sous silence », dit G. de Pawlowski dans *Les Annales*. Et M. Franc-Nohain (*L'Echo de Paris*, 10 août 1926) s'y est amusé.

Concédons tout cela ; mais laissons le livre.

卐 卐 卐

Le héros du roman de M. de Weck, *Le Roi Théodore*, est une espèce d'illuminé doublé d'un aventurier sans scrupule.

Il se met en tête de libérer la Corse du joug de Gênes, un peu par amour pour une jeune patriote corse, Vannina, un peu pour être roi. Il se fait en effet sacrer par un chanoine qui appartient comme lui à la secte des « Rose-Croix », livre quelques combats, s'adonne à des calculs kabbalistiques, se conduit mal avec une grande dame venue de France, enfin se laisse berner par Vannina, abandonne la Corse et va mourir à Londres. Le véritable libérateur de la Corse annoncé par les calculs kabbalistiques viendra plus tard.

Que contient d'historique cet amalgame assez paradoxal d'amour, de conspiration, de kabbale, d'aventures guerrières et politiques ? Je ne suis point assez grand clerc en la matière pour en décider.

En tout cas, le récit est intéressant, coupé de fort jolies descriptions, écrit en style clair et ferme ; mais il ne tient guère compte de la morale et présente sous un jour faux et déplaisant l'Eglise et les gens d'Eglise. Et nous ne le recommandons pas.

III

Trois millions d'exemplaires vendus en Angleterre ! clame la bande qui entoure le roman d'Edgar Rice Burroughs, *Tarzan chez les singes*.

Trois millions, c'est beaucoup ! L'éditeur français n'en vendra certes pas autant : nous sommes plus exigeants que nos voisins.

Non que l'histoire de Tarzan soit négligeable. Comme feuilleton, elle est même assez réussie. Mais de là aux transports d'enthousiasme que suppose ce bluff invraisemblable de trois millions d'exemplaires... !

Tarzan est un bébé d'un an ; ses parents, jetés à la côte occidentale d'Afrique par une révolte de matelots, sont morts, et l'enfant a été adopté par une tribu d'orangs. Réédition, un peu pâle, du *Livre de la jungle*. Conversations entre singes, lions, serpents, etc. Tarzan retrouve la cabane paternelle, découvre l'usage du couteau, du lasso, et même, à l'aide d'un alphabet illustré et d'un dictionnaire, devient capable de lire et d'écrire l'anglais sans pouvoir rien en prononcer ! Ici M. Edgar Rice Burroughs

suppose à ses lecteurs une dose de crédulité vraiment trop considérable. Il nous répondra peut-être que beaucoup de Français comprennent l'anglais imprimé sans en proférer correctement trois syllabes...

Arrive un navire. Sur ce navire, un savant américain qui pousse la distraction jusqu'à l'absurde, comme tous les savants pour romans d'aventures, puis sa fille, qui est exquise, enfin quelques autres personnages épisodiques. Tarzan sauve à diverses reprises la vie à tout le monde.

Même il arrache un officier de marine au supplice que lui préparait une tribu de cannibales. L'officier, qui est Français — ici, notons avec reconnaissance que l'auteur se fait une très haute idée de la générosité chevaleresque de nos soldats — enseigne sa langue à Tarzan, le civilise, l'habille, et le met en état de courir en Amérique à la recherche de la jeune fille. Car vous avez deviné que Tarzan, ayant sauvé trois ou quatre fois la vie à cette charmante Jane, l'aime éperdument.

Il la retrouve à Baltimore, la sauve encore une ou deux fois, par habitude, et comme Jane hésite à épouser un garçon qui, deux mois auparavant, n'avait jamais vu ni une chemise ni une fourchette, Tarzan la pousse dans les bras d'un nommé Clayton, bon jeune homme sans caractère spécial. Un second volume nous dira la suite.

Le récit est aussi raisonnable que *Le Petit Poucet*, et d'ailleurs aussi amusant. Quelques détails empêchent pourtant qu'on réserve cette histoire saugrenue au public ordinaire des contes de Perrault. Surtout la naïve conviction avec laquelle l'auteur nous parle de l'homme primitif, de notre prétendu ancêtre simiesque, comme s'il venait de l'interviewer, choquera pas mal de lecteurs, et fausserait les idées de certains autres.

Nous ne conseillons donc pas cette trop longue fantaisie aux esprits insuffisamment formés au point de vue scientifique et religieux. Mais les autres ne se soucieront sans doute pas des aventures de Tarzan.

卐 卐 卐

Une manchette tapageuse ceinture la plaquette ou le « cahier » de M. Henri Chomel sur *Jean Renaud* : « N'allez-vous pas dire, vous aussi : Voici un nouveau Barrès ? » Mais la dédicace est fière : « A mon père, dont l'esprit et l'exemple enseignent à ses cinq fils à être des hommes. » Aussi, j'ai lu avec intérêt, avec plaisir même ces cent vingt pages d'autobiographie. Car visiblement, l'auteur romance ici sa vie et, sous les traits de Jean Renaud, produit son vrai portrait.

Il m'a plu de suivre l'évolution d'un jeune homme des temps actuels, en ses trois étapes : l'âge au galop, la méditation, les

yeux nouveaux. Ce « gosse glouton habitué à dévorer » appartient à « une génération protée » ; il joue de l'amour « comme d'un sport, par performance » ; il vit « à une allure de bolide comme le siècle. » Mais bientôt lassé, il décide de se recueillir, de se chercher, de fuir le monde et de rechercher le pourquoi et le comment de la vie. Il « regarde derrière » soi.

Un oncle philosophe lui enseigne que « l'appétit indique la santé, mais une boulimie perpétuelle finira par gâter l'estomac. » « L'âme se brise dans le multiple », suivant Saint Augustin. Dans ce siècle fou, l'homme cesse d'être homme ; la puissance et la vitesse obnubilent tout ; il y a une hypertrophie industrielle. Aussi, Jean Renaud se convainc qu'il faut savoir se limiter et renoncer. Au contraire de ce que le barrésisme lui a inoculé, il faut tuer l'égotisme, délier son intelligence et brider sa sensibilité.

La douleur vient à propos l'aider à réaliser sa méditation : sa mère meurt. Ses yeux s'ouvrent. Il choisit entre maudire et construire. Il dépouille le désordre. Un pèlerinage aux tombes de ses camarades morts au champ d'honneur l'incline définitivement vers le devoir. Il se signe et part pour la vie au bras d'une charmante jeune fille qui vibre à son unisson.

Par ces lignes, on voit que *Jean Renaud* n'est guère du roman. Il appartient plutôt aux ouvrages de psychologie. L'analyse du moi en est tout le ressort. Quelques pages font réserver l'ouvrage aux avertis. Le style est très vivant, un peu barrésien, elliptique.

卐 卐 卐

Le « roman historique » de Merejkovsky, *La Fin d'Alexandre Ier*, est singulièrement intéressant.

On sait qu'Alexandre Ier, tsar de Russie, l'adversaire (facilement victorieux) de Napoléon, fut amené prématurément au trône par le despotisme brutal du tsar Paul Ier. Alexandre, alors tsaréwitch, n'avait pas mis d'obstacle à cette dépossession, devenue nécessaire. Mais on lui avait juré qu'il n'y aurait pas effusion de sang et que Paul Ier subirait une simple relégation dans une province éloignée, au cœur d'un domaine d'ailleurs agréable. Les conjurés, hélas! ne purent s'arrêter au plan prévu ; et Paul Ier fut tué.

Jamais le tsar Alexandre ne se consola de ce meurtre, auquel il avait tacitement participé. Et, en bon Slave, l'idée d'expiation le poursuivit. Il rêva de passer toute sa vie sous un humble habit, dans une situation infime, et ignoré de tous, en compagnie de sa femme très-aimée, Elisabeth.

Réalisa-t-il son projet ou bien la mort le surprit-elle sur le trône avant qu'il ait pu le mettre à exécution ? Ni l'histoire, ni les recherches récentes du grand-duc Michel, ni le roman de

Merejkovsky, ni les commentaires du traducteur ne tranchent définitivement ce point. L'agiter est déjà d'un intérêt si troublant...

Il reste avéré que cette pensée fit toujours osciller Alexandre entre l'extrême cruauté et la prudence exagérée. C'est ainsi qu'il n'étouffa pas dans l'œuf la conjuration des « décembristes » dont il avait tous les fils dans la main, et qui devait éclater sitôt sa mort officielle (vraie ou simulée). C'est peut-être d'hésitations de ce genre, semblables à celles qui se partagèrent plus tard la conscience de Nicolas II, que date le malheur de la Russie. Les grands, les chefs, n'ont pas le droit de tergiverser. S'ils ne savent se garder, qui les gardera et qui gardera leur maison ? *Quis custodierit custodes?*

Quoi qu'il en soit, l'ouvrage ne convient pas à tous. Certains détails scabreux et la grossièreté de ton de maintes conversations l'interdisent à nombre de lecteurs.

卐 卐 卐

Un prince tchèque finit par épouser une petite midinette slovaque, sous les auspices de l'oncle du prince, un vieil évêque patriote anti-autrichien, dans la patrie tchécoslovaque reconstituée, après la grande guerre, où le prince a combattu dans les rangs alliés. Tel est le sujet du livre de M. J.-H. Rosny jeune, *La Désirée*. Il contient de beaux paysages slaves et d'intéressants traits de mœurs.

Mais quelques taches déparent cet ouvrage. Signalons-les en trois mots :

A la page 60, un cardinal de cour autrichien, parent, lui aussi, du jeune prince, ne trouverait pas mauvais que celui-ci « jetât sa gourme. »

A la page 208, l'autre évêque, le vrai et bon tchèque, élabore des théories bien étranges. D'abord, il semble plaider en faveur du darwinisme : « Je ne sais pas très bien si le darwinisme fut ou non une erreur ; ce que je sais très bien, c'est que cette théorie-là, comme toutes les autres, devait arriver en son temps...» Or, quelles ruines n'a pas accumulées le darwinisme ? Que d'intelligences n'a-t-il pas arrachées à la foi ?

Un peu plus loin, le seul mérite de la religion, à en croire l'évêque, semble être d'avoir posé avant la science « le fondement même de la pensée. » Entre la religion et la science, il y aurait donc simple antériorité, et non pas différence essentielle ou de nature ?

A part cela, le roman est lisible. Mais que les lecteurs n'aillent pas croire que les tchécoslovaques, enfin délivrés de l'odieux joug de Vienne, jouissent aujourd'hui de la paix religieuse. L'accord entre tchèques et slovaques, arbitrairement réunis, n'a pas duré

longtemps. Maîtres du pouvoir, les francs-maçons de Prague, qui avaient fait leurs classes à Paris du temps de Paul Bert et de l'anticléricalisme intellectuel, n'ont rien eu de plus pressé que de persécuter leurs « frères » bons catholiques et de perfectionner, en les dirigeant contre eux, les moyens de coercition dont l'Autriche usait à l'égard des Slaves, d'une main déjà un peu amollie, à la veille de la guerre. Les persécutés de la veille se sont empressés d'être les persécuteurs d'aujourd'hui...

卐 卐 卐

Nous n'avons guère admiré jusqu'à présent la prose de M. Maurice Rostand, et son romantisme éperdu, comme son bolchevisme de salon, nous avaient peu séduits. Avec *L'Ange du suicide*, la scène change. Il y a du nouveau, dans la pensée et dans l'art de l'écrivain.

Le récit est court et simple. Le jeune Julien Dussanne, à dix-sept ans, se demande à quoi sert la vie. Il la juge, assez logiquement, empoisonnée par la perspective du néant, essaie de se raccrocher à l'amour, n'arrive pas à aimer la jeune Mary-Hélène et se tue.

Quelques couplets trop lyriques gagneraient à être émondés ; l'un surtout (p. 192) fait du suicide un éloge assez enfantin et cherche à convaincre Dieu, s'il existe (!), que pareil péché mérite une récompense. A part ces erreurs, il faut louer la rigueur de la composition, la force et la sincérité du sentiment. M. Rostand commence à sentir le prix de la sobriété ; son talent mûrit.

Quant à la pensée, elle a fait de réels progrès. L'auteur nous affirme que s'il met en scène, une fois de plus, un jeune malheureux inadapté à la vie, il entend montrer par là « à quel déséquilibre effroyable peut aboutir l'âme humaine sans Dieu ! » Et il consacre une longue et curieuse préface à exposer, avec une indéniable sincérité, combien le monde lui paraît vide et la vie sotte, quand Dieu en est absent.

Il ajoute : « Non que je sois disposé à me rallier bruyamment à un catholicisme officiel, comme il est de mode, paraît-il, dans certaines chapelles ou même dans certains hôtels littéraires : plus que toute autre chose, ce qui touche à Dieu doit s'environner de secret. Mais je sens pourtant ceci : dépossédés d'un Dieu auquel nous avons cru, nous ou nos ancêtres, il nous est impossible de remplir le vide que sa disparition a mis en nous ; rien de solide ne peut se construire sur une destinée aussi fragmentaire. Les lois morales fléchissent : le monde même ne s'explique plus... »

L'homme qui écrit de telles choses marche vers la vérité. Nous qui avons trouvé la paix dans la lumière, nous qui savons pou-

voir aider par nos prières ceux qui l'appellent et la cherchent, nous remplirons ce devoir fraternel envers une âme qui nous découvre sa peine.

卐 卐 卐

« ...Et tout cela, maintenant, lui semblait un rêve long, compliqué et pénible » (p. 236). Voilà bien l'impression que vous laisse ce nouveau recueil de nouvelles du conteur russe Antone Tchékhov, *Le Jour de fête*.

D'ailleurs, on peut, ici, répéter, mot par mot, ce que nous disions, d'un ouvrage analogue du même auteur, en décembre 1923 (p. 903) : « Analyse pénétrante et amère... Très peu de mouvement, pas d'intrigue ; des états d'âme, une recherche minutieuse du petit détail... Talent incontestable. Mais effet déprimant. La jeunesse fera bien de chercher ailleurs des lectures plus réconfortantes. »

卐 卐 卐

On connaît, au moins de nom, la célèbre romancière norvégienne catholique, Mme Sigrid Undset. Elle est pour la Norvège ce qu'est Selma Lagerlöf pour la Suède ; ses livres ont dans son pays un succès considérable.

Née en 1882, fille d'un savant archéologue, elle a commencé à écrire en 1907 et elle s'est convertie au catholicisme en 1924. Ses ouvrages se divisent en deux séries bien distinctes : les uns dépeignent la vie contemporaine ; les autres, surtout ceux qui ont paru depuis 1918, sont situés dans ce moyen âge avec lequel elle s'était familiarisée dès son enfance auprès de son père.

L'Age heureux qui vient d'être traduit en français, a été écrit, paraît-il, en 1908. Il n'a rien d'un chef-d'œuvre.

Une jeune fille, Uni, épouse un jeune homme avec qui elle est fiancée de longue date, Christian. Un enfant naît quelques jours après le mariage. La mère renonce au théâtre et à ses ambitions artistiques bravement, mais non sans un certain regret. Quelques mots un peu voluptueux déparent légèrement cet ouvrage.

On notera que, fiancés, seuls dans la vie et libres de fixer la date de leur mariage, Uni et Christian vivent maritalement avant d'être régulièrement mariés. L'auteur ne les en blâme point.

Simonsen, héros du roman *Simonsen*, a des relations avec sa logeuse, Olga. Un enfait naît. Simonsen voudrait épouser Olga. Mais ses enfants l'en empêchent et lui trouvent une place au loin. Il part la mort dans l'âme...

Ces œuvrettes, à peu près lisibles, ne nous semblent pas mériter les éloges exagérés de l'éditeur... Et nous attendrons de « la plus grande romancière d'aujourd'hui » (*sic*) d'autres traductions.

IV

L'autobiographie d'un bon nègre du Sénégal, Bakary Diallo, sous le titre *Force-bonté*, prend le ton et l'allure d'un roman. S'il était définitivement acquis qu'une certaine morale naturelle peut être substituée à toute religion dogmatique ou que toutes les religions se valent, nous n'aurions rien à dire contre cet ouvrage.

Bakary Diallo, à quelques jours de salle de police près, est un nègre parfait, un excellent sujet français, digne en tous points de recevoir des lettres de grande naturalisation. Enrégimenté, mobilisé, expatrié, envoyé au feu, il s'y montre brave, et, mieux encore peut-être, patient. Les mille petites injustices inhérentes à la vie commune ne le scandalisent pas, ni ne l'atteignent pas dans la foi qu'il porte à notre pays et à la civilisation européenne.

Mais aimablement accueilli, en somme, par cette civilisation, reçu dans des foyers français qui n'ont pas les préjugés anglo-saxons, il excepte implicitement une seule chose de tout ce qu'il agrée de notre civilisation : la religion. D'embrasser ou d'étudier la religion catholique, il n'est pas question. Une fois, à l'hôpital, pour faire plaisir à ses infirmières en cornette, il prend part à l'office et s'efforce même à chanter des paroles qu'il ne comprend pas. Mais pas un instant, il n'est question de changer ou de vérifier ses convictions... musulmanes. Et je dois dire que pas un Français, pas une Française ne s'y essaie. Et le nègre continue...

Malheureux noir, qui sera venu apprendre chez nous comment se montent les plus ingénieux mécanismes et surtout nos armes de guerre, mais que nul n'aura tenté d'initier, même de loin, à notre religion, à la vraie religion de Jésus-Christ.

A cela près, à part aussi quelques bribes de déclamation civique, le livre est bon et honnête, comme le nègre.

卐 卐 卐

Sous le titre de *Marie-Espérance*, M. Max Colomban nous raconte une simple et touchante histoire.

Le total optimisme des dernières pages, où tous les bons sont heureux, où tous les méchants se convertissent, est la seule trace de convention que je lui reprocherai ; encore peut-il se justifier par le dessein louable de satisfaire un public jeune ou populaire. Tout le roman même est humain, vraisemblable et émouvant, bien qu'il ne fasse à l'amour qu'une place à peu près insignifiante. Une fois de plus, il témoigne qu'on peut réussir sans raconter des indécences.

Comme M. Bazin dans son chef-d'œuvre, *Il était quatre petits enfants*, M. Colomban fait l'histoire d'une famille.

Le brave Sormiou a recueilli une fillette aveugle et abandonnée ; sa bonne action trouve sa récompense dans la douce influence exercée par l'enfant sur ceux qui l'entourent. Marie-Espérance devient le bon ange de tous : Magali et Lazare commettent diverses fautes, que répare leur sœur d'adoption ; Gabriel, aidé par elle, arrive au sacerdoce ; enfin l'aîné, Victor, comprend qu'il aime et qu'il a toujours aimé la vaillante fille, et l'épouse, lui apportant la récompense humaine de ses vertus. Chacun des Sormiou a ses aventures, contées avec beaucoup de brio, et l'auteur a su fondre si habilement ces divers éléments, que son récit garde une parfaite unité, et se développe avec un intérêt toujours croissant.

En résumé, nous considérons *Marie-Espérance* comme l'un des livres populaires les mieux conduits, les plus vivants, les plus dramatiques même, et en même temps les plus pénétrés d'esprit chrétien, que nous ayons vus depuis longtemps.

卐 卐 卐

J'ai beaucoup aimé *L'Ombre des heures*, par Mme Jeanne de Coulomb.

Ce roman est un « bon roman » dans toute la force du terme. C'est à dire que l'auteur y prend carrément position, pour la tradition contre la modernité, pour la décence contre le laisser-aller, pour une certaine austérité contre une certaine mollesse, pour la conscience contre les concessions, pour la religion contre l'indifférence, pour le détachement contre l'arrivisme. Voilà qui n'est guère banal.

Mme de Coulomb peut s'attendre à voir son livre dédaigné. Les grands critiques n'en parleront point ou ne le connaîtront même pas. Et ceux qui en parleront ne l'approuveront pas tous, même s'ils sont catholiques.

Il faut du courage pour aller de l'avant dans ces conditions. J'enrage, parfois, quand j'entends le chœur des snobs louer de leurs prétendues « audaces » quelques jeunes échauffés qui veulent attirer l'attention par leurs excentricités, leurs clowneries, ou leur pornographie. Comme s'il n'était pas bien plus audacieux et bien plus difficile de remonter un courant que de le descendre !

On admet aujourd'hui qu'un écrivain s'incline devant les dogmes du christianisme. Mais défendre sa morale, toute sa morale, avec ses conséquences logiques et pratiques, paraît excessif et provocant. Cela changera, plus tard ; quand se seront multipliés les livres forts, sains, vaillants, comme celui de Mme de Coulomb.

L'Ombre des heures emprunte son titre à un cadran solaire Un prêtre fait remarquer à l'héroïne la fuite du temps, qui nous rapproche de la mort. Cette vérité trop générale n'a pas de lien

particulier avec le reste du livre ; ce sera à peu près ma seule critique.

Le roman pourrait s'appeler l'histoire d'une erreur. Une jolie et pieuse Basquaise, dont l'oncle est millionnaire, se laisse courtiser par un écrivain, un romancier connu, qui l'aime, assurément, mais songe surtout à la fortune à venir. Margaïta se laisse prendre, moitié par naïveté, moitié par faiblesse. Elle rêve d'être l'inspiratrice, la muse chrétienne, l'apôtre de son mari. En vain son père résiste, et avec une fermeté un peu dure veut la sauver du péril qu'il pressent. L'oncle, par aveuglement, la tante, par faiblesse, prennent parti pour la jeune fille ; la voilà mariée.

Son mari n'est ni un traître de mélodrame, ni un monstre ; c'est une âme égoïste et mondaine, un homme correct selon la morale courante, ou à peu près, mais qu'aucune préoccupation religieuse n'ennoblit. Margaïta souffre, se rend compte de son erreur, constate les manœuvres et l'ambition de celui qu'elle a aimé, et quand un accident le lui enlève, elle obtient, au dernier moment, grâce à ses prières et à sa patience, la conversion du malheureux. Plus tard elle retrouvera l'amour fidèle d'un ami d'enfance, dont la froide sagesse l'avait jadis rebutée. Et mûrie par l'épreuve, elle fondera un foyer chrétien.

Ce que je ne puis malheureusement faire sentir, c'est la justesse de la pensée, la vérité des tableaux, la rectitude avec laquelle l'auteur juge et condamne mille petits manèges, mille imprudences de jeunes filles, mille concessions aux modes et aux goûts du jour, mille façons d'être, d'agir, de parler, de lire, de se vêtir, qui choquent plus ou moins le sens chrétien, et que cependant tant d'honnêtes gens, tant de demi-catholiques tolèrent ou favorisent. Tout ce monde jugera Mme de Coulomb trop rigoureuse, et déplorera son « étroitesse ». C'est pourquoi il importe de la féliciter.

D'autant que le livre a une indéniable valeur psychologique. Moins dispersé que certains des précédents ouvrages de l'auteur, plus fortement construit, il étudie plus profondément les âmes. Il emprunte de plus aux paysages et aux mœurs du pays basque quelque chose de leur charme et de leur pittoresque. Emouvant et gracieux, il sait être fort en restant aimable. Oui, voilà un beau livre, un livre qu'on se plait à louer et qu'on voudrait contribuer à répandre.

卐 卐 卐

Un roman frais, gracieux, spirituel, tendre, décent, discrètement parfumé de christianisme, que voulez-vous de plus ? Vous trouverez tout cela dans *Le Mari de Cendrillonne*, par Dyvonne.

Le postulat initial a plus d'originalité que de vraisemblance, et l'ensemble est plus aimable que puissant : voilà les seules criti-

ques, bien menues, que je présenterai. Si l'auteur répond qu'elle a voulu plaire et nous offrir une saine et jolie distraction, je n'insisterai point et dirai qu'elle a parfaitement réussi.

Cendrillonne a, comme dans Perrault, deux demi-sœurs terriblement acariâtres. Ces chipies l'ont tant persécutée que la petite, affolée, va jusqu'à songer au suicide. Un diplomate, Guy Leroy-Dubail, l'épouse par pitié. L'enfant se dispose à l'aimer, quand, le jour même du mariage, se produit une catastrophe : Guy, au reçu d'une dépêche, pâlit, se trouble et s'enfuit, seul, à Paris.

Sa petite femme, Réjane, découvre le mystère. Guy aimait sans espoir la femme d'un collègue, l'honnête et resplendissante Gabrielle, belle comme Minerve, Junon et Vénus réunies. Et la dépêche annonçait la mort subite du mari.

Réjane offre à Guy de faire annuler leur union en cour de Rome. Ils partent, mais ils sont contraints de s'arrêter chez des amis, à Venise. Gabrielle, admirable statue mais tête sans cervelle, est une virtuose de la gaffe ; elle arrive à Venise, accumule les impairs, et fait si bien que Guy se détache d'elle pour se laisser prendre au charme de Réjane. Ils n'iront à Rome que pour faire bénir leur amour naissant par un prélat de leurs amis.

Ce grossier canevas, dont j'ai honte, ne laisse rien soupçonner de l'agrément du récit, tout en nuances et en broderies. Sans être destiné à l'enfance, l'ouvrage peut être lu par les jeunes filles. Le tact de l'auteur, et les sentiments chrétiens de l'héroïne, corrigent ce qu'il pourrait y avoir de légèrement osé dans la donnée.

卐 卐 卐

Il ne faut condamner a priori aucun genre littéraire : voilà une vérité de tout repos, sur laquelle l'accord se fera plus aisément que sur le moyen d'empêcher les guerres. Le roman à thèse, le roman allégorique même, qui est le roman à thèse à l'état fort, sont donc admissibles, tout en ayant leurs périls.

Aussi nous ne chercherons nulle chicane à M. Jean de Granvilliers pour avoir écrit *La Belle endormeuse*. Cette endormeuse est un symbole, et représente la Société des nations. Pourtant, le souci didactique de l'auteur ne l'a pas empêché de faire œuvre vivante et intéressante. Je crois seulement qu'il aurait mieux valu ne pas afficher ce souci, et ne pas donner la clé de ce symbole, sur la bande qui ceinture le volume. Car nous sommes ainsi avertis dès l'abord, nous lisons le livre pour y trouver une théorie plus que pour nous faire conter une histoire, et la discussion de celle-là nous gâte le charme de celle-ci. Et maintenant, voici l'histoire, fort simple.

Jacques Barreau-Deflandre est fils d'un grand directeur de jour-

nal, potentat millionnaire, qui a réclamé après l'armistice l'annexion de la rive gauche du Rhin, mais qui, en 1926, penche vers le pacifisme, le désarmement et tout ce qui s'en suit. Au fond, le vieux Barreau-Deflandre se moque de tout, pourvu qu'il vende son papier.

Jacques a vingt-trois ans, et suit docilement le sillage paternel. Nommé secrétaire de quelque chose à la Société des nations, il y rencontre une jolie Anglaise et se laisse initier par elle aux sports d'hiver et à des idées pacifistes extrêmement avancées. Envoyé en mission à Berlin, il découvre tout à coup que son Anglaise est en réalité une Allemande, et qu'elle intrigue à Genève pour combattre de son mieux les intérêts français. Déjà presque fiancé avec cette trop rouée diplomate, il rompt, s'engage dans nos troupes au Maroc, est fait prisonnier. La belle endormeuse, qui aime réellement ce brave garçon, accourt pour lui sauver la vie, bien entendu à des conditions qui feraient de Jacques un véritable traître. Mais le petit soldat est réveillé, pour de bon, de son amour comme de ses chimères humanitaristes, et il réussit à s'évader sans rien devoir à la sirène.

La susdite sirène représente donc la S. D. N., que M. de Granvilliers accuse d'être sous l'influence immédiate de Londres, sous l'influence occulte de Berlin, et de travailler contre la France. Nous n'aurons pas l'impertinence de donner un avis dans un problème de cette taille.

Nous dirons seulement que l'ouvrage, spirituellement écrit, contient, sur les coulisses du théâtre international de Genève, une foule de détails piquants, qu'il s'inspire d'un sincère patriotisme et combat les nuées du pacifisme exagéré, qu'il débute par un joli portrait d'un vieux politicien, souple jusqu'à être invertébré, en qui nul n'hésitera à reconnaître M. Aristide Briand, et enfin qu'il peut être lu par les grandes personnes.

卐 卐 卐

Mme Jean de La Brète, à la première page de son dernier roman, *Les Reflets*, cite cette pensée : « Ce que l'éloquence entend mettre au dehors, ce n'est pas l'âme dans sa laideur, c'est l'âme dans sa beauté. »

Elle y ajoute cette question : « Ne pourrait-on appliquer cette pensée à un simple écrivain ? Il semble, n'en déplaise à la mode, que c'est le droit, presque le devoir, d'un narrateur, de ne point se dérober quand une âme exceptionnelle passe à sa portée et force son admiration. »

Reconnaissons que pour oser peindre la beauté morale, il faut au romancier un véritable courage. Si l'on groupait les principaux articles de critique théorique écrits à Paris depuis un an, on cons-

taterait bien vite que la plupart d'entre eux réclament la liberté de l'art, vilipendent les béotiens, les attardés qui avouent quelque préoccupation morale, et invitent les écrivains à « mettre au dehors l'âme dans sa laideur. » Ils considèrent que c'est là le meilleur emploi qu'on puisse faire de la faculté créatrice, en revendiquent âprement le droit, et défendent jalousement cette conquête moderne.

Applaudissons donc la vaillante romancière qui remonte ce courant fangeux, et se propose de peindre une âme belle.

D'autant que Mme Jean de La Brète a fait coup double. Elle nous apporte par surcroît une preuve de plus de cette vérité que nous ne cessons de proclamer : un écrivain de talent peut aborder des sujets scabreux, mettre en scène des situations délicates, bref se permettre presque toutes les audaces, et rester moralement irréprochable et bienfaisant — pour des lecteurs avertis — pourvu qu'il ne nous présente pas le vice comme attrayant, et qu'il évite les descriptions trop concrètes de certaines fautes de la chair.

Les Reflets vérifient à merveille ces deux conditions. Aussi ce roman qui, traité par certains auteurs, eût été une abjecte polissonnerie, est, grâce au tact et à la sûreté de main de Mme Jean de La Brète, une œuvre chaste et élevante. L'œuvre cependant ne convient pas à tous, on va le comprendre tout de suite.

Marcien de Galonge, en un jour de folie, a commis l'impardonnable faute de séduire une jeune fille, que des amis de sa femme leur ont confiée à tous deux pour un voyage.

La malheureuse va devenir mère. Elle se confie à Mme de Galonge, une courageuse chrétienne. Celle-ci fait tout son devoir, et même davantage. Elle emmène la jeune fille dans le Midi, sous prétexte d'anémie, la garde pendant six mois, confie l'enfant à une nourrice, arrive à dissimuler cette maternité à la famille, très honorable, de la coupable. Elle pardonne à son mari, et accepte enfin d'élever elle-même le bébé.

Elle s'attache vite à l'enfant, une charmante fillette. Après la mort du père, elle réussit à la marier à un honnête homme, auquel elle laisse comprendre la vérité. Mais la faute de son mari laisse partout une traînée de souffrance. M. de Galonge et sa femme ont vu leur intimité détruite, leur bonheur brisé. La jeune mère a refusé, sur les conseils de celle qui l'a sauvée, un jeune homme qui l'aimait ; elle vieillit dans les regrets et la tristesse. L'enfant à son tour passe par une crise affreuse quand elle apprend la vérité, et son mari, plus tard sa fille à elle, traînent de même une blessure qui, sans empoisonner leur vie, les empêche pourtant d'être vraiment heureux.

Fort habilement, l'auteur évite le drame, les faciles effets de violence et de terreur. Tout se passe comme dans la vie, en sour-

dine ; mais les « reflets » du mal commis jettent leur sombre lueur sur bien des âmes avant de s'éteindre.

Cette histoire n'est pas amère ; elle est tout illuminée par la beauté du personnage principal, Mme de Calonge. Elle n'a rien qui blesse la délicatesse d'un lecteur qui sait la vie ; tout y est dit avec autant de réserve que de franchise. Elle met en relief une grave leçon : la répercussion de nos actes sur notre vie et celle des autres. Elle est racontée avec une parfaite simplicité, sans recherches de style, sur le ton uni d'une chronique. Elle est vraisemblable et touchante, elle intéresse et fait réfléchir. A ceux qui répètent que les tableaux lascifs, les pages troublantes, sont indispensables au romancier qui veut « faire vrai » et « peindre toute la vie », nous répondrons : lisez *Les Reflets*.

卐 卐 卐

Le nouveau roman de M. Lapaire, *La Tourmente*, n'a rien de tourmenté dans son développement. Dès le début, on est sûr du dénouement.

Une jeune française, Huguette d'Avenay, s'éprend d'amour pour un jeune Bavarois, Willy Hanstein, à Biarritz, l'année même de la guerre, en 1914. Ils se quitteront fiancés dans leur cœur. Mais on a tout de suite deviné que « la tourmente » qui va tout fracasser rendra à jamais impossible leur union. Un soir, « une face d'homme, une face lunaire et tourmentée » viendra se plaquer contre la vitre d'une fenêtre de la villa champenoise des d'Avenay. Cette face est celle du Bavarois Willy que le frère de Huguette, sans le connaître, a blessé mortellement, à l'heure où tous deux accouraient, l'officier français pour embrasser sa mère, l'officier allemand pour revoir sa bien-aimée.

Sujet très simple, comme l'on voit. Pareille tourmente d'âmes avait été exposée dans un beau roman, *Les Frontières du cœur*, de Victor Margueritte qui, depuis... Quant à la tourmente des pays, ceux qui l'ont vécue trouveront bien peu neuve l'affabulation de M. Lapaire. Nous lui reprocherions d'avoir fait son Huguette toute de sentiment, d'un patriotisme bien édulcoré, peu digne de la fille et de la sœur d'officiers. Willy attire bien plus par sa souffrance d'homme.

Le roman jouit du moins de cette double supériorité d'être agréable à lire et de ne blesser jamais la morale ni dans le mot, ni dans l'idée.

卐 卐 卐

La Maison d'émeraude est le type même du gentil roman pour jeunes filles. Mme Eveline Le Maire y conte avec beaucoup de charme l'aventure de la petite Irène, qui souffrit de voir se faner un premier amour encore enfantin, et donna fort imprudemment

son cœur à un mystérieux réfugié, qui se cachait avec son bébé dans un vieux pavillon envahi par la verdure, « la maison d'émeraude. »

L'inconnu avait été accusé d'un crime ; Irène croit à son innocence, et découvre avec joie, mais sans surprise, l'explication qui va rendre l'honneur à celui qu'elle aime.

Tout ceci est frais, gracieux, jeune, plus agréable que profond, mené avec beaucoup d'adresse, spirituellement narré, et prendra bien vite place dans les bibliothèques familiales, auprès des meilleures réussites de Jean de La Brète, de Guy Chantepleure et d'André Bruyère.

卐 卐 卐

La petite Sœur Thérèse, en écrivant sa vie, ne croyait pas travailler pour le cinéma. Pourtant, la voici à l'écran. Et cela prouve la souplesse et l'audace du nouvel art.

Je n'ai pas vu le film, et n'ai pas mission d'en parler ici. J'ai lu, du moins, le roman qu'en a tiré M. Gem Moriaud, *La Rose effeuillée, ou un miracle de Sainte Thérèse de l'Enfant Jésus.* L'aventure dramatique qu'il raconte se relie assez artificiellement à l'histoire de la Sainte.

Le riche Darcy travaille dans le caoutchouc. Son fondé de pouvoirs, Dupré, est un traître qui veut épouser la fille de son patron, Jacqueline. Par des moyens tortueux, il parvient à ruiner l'industriel, à écarter le sympathique Maurice, qui aimait la jeune fille, à jeter Jean, le frère de celle-ci, dans la débauche et les dettes. Quand Darcy va crouler, Dupré se pose en sauveur, apporte de l'argent et demande la main de Jacqueline. La pauvre petite se sacrifie, on va signer le contrat...

Coup de théâtre ! Maurice surgit : il est devenu millionnaire. Un hasard fort complaisant lui a livré la preuve des machinations de Dupré, il chasse le misérable, nous sommes sauvés ! Merci, mon Dieu !

Il n'y a plus qu'à marier Maurice et Jacqueline. Mais celle-ci fait de la neurasthénie, refuse d'épouser celui qu'elle aime. Qu'y a-t-il ? Elle a lu la vie de la petite sœur Thérèse, elle s'est éprise de renoncement, elle a fait vœu d'entrer au Carmel si son père était tiré d'affaire. Pour expliquer cette vocation imprévue, elle raconte à ses parents toute la vie de sa Sainte préférée. M. et Mme Darcy sont touchés par ce récit, mais doutent du sérieux des projets caressés par Jacqueline. Un bon prêtre met tout au point, prouve à la jeune fille que son vœu n'est pas valide, et elle épouse Maurice.

On devine, par ce résumé, que le roman manque de vraisemblance dans l'invention et que le plan manque de logique. Et, en

effet, ce sont les deux reproches que nous lui ferons au point de vue littéraire.

Au point de vue religieux, nous nous plaisons à constater que les questions qui le concernent y sont traitées avec respect et avec une évidente sincérité. Notamment, le résumé de l'*Histoire d'une âme* qui occupe un bon chapitre paraît propre à émouvoir et conduira plus d'un lecteur à se procurer l'autobiographie complète de la petite sainte.

Ces louanges faites, voici deux observations assez importantes.

D'abord, je regrette que l'auteur insiste, d'ailleurs avec décence, sur les frasques de Jean Darcy et spécialement sur son aventure avec la danseuse espagnole, qui n'a rien à voir avec l'action principale.

Ensuite, la vocation religieuse n'apparaît ici que sous deux aspects : l'un, exceptionnel ; c'est le cas de la Sœur Thérèse, à qui Dieu demande des sacrifices et des vertus qui dépassent considérablement la moyenne ; l'autre, heureusement exceptionnel aussi, c'est l'emballement excessif et aveugle de Jacqueline. Les bons chrétiens savent qu'il y a un milieu, et que toute vocation n'est pas réductible à ces deux exemples extrêmes. Mais les lecteurs peu instruits de ces questions — ils sont nombreux — se diront : « Etre religieux, c'est bon pour les saints à canoniser qui se meuvent dans l'héroïsme ; ou bien c'est une toquade de jeune fille nerveuse, et une forme de la neurasthénie. » La simplification est dangereuse.

On jugera, d'après ces réserves, qu'il faut répandre, avec quelque prudence au moins dans certains milieux, ce livre de bonne volonté.

卐 卐 卐

Après M. René Bazin, après Pierre l'Ermite, M. Emile Quintin dénonce le péril de la désertion des campagnes et préconise le retour à la bonne et saine vie des champs. C'est le but de son roman, *Marie-Reine, fille de la terre.*

Marie-Reine est une jeune orpheline, que deux vieux paysans ont recueillie. Elle fait merveille à la ferme, rénove les méthodes de culture, met en valeur les terrains, puis étend son action bienfaisante sur tout le village, insuffle des énergies nouvelles, galvanise le curé, le maire, l'instituteur, fonde un « Comité du retour à la terre », et finit par épouser un riche industriel, qu'elle a conquis à sa noble tâche et qui s'en fera le continuateur.

Tout cela est beau, très beau, trop beau ; tout cela ressemble parfois à un conte de fées et dénote chez l'auteur, à côté d'intentions certes excellentes, un peu d'inexpérience dans la mise en œuvre.

Cette Marie-Reine, dont la supériorité est écrasante, paraît être

une pure création de romancier, un être de fantaisie plutôt qu'un personnage possible et réel. Elle discourt comme feu Cicéron, elle professe mieux qu'un magister, elle agit comme un conquérant, elle est même journaliste à ses heures. C'est beaucoup pour une faible femme.

Quelqu'un, au cours du récit, trouve Marie-Reine « raisonneuse, autoritaire, un peu pédante. » Nous enregistrons l'aveu, en pardonnant volontiers ces défauts, mêlés à tant d'aimables qualités.

Ceci n'empêche pas l'ouvrage, par ailleurs très correct et accessible à tous, d'être vivant, vibrant, égayé de descriptions pleines de mouvement et de couleur, où s'épanouit l'âme d'un artiste et d'un poète, pénétrée de l'amour du sol natal.

Quand M. Quintin aura plus de métier, et cela s'acquiert, il fera très bien, car ses idées sont justes, et il sait les exprimer, avec un peu de recherche parfois, mais sous une forme très attrayante.

卐 卐 卐

Nous ne sommes jamais si heureux que le jour où un livre honnête nous permet d'abdiquer toute sévérité. Surtout lorsque le nom de l'auteur, assez sujet à caution, nous faisait craindre le pire. Sans qu'il soit raison d'amnistier toutes les œuvres de J.-H. Rosny aîné — loin de là — disons donc, très loyalement, que le dernier roman de ce ménechme, *La Femme disparue*, peut être mis presque entre toutes les mains.

C'est un roman policier. Où le juge d'instruction se repose. Où le détective professionnel ne fait à peu près que des gaffes. Où deux bons paysans, l'un, gentleman-farmer, l'autre, braconnier, exécutent à merveille de rudes besognes. Où d'excellents chiens jouent leur rôle. Mais dont l'âme est une jeune fille qui, peu à peu, sans expérience, sans dossiers, reconstitue tout le drame et démasque les coupables.

Quel drame et quels coupables ? Vous le saurez, en lisant *La Femme disparue*, puisque nous vous en octroyons licence. Apprenez seulement qu'il s'agit d'une femme, charmante et alerte ; qu'un mauvais génie l'a vouée à la mort, afin de capter une fortune ; qu'elle échappe à un terrible trio de sicaires lancés à travers la plus poétique des forêts ; qu'on finit par la retrouver blessée, ayant presque perdu la mémoire, et qu'elle prend pour fiancé l'élu de son cœur. Mais lisez *La Femme disparue*.

卐 卐 卐

Ce roman récent — ou récemment traduit en français — de M. Wells, *Les Roues de la chance*, est vraiment agréable et reposant. Un peu enfantin seulement.

C'est l'histoire des vacances d'un commis de nouveautés, —

nous dirions d'un « calicot » — qui, à prendre l'air et la vue du large, juché sur une bécane, se découvre des sentiments héroïques, vient à l'aide d'une jeune fille enlevée par un homme marié, se bat pour elle, et est à deux doigts de s'en faire aimer.

Le jeune homme s'appelle Hoopdriver, la jeune fille Jessie. Leur roman n'a pas un mot de trop.

CH. BOURDON.

La triste besogne que font à l'étranger certaines tournées théâtrales

Le Ministère de l'instruction publique vient de me faire le grand honneur de m'adresser, au Conservatoire, une femme de l'esprit le plus distingué, philologue, professeur brésilienne en tournée officielle « d'enquête sur le Théâtre européen. »

Ce gracieux représentant féminin de l'art dramatique au pays de feu l'empereur Don Pedro, avait franchi le seuil du noir monument de la rue de Madrid avec une certaine méfiance, — elle me l'a franchement avoué dès l'issue de notre première séance — après tout le mal qu'elle avait entendu dire de nous et de la Comédie-Française par quelques journaux expédiés, grâce aux soins vigilants de nombreuses officines, vers les bords de l'Amazone et de ses affluents.

Je ne saurais, sans paraître immodeste, me faire l'écho des protestations admiratives de la charmante Brésilienne, lorsqu'après avoir assisté à plusieurs de nos classes et s'être renseignée de visu sur le fonctionnement de notre Maison...

Avec quelle fougue cordiale cette charmante femme s'écriait : « Mais c'est honteux de lire et d'entendre ce qu'on dit de votre Théâtre-Français et de votre école dans nos pays ! Au reste, les vedettes, ou soi-disant telles, que Paris nous envoie ne sont pas faites — poètes ou comédiens — pour contredire, hélas ! ces affirmations ! »

Et là-dessus, elle me cita beaucoup de noms, dont plusieurs parfaitement inconnus, et d'autres, assez surfaits, que je n'aurai point l'indiscrétion de dévoiler, car plus d'un et plus d'une seraient bien étonnés d'apprendre qu'on les considéra comme de simples grotesques. « Je vais immédiatement télégraphier, ajouta-t-elle, ce que j'ai vu, entendu de supérieur ici, et protester contre la propagande antifrançaise (elle appuya sur ce mot) que trop de vos compatriotes entretiennent dans nos pays. »

J'avoue que ma joie d'un instant fut gâtée par ce commentaire, et je me pris à penser que ces mystérieuses « entreprises » parisiennes, dites de « propagande », ne cachent, au fond, que les basses « affaires » de la plus vulgaire « politicaillerie ».

On se demande même, quand on est sincère et détaché des petites chapelles d' « arrivistes », à l'heure où nous souffrons tous de nos « finances », d'où peuvent venir « l'argent », les fonds inépuisables qui subventionnent ces « combinaisons » en faveur desquelles on n'exalte que les théâtres moscoutaires, les métèques et les saboteurs d'outre-Rhin. Ces prétendues « évangélisations » ne servent que les intérêts de quelques « entrepreneurs » sans vergogne patronnés par de singuliers Français.

J'ai donc des renseignements précis sur quelques troupes dites « de propagande », soit en Europe, soit dans les deux Amériques, et je suis édifié sur ces menées extraordinaires !

Et ce qu'il y a de plus topique, c'est que le résultat de ces belles expériences nous dévoile que le théâtre de notre France n'a jamais été, à l'étranger, jugé si bas ! (*sic*). Le niveau des productions, des interprétations offertes dans les deux mondes baisse à vue d'œil, et personne n'a le courage de proclamer que le seul responsable du désastre est ce « culte de l'à peu près » que nous devons aux farceurs patentés, essaimés de par le monde et déshonorant l'art dramatique français, selon le vœu d'un bande innommable. (Jules TRUFFIER, sociétaire de la Comédie-française, professeur au Conservatoire, *Le Gaulois*, 13 juin 1926).

L'infériorité lamentable de notre presse

Vous admettez bien, n'est-ce pas, que les Français, en immense majorité, voient, apprennent, comprennent et pensent par leur journal ? Ils ne lisent que leur journal. Leur journal est la pâture de leur esprit. Leur journal les fait. Or, voyez.

La petite feuille dominicale du chef-lieu de canton ou de la sous-préfecture, qui la dirige ? Qui la rédige ? Qui la répand ? Presque toujours — par l'intermédiaire d'un petit imprimeur local, lequel s'est donné au plus offrant, souvent pour peu de chose, — le pontife radical du cru. A la veille des élections de 1924, dans vingt-et-un départements, huit sur dix de ces petits « canards » étaient cartellistes ; dans quarante-neuf autres départements, la proportion était encore de sept sur dix. Dans onze, seulement, la majorité appartenait aux républicains nationaux ou aux conservateurs.

Ce n'est pas tout. A quelques exceptions près, la presse départementale quotidienne des grandes villes de France est captée dans ses plus grands organes, et dans la masse de son tirage, par les partis de gauche.

Ce n'est pas tout encore. Un journal cartelliste se fonde à Paris, avec mission de galvaniser les mécontentements, d'unifier la doctrine, de coordonner la propagande, de faire miroiter les promesses avec plus d'éclat. Il trouve aussitôt pour le répandre un nombre considérable d'instituteurs de village, de petits fonctionnaires.

Ainsi, de bas en haut de l'échelle, par le journal local, par le journal départemental, par le journal de Paris, l'électeur est atteint, travaillé, trituré, dupé à triple dose. Il cède.

Et les patriotes, versant des pleurs, fulminent contre le suffrage universel.

Ils feraient mieux de se demander s'il n'existe pas dans chaque canton quelques gros cultivateurs, roulant en auto et ne se refusant aucun plaisir, qui, avec un peu de bonne volonté et moyennant d'insignifiants sacrifices, pourraient mettre la main sur le journal local ; si, dans les grandes villes, la riche bourgeoisie patriote, commerçante et industrielle, ne pourrait pas davantage pour la bonne presse ; si, dans chaque village de France, il n'y a pas deux ou trois ou quatre petits propriétaires, châtelains ou rentiers, qui puissent faire ce qu'en face de lui, ses adversaires plus pauvres, font pour leur journal de guerre. (Henri de KERILLIS, *L'Echo de Paris*, 19 décembre 1925).

LES

PIÈCES DE THÉATRE

nouvelles et actuellement à l'affiche

LA FAMILLE LAVOLETTE, comédie nouvelle en trois actes, de M. Brieux, de l'Académie française (THÉATRE DES NOUVEAUTÉS). Voici, acte par acte, l'analyse de cette pièce.

Premier acte. L'intérieur, sans luxe, des Lavolette. Après sept ans d'absence passés en compagnie de quelque cantatrice, interprète de ses œuvres, le compositeur de musique Lavolette est rentré au foyer, où l'épouse s'était résignée à élever toute seule le fils et la fille. Il y a un mois de cela. Et déjà voici Lavolette déclamant des fadeurs à une nouvelle interprète et... Mais l'entrée de Mme Lavolette l'empêche de pousser plus loin ses galanteries. Promesses de Lavolette. Rideau.

Deuxième acte. Même décor. Lavolette est tout de même parti avec la dame. Après un an, il songe à revenir, « tirant l'aile et traînant le pied. » Les enfants préparent leur mère à ce retour. Une fois de plus, le prodigue est bien accueilli. Mais une autre intrigue se noue. La jeune fille, Cécile, que toute jeune son père avait fiancée au fils d'un ami d'enfance, se rebiffe devant cette perspective médiocre, ne veut pas vivre la vie d'expédients de sa mère et cherche au contraire à attirer au mariage le fils d'un riche industriel, catholique et lyonnais, Adrien Colombet. Le jeune homme a fait pressentir une démarche officielle.

Tout le monde est heureux : la mère, qui voit enfin sa fille casée, le frère, qui compte grignoter quelques reliefs du festin, et la fille qui, naturellement, n'a pas le plus petit penchant d'amour pour Adrien et se promet d'user de ses propres séductions pour diriger le ménage.

Seul le père renâcle, et fait de grandes phrases, qui, dans sa bouche, perdent singulièrement de leur valeur. Il finit d'ailleurs par acquiescer. Et l'on prévoit tout, jusqu'à la dot, par annuités, dont on n'a pas le premier sou, et jusqu'à l'indemnité en cas de divorce ! On prévoit tout, sauf ceci : le refus formel de Colombet père, qui refuse de consentir à ce mariage.

Troisième acte. Dans le riche appartement que Mme Lavolette a aménagé pour « ses enfants », pendant leur voyage de noces, car ils se sont mariés tout de même, et avec le consentement des deux pères.

Un fait nouveau domine tout cet acte : dès les premiers jours d'intimité, Odette s'est mise à aimer son mari. Pourquoi alors ne lui a-t-elle pas tout dit ? Pourquoi lui laisse-t-elle dire par d'autres, à son retour, qu'elle a couru après sa fortune sans l'aimer, que sa famille a échafaudé de vilains arrangements d'argent, qu'elle avait prématurément songé au divorce ? Toutes ces douches successives n'éteignent heureusement pas tout à fait l'amour d'Adrien. Et, quand un instant il est question de divorce, le père est là pour dire : « On ne divorce pas dans ma famille. » Et l'on se raccommode. Et l'on vivra.

Soit ! Mais pourquoi faut-il que ce catholique lyonnais ait lui-même martyrisé sa femme ? Pourquoi faut-il qu'il énonce si

platement, si bassement de grandes vérités éternelles ? Ce Brieux ! Quel langage terre à terre il prête à ses personnages ! Et combien peu d'âme leur insuffle-t-il ? Pas un d'eux n'est entièrement vrai, ni complet, ni sympathique. Et si l'on prononce enfin quelques paroles justes, on vient les contredire ou les renier.

Il n'est pas jusqu'à la dignité de l'épouse délaissée, restant au foyer pour élever les enfants, qui ne soit déparée, et par le genre d'éducation qu'elle leur a donné, et par de laids calculs, et par de louches combinaisons de bourse.

On interdira ce spectacle à quiconque n'a déjà que trop de propension à trouver la vertu inaccessible et l'accomplissement du devoir quotidien trop difficile.

LE LAC SALÉ, comédie dramatique en quatre actes et huit tableaux, de M. Pierre Scize, d'après le roman de Pierre Benoît (THÉATRE DES ARTS). Nous avons en son temps analysé et jugé ici (septembre 1921, p. 546), le roman de Pierre Benoît, *Le Lac salé*. Plus sévère que nous, un éminent rédacteur des *Etudes* a, dans le même temps, attribué au personnage principal de ce roman ce sobriquet qui restera : un jésuite de cinéma. Voilà ce jésuite au théâtre, en attendant le cinéma ; il y perd le peu de dignité qui lui restait.

Non que l'adaptateur, M. Pierre Scize, soit maladroit. Tout au contraire. Mais, sur les planches, venant d'un personnage qui porte la robe de son état, qui parle et qui agit, les traits sont fortement plus accusés que dans le livre. A ce point que, tout à la fin, le Père d'Exiles de M. Scize n'arrête qu'après le deuxième mot un « Je vous aime » que M. Pierre Benoît n'avait pas mis dans la bouche de son personnage.

Le sujet est assez connu pour qu'on nous dispense de le rappeler. Faisons remarquer seulement que, morcelé pour la scène en huit tranches inégales, il perd toute valeur littéraire et s'apparente aux plus mauvais mélos. Je connais d'ailleurs des mélos beaucoup moins ennuyeux.

La salle était presque vide, le mardi 28 septembre ; et il y faisait assez froid. N'en disons pas davantage.

MON CURÉ CHEZ LES RICHES, comédie en cinq actes, tirée du roman de M. Clément Vautel, par MM. André de Lorde et Pierre Chaîne (SARAH-BERNHARDT). Nous avons déjà jugé cette pièce, en mai 1925 (p. 384). Elle a quitté depuis peu l'affiche à Paris, mais elle est beaucoup représentée en province, et elle y est discutée dans les milieux catholiques.

Pour ceux de nos lecteurs qui ne posséderaient pas notre chronique de l'an dernier, nous donnons ici un compte-rendu rédigé par un catholique instruit, homme cultivé, père de onze enfants, notre collaborateur.

Le livre de Vautel était déjà une caricature, la pièce pousse cette caricature jusqu'aux limites de l'invraisemblable. Elle serait mieux à sa place au Palais-Royal.

Il est pénible, choquant, de voir des marionnettes revêtues de costumes ecclésiastiques. Car le prêtre comme l'évêque ne sont que des marionnettes, elles n'ont rien de commun avec des figures sacerdotales.

Le curé est un imbécile. Passons sur son manque de tenue et son argot de tranchées. Pour en faire un prêtre, on lui met à

la bouche quelques vagues truismes sur la charité et l'aumône, quelques citations évangéliques à la portée de tous ceux qui ont suivi le petit catéchisme. L'auteur ne connaît évidemment rien des choses religieuses.

L'évêque est un autre genre d'imbécile. Il trouve tout naturel de patronner, au nom de l'Eglise, les entreprises électorales d'un mercanti et d'une ex-demi-mondaine. Le type est ici encore plus conventionnel et plus faux que celui du curé.

Les deux, évêque et curé, sont lancés dans les situations les plus risquées, voire dégoûtantes. L'auteur fait là-dessus de l'esprit facile, oh ! combien facile !

A noter des expressions irrespectueuses au point de devenir blasphématoires. Exemple. Le curé boit le bourgogne de Cousinet. Celui-ci lui dit : « Hein ? vous en voudriez du pareil pour dire la messe. » Réponse du curé : « Oh ! non, il faudrait le baptiser et ce serait dommage. »

L'optique particulière de la scène grossit encore cette pochade. Et les acteurs « chargent » tant qu'ils peuvent. Cassive est ignoble : c'est toujours la créatrice de la môme Crevette, dans *La Dame de chez Maxim's*.

Les auditeurs paraissent trouver cela charmant et applaudissent à tour de bras ce bon curé pas fier, parfaitement évangélique, à ce qu'ils supposent, et qui se vante devant son évêque de parler argot, « comme les apôtres », auxquels M. Vautel juge sans doute qu'il ressemble.

♣ ♣ ♣

PETIT PÉCHÉ, comédie en trois actes de M. André Birabeau (COMÉDIE CAUMARTIN). Le « petit péché » pour lequel, à la Comédie Caumartin, M. André Birabeau plaide l'indulgence, c'est le mensonge. Pour des prétextes, que nous verrons tout à l'heure, son héroïne a feint d'avoir un amant. Evidemment, mieux vaut le mensonge que l'adultère.

Pourtant, le titre ne dit pas tout. Car la fausse aventure a laissé à cette jeune femme le goût, non pas de l'adultère — dans le sens, du moins, qu'elle l'entend — mais du partenaire qui lui a donné la réplique. Même elle arrive, au troisième acte, à se promettre à lui hors mariage. Mais l'autre ne la croit pas ; elle ne saurait pas : rendez-vous est simplement donné, à la mairie, après douze mois révolus et divorce enregistré. Car, par ailleurs, cette jeune femme est trompée par son mari. Nous nous demandons ce qu'il adviendrait si elle ne l'était pas. Et surtout, nous regrettons vivement que pas une allusion ne soit faite à la vieille et indestructible loi chrétienne et sociale du mariage indissoluble.

Voilà le plus grave. Mais déjà, jouer ainsi avec le feu, n'est-ce pas tenter Dieu ? Voyons les choses d'un peu plus près.

Dans une galerie de haut luxe, attenante à une salle à manger dont nous voyons la table bien servie, et tandis que d'une caserne voisine les coups de clairon marquent l'heure inflexiblement, nous trouvons réunis François, le maître de la maison, sa belle-mère, Mme Grizel, sa sœur jumelle Françoise ; et le mari de celle-ci, Serge, ami d'enfance épousé sans grand amour mais « sans retour », comme disaient nos cantiques d'autrefois. Françoise ne saura que plus tard, par une maladresse de François, que Serge la trompe ; pour l'instant, rien ne semble manquer à son bonheur moyen de très honnête femme.

Tout ce monde est en toilette, et l'on attend, pour dîner et sortir, la maîtresse de maison, Henriette, toujours en retard, mais

jamais autant que ce soir. Très amoureux, François, un homme de vingt-cinq ans, ne tient plus en place, redoute les pires accidents, etc. Il s'en va faire le guet à la fenêtre.

Coup de téléphone. D'Henriette. A sa mère. Elle a fait la connaissance d'un homme qui lui a plu, s'est soudain avisée qu'elle n'avait jamais aimé François. Bref, à l'instant, elle file avec l'inconnu.

Grosse, énorme, violente douleur de François, qui veut se tuer, etc. Et voici le point de départ de toute l'affaire. Disons dès maintenant que, sans paraître en scène, Henriette reviendra à la fin du troisième acte ; que rien d'irréparable n'a été accompli et que François la reprendra.

En attendant, comment faire, non pas pour le consoler, mais pour faire dériver vers un autre but son activité ? C'est à quoi rêve celle qui, plus que tout au monde, aime François, et faute de père — il est mort — et de mère — elle est à peu près indigne — l'a protégé à travers toute sa jeunesse : sa sœur jumelle Françoise. Seul un malheur qui menacerait Françoise sortirait François de soi-même... Mais quel malheur inventer, qui soit un peu sur le plan de l'actualité ?... « Mon amant vient de me quitter pour toujours après une scène atroce ; je n'ai plus que faire de la vie » : voilà ce que dit finalement, à son frère, cette très honnête femme. Et son frère, en effet, ne s'occupe guère plus que d'elle...

On devine toutes les conséquences burlesques et choquantes de ces prémisses. François croit découvrir quel est l'amant de sa sœur, le fait venir, le jette dans ses bras... Plusieurs accidents amusants, plusieurs détails de bonne psychologie. Mais rien ne sauve l'inconvenance du sujet. Et, moins que tout le reste, la promesse de mariage prochaine de cette femme mariée...

La salle a ri. La salle a accueilli comme une chose très bien et très spirituelle cette comédie. Il semblerait qu'en France tout le monde ignore désormais qu'il y a une loi chrétienne, selon laquelle le mariage après divorce est un adultère comme un autre, comportant à peine quelques formalités de plus... Et voilà le terrible état d'ignorance que révèle une telle représentation.

Ajoutons qu'incidemment le mot « jésuite » est employé dans le sens d' « hypocrite » : nous ne laisserons pas passer sans prohibition cette vilenie.

LES SEPT.

© © ©

LE « PROGRAMME DES SPECTACLES »

A L'USAGE DES GENS DE BONNE VOLONTÉ QUI RECONNAISSENT L'EXISTENCE D'UNE LOI MORALE.

Ce « programme » annoté a pour but, non seulement de renseigner sommairement sur quelques spectacles ceux de nos lecteurs qui fréquentent le théâtre, mais surtout de montrer avec quelle légèreté les journaux tiennent cette rubrique, et avec quelle facilité ils pourraient la rendre sérieuse si leurs lecteurs le voulaient.

C'est au *Journal* du 29 septembre 1926 que nous emprun-

tons notre programme de ce mois. Rappelons la signification des signes conventionnels que nous avons employés jusqu'ici pour qualifier chaque pièce.

O désigne les ouvrages licencieux (ou les mauvais lieux proprement dits) ; — I désigne les ouvrages nettement condamnables au point de vue moral ; — II désigne les ouvrages plus ou moins répréhensibles ; — III désigne les ouvrages passables que vont voir les honnêtes gens qui fréquentent le théâtre ; — IV désigne les ouvrages classiques, irréprochables ou moraux.

Opéra, *Paillasse, Coppélia*	III
Français, *L'Aventurière, Le Stradivarius*	III
Opéra-Comique, *Pelléas et Mélisande*	I
Odéon, *Sapho*	II
Gymnase, *Félix*	I
Variétés, *Monsieur de Saint-Obin*	I
Porte-Saint-Martin, *L'Aiglon*	III
Théâtre de Paris, *La Vérité toute nue*	III
Sarah-Bernhardt, *Mon curé chez les riches*	II
Marigny, *Ciboulette*	III
Palais-Royal, *Au premier de ces messieurs*	I
Athénée, *La Folle nuit*	I
Edouard-VII, *Une petite main qui se place*	II
Michodière, *Passionnément*	I
Madeleine, *La Chauve-souris*	II
Mogador, *No, no, Nanette*	II
Daunou, *Hélène*	I
Gaîté-lyrique, *Les Mousquetaires au couvent*	II
Bouffes-Parisiens, *Trois jeunes filles... nues*	O
Renaissance, *La Petite chocolatière*	II
Châtelet, *Michel Strogoff*	IV
Antoine, *Notre amour*	?
Ambigu, *Les Nouveaux riches*	III
Femina, *La Prisonnière*	I
Comédie des Champs-Elysées, *Deux paires d'amis*	II
Théâtre des Arts, *Le Lac salé*	III
Michel, *L'Homme qui jouait du banjo*	I
Nouveautés, *La Famille Lavolette*	III
Mathurins, *Le Mariage de Mlle Beulemans*	III
Comédie Caumartin, *Petit péché*	II
Avenue, *Le Rubicon*	I
Grand-Guignol, *Le Spectre sanglant*	II
Théâtre anglais, *Candida*	II
Scala, *Phi-phi*	I

Eldorado, *La Veuve joyeuse* I
Trianon-lyrique, *Rêve de valse* I
Folies-dramatiques, *L'Entôleuse* I
Théâtre Comœdia, *Petite rosse* I
Cluny, *Une poule de luxe* ..... O
Déjazet, *Tire-au-flanc* II
Comédie mondaine, *Les Flambeaux* I
Moulin bleu, *Toute nue, Madame* ..... O
Ternes, *La Dame de chez Maxim's* I
Nouveau-Théâtre, *Mon homme* I
Folies-Bergère, *La Folie du jour* ..... O
Olympia, *La Revue de la danse* ..... O
Casino de Paris, *Paris en fleurs* ..... O
Palace, *Palace aux femmes* ..... O
Concert Mayol, *Nu, nu, Nunette* ..... O
Moulin-Rouge, *Montmartre aux nues* ..... O
Empire, *Josefson, 20 attractions* ..... O
Ambassadeurs, *Irving Aaronson* ..... O
Gaîté-Rochechouart, *La Revue Max Trébor* ..... O
Gaîty, *Toutes nues* ..... O

Le jazz-band au pays du bon goût

Je ne connais rien de plus abominable que ces orchestres sauvages dont la mode nous a gratifiés depuis quelques années.

Ce mélange abominable de grosse caisse, de tambour et de klakson destiné à faire danser des Botocudos épileptiques me fait fuir avec terreur, en me bouchant les oreilles.

De la musique, cela ? Du borborygme déchaîné. Et encore !

Penser qu'on a pu acclimater ces produits négro-américains dans le pays des mazurkas d'Olivier Métra et des quadrilles d'Offenbach !

Bien souvent le snobisme est plus bête qu'on ne saurait l'imaginer !

Quoi qu'il en soit, *vox clamans in deserto*, je proteste énergiquement contre les jazz-bands qui ont tout envahi, les salons, les cours de danse, les dancings où les honnêtes femmes peuvent aller.

Et, qu'on le sache bien, ce n'est pas contre le jazz-band en lui-même : il y en a de très amusants.

Mais qu'ils restent réservés à certains publics. Qu'ils ne sortent pas de quelques établissements de Montmartre où iront les goûter les étrangers, en quête de gaîté bruyante, et les Parisiens avides des sensations nouvelles que peut donner le saxophone aux âmes nostalgiques.

Comme la muscade de Boileau, il ne faudrait pas en mettre partout. Nos oreilles ont le droit d'exiger d'être respectées. Nous ne sommes pas encore, Dieu merci, tombés au rang des Aïssaouas ou des Somalis ! (Guy de TERAMOND, *La Presse*, 23 avril 1926).

Les Collections à bon marché

Foyer-Romans (in-16 ; couverture trichromée ; Hirt, 53, rue des Moissons, Reims ; 1 fr. 50). — N° 70. R. M. GOURAUD d'ABLANCOURT, *Un éclair dans la nuit.* Nous avions été heureux de reconnaître la valeur littéraire des derniers romans parus dans cette recommandable collection. Force nous est d'avouer que le présent volume marque un arrêt dans cette ascension. Au point de vue moral et religieux, il ne mérite que louanges. Mais l'intrigue trop peu serrée, le style banal et l'ensemble diffus nous affligent.

Il y avait pourtant matière à un beau récit, dans cette histoire. Une femme retrouve, à cinquante-six ans, sa patrie et son nom, après avoir été enlevée à ses parents à l'âge de deux ans ; en même temps, elle retrouve sa foi chrétienne et réussit à convertir sa famille adoptive. Et le jeune Tancrède de Luçon, comte authentique et ruiné, qui devient chasseur dans un hôtel breton sans perdre le sourire, est une figure attrayante et même originale.

Seulement, ces matériaux demandaient une mise en œuvre plus nerveuse et plus rapide. Ne laissons pas trop croire que les catholiques ne demandent à un roman que des qualités négatives.

N° 71. Marie STÉPHANE, *Conquise.* Conquise, la jeune lady Maud l'est doublement. La vérité catholique conquiert son esprit, malgré son éducation officiellement protestante, et le grave Bertrand de Verneuil conquiert son cœur. La double conquête s'opère sans grandes difficultés. Et le roman serait assez calme et assez banal si l'auteur ne s'était avisé d'un dénouement imprévu. Bertrand est grièvement blessé en voulant sauver un enfant dans un incendie ; il meurt. Maud se résigne pieusement à l'épreuve ; sa patience et son courage obtiennent la conversion de ses parents.

Cette fin, originale et belle, relève l'ouvrage et lui donne une portée plus large et plus salutaire que n'en ont ordinairement les petits romans de ce genre.

Collection Stella (in-16 ; éditions du « Petit écho de la mode »; 1 fr. 50). — N° 155. Jean VÉZÈRE, *Nouveaux pauvres.* Publié d'abord dans *Le Pèlerin.* Une très amusante et délicieuse idylle. Mais celle qui en est l'héroïne ne la voit pas, tout d'abord, sous les couleurs chatoyantes et poétiques d'un roman d'amour aux champs. On a beau s'appeler Josette et posséder un « allant » du diable, tout de même, quand on se trouve, à la suite de revers de fortune, reléguée à la campagne, chez un oncle à demi sauvage, dans un manoir délabré, avec toute une famille démoralisée sur les bras... c'est autre chose que de jouer « à Trianon. »

Eh bien ! l'intrépide Josette va remettre sur pied et les gens et les choses. Et, quand, après avoir assuré le bonheur des autres, elle va songer enfin, timidement, à son propre bonheur, c'est encore elle qui sera la plus étonnée de se voir si vite et si royalement servie. Brave petite Josette !

N° 156. Louis d'ARVERS, *Madeline*. Un des plus forts de la collection, comme impression, comme pathétique, comme effet ; un des mieux charpentés comme intrigue romanesque.

Il nous est impossible de résumer sans le mutiler fâcheusement ce drame shakespearien, qui se passe, d'ailleurs, au pays d'Albion : enlèvement d'enfant, vengeance de femme, douleur errante, désespérée, « refoulement », comme on dit aujourd'hui, d'un amour à son paroxysme et, soudain, revanche inattendue.

Qu'il nous suffise de dire qu'il y a là des scènes d'une grandeur tragique ; mais, ajoutons aussi que l'intensité même des sentiments exprimés et de l'émotion contagieuse qui se dégage de certaines situations pourrait peut-être impressionner trop fortement quelques jeunes imaginations particulièrement malléables.

N° 157. Lya BERGER, *C'est l'amour qui gagne*. Etrange mission de justicière que celle que s'est donnée Renée Montcel, au nom d'une amie odieusement trompée.

Mais quel n'est pas l'émoi de l'entreprenante jeune fille, lorsqu'elle s'aperçoit qu'au lieu de la haine, c'est l'amour qui s'infiltre dans son cœur ! Et cet amour vainqueur, c'est précisément l'accusé qui l'éveille chez la candide enfant... Heureusement, il pourra se disculper. Ils s'uniront enfin, ces deux cœurs si dignes l'un de l'autre, mais si longtemps séparés par un malentendu.

Ce roman, s'il n'est pas irréprochable au point de vue de l'unité et de la composition, l'est, du moins, au point de vue moral et religieux ; et si l'affabulation tout entière en repose sur une méprise assez banale résultant d'une similitude de noms, il contient, cependant, de belles et bonnes pages, surtout au commencement.

Bibliothèque bleue (in-16 illustré ; Hachette ; broché, 7 fr. ; relié toile bleue, fers or, 10 fr. 50). — Mlle d'ARMAGNAC, *La Carrière bolchéviste d'Alexis Iourouskine*. Cette histoire s'adresse à la jeunesse. Si elle n'est pas réelle, elle est au moins vraisemblable, elle est même « vécue » et révèle avec une précision documentaire les horreurs de l'enfer bolcheviste.

Iourouskine est un pauvre hère de précepteur, qui tire de la révolution et de la dictature soviétique le meilleur parti possible pour son bien-être, mais ne pousse cependant pas la noirceur d'âme au point de consommer la ruine de la famille, où il trouva jadis son pain quotidien.

Cette famille, celle du colonel Pouroutsow, se débat au milieu de péripéties qui mettent en relief l'intelligence et le courage d'un enfant, le jeune Dmitri. Et tout finit pour le mieux comme il sied en un roman bien charpenté.

Le livre est intéressant, mouvementé, et de bonne tenue. On pourrait utilement l'introduire dans les bibliothèques populaires, où il exercerait une besogne de salutaire propagande.

Bibliothèque verte, nouvelle bibliothèque d'éducation et de récréation (in-16, reliés pleine toile verte ; Hachette ; 6 fr.). — Paul VINCENT, *Les Suites d'un pari*. Pari stupide qui se termine bien, après avoir failli tourner très mal.

Il s'agissait pour Paul de suivre, incognito, une jeune fille inconnue, rencontrée à Paris au hasard d'une promenade, et de ne la quitter qu'à la porte de son domicile. Pari bien téméraire, car l'inconnue se rendait au Maroc auprès de son père et ne devait rentrer à Paris que longtemps après. Paul la suit, la défend

au péril de sa vie contre les trahisons de leurs rivaux, réussit à la sauver et enfin l'épouse...

Le plus grand intérêt du volume tient dans le récit des rivalités des grandes firmes anglo-saxonnes et américaines, pour arracher, *per fas et nefas*, aux Européens, la possession des richesses minières du sous-sol marocain.

Jules GIRARDIN, *Nous autres*. Paru en 1875. Les enfants sont pour leurs parents, dans l'adversité, une consolation et souvent même une défense et un appui. C'est ce qu'a voulu prouver Jules Girardin, dans cette gentille et triste petite histoire, d'un médecin et de sa famille trompés par un banquier sans scrupules.

Le récit est parsemé d'épisodes et d'aventures d'élèves, de professeurs, de marins, qui en sauvegardent l'attrait. Nous regretterons seulement que les sentiments religieux des héros y soient trop peu accusés.

Bibliothèque rose (in-16 illustrés ; Hachette ; brochés, 8 fr.). — Mlle d'ARMAGNAC, *La Vocation de Pierre Mairet*. Voici, peut-être, l'un des meilleurs volumes de cette collection, et l'un des plus éducatifs. Il nous introduit dans l'intimité de ces familles d'autrefois, où les parents savaient se faire respecter et aimer de leurs enfants, où ceux-ci savaient obéir et se former à la pratique des vertus qu'ils avaient sous les yeux.

Pierre Mairet, orphelin de mère, cherche sa vocation. Sera-t-il notaire comme son père ? Non, ses goûts le portent ailleurs. Il lui faut le grand air et les vastes horizons. Alors ? Devinez... Ou plutôt lisez.

Les Romans de la jeunesse (in-8 raisin illustré ; Boivin, 3 et 5, rue Palatine, Paris, 6e ; broché, 2 fr. 50 ; cartonné, 3 fr. 50). — N° 17. Louis DESNOYERS, *Les Mésaventures de Jean-Paul Choppart*. Paru en 1836. Un roman qui a eu un succès considérable, en son temps, lorsqu'il fut publié en feuilleton dans *Le Journal des enfants*, puis en volume.

Il se trouve déjà, sous des reliures plus ou moins anciennes et plus ou moins chères, dans de nombreuses bibliothèques de jeunesse. Voici, pour toutes les bourses, l'occasion de se le procurer et de distraire d'autres générations d'enfants !

Bibliothèque Plon (un volume à 3 fr. 50, paraissant le 1er mercredi de chaque mois). — N° 136. Gaston CHÉRAU, *La Maison de Patrice Perrier*. Paru en 1924, et analysé ici en septembre 1924 (p. 702). C'est la longue histoire d'un amour contrarié. Mais elle ne donne de relief qu'à de bonnes gens et à de belles âmes ; elle est simple et pure. Tous les lecteurs habituels des romans classés dans notre catégorie IV, y prendront, sans danger, plaisir.

Œuvres de Gustave Aimard (52 vol. in-12 à 2 fr. 50 ; Arthème Fayard). Les romans Peaux-Rouges d'Aimard sont encore réimprimés et mis en vente. Il nous paraît utile de renseigner nos lecteurs sur leur valeur morale. D'autant que certains peuvent offrir une ressource aux bibliothèques populaires.

Le style en est médiocre, comme le papier et la typographie. Mais l'auteur sait construire une intrigue et exciter l'intérêt. Le thème est monotone : presque toujours une jeune fille de seize ans est enlevée par les Sioux, ou les Apaches, ou les Comanches, et il s'agit de la délivrer sans se faire attacher au poteau de torture. Quelques volumes mettent en scène les aventures du

comté de Raousset-Boulbon (né à Avignon en 1817, fusillé au Mexique en 1854) ou la tyrannie de Rosas à Buenos-Ayres (entre 1820 et 1852) ; une série curieuse est consacrée aux Frères de la Côte.

Observation importante : l'éditeur a jugé bon d'adjoindre à tous ces volumes la liste de plusieurs autres collections populaires comprenant des ouvrages fort scabreux, et parfois irréligieux. Il est donc nécessaire de supprimer ces listes avant de mettre les livres en circulation dans nos bibliothèques.

Cette opération faite, on peut répartir ces volumes en trois catégories, selon les lecteurs auxquels ils conviennent.

I. — Les volumes suivants peuvent être mis entre toutes les mains, même aux mains des enfants : Nos 1, *Les Trappeurs de l'Arkansas* ; — 16, *Balle-Franche* ; — 19, *Les Outlaws du Missouri* ; — 28, *Les Gambucinos* ; — 29, *Sacramenta* ; — 39, *Ourson Tête de Fer* ; — 42, *La Main ferme* ; — 43, *L'Eau qui court* ; — 45, *Les Vaudoux* ; — 51, *Les Bisons blancs* ; — 52, *Cardénio*.

Ces volumes peuvent se lire séparément, même lorsque les personnages reviennent en plusieurs ouvrages.

Au contraire, ceux que nous allons citer forment des histoires continues en deux ou trois volumes ; ils peuvent également être mis entre toutes les mains. Ce sont : Nos 8, 9 et 10, *Le Chercheur de pistes*, *Les Pirates des prairies*, *La Loi de Lynch* ; — 11, 12 et 13, *La Grande flibuste*, *La Fièvre d'or*, *Curumilla* ; — 20 et 21, *Les Chasseurs d'abeilles*, *Le Cœur de pierre* ; — 22, 23 et 24, *Le Guaranis*, *Le Montonero*, *Zeno Cabral*.

Le n° 14, *Valentin Guillois*, termine l'histoire commencée dans les nos 11, 12 et 13. Il est irréprochable au point de vue moral ; par malheur, l'éditeur y a joint une nouvelle de quelques pages, *Une chasse aux bisons*, qui contient un passage tout à fait scabreux. Il est aisé de couper ces pages, qui ne se rapportent en rien au reste du volume.

II. — Les suivants, sans être mauvais, ne conviennent qu'à des adultes, ou à des adolescents déjà avertis, à cause de certaines allusions à des accouchements, grossesses, enfants illégitimes, etc. ; nous indiquons les pages qui seraient à vérifier avant de donner ces livres à la jeunesse. Nous citons : Nos 6, *Le Souriquet* (voir pp. 368-369) ; — 15, *Les Bois-brûlés* (pp. 260 et 269) ; — 32, 33 et 34, *Les Aventuriers*, *Les Bohêmes de la mer*, *La Castille d'or*, trois volumes formant un tout (dans le second, les p. 70 et 218) ; — 35 et 36, *Le Forestier* et *Les Titans de la mer* (dans le premier, pp. 66, 69, 301 et 308 ; dans le second, p. 30, une tirade contre les moines et le fanatisme) ; — 37 et 38, *Les Rois de l'océan*, *Vent-en-panne* (toute l'intrigue a pour point de départ une longue histoire d'accouchement) ; — 40 et 41, *Le Chasseur de rats*, *Le Commandant Delgrès* (dans le premier, pp. 211-212 ; rien dans le second) ; — 44, *Les Nuits mexicaines* (pp. 163 et 253) ; — 47, *Le Rancho du Pont-de-Lianes* (une jeune fille séduite) ; — 48 et 49, *Le Rastréador*, *Le Doigt de Dieu* (pp. 111 et 112 du premier volume) ; — 50, *Le Trouveur de sentiers* (pp. 126, 191 ; p. 196, une attaque contre les religieux).

III. — Enfin, les volumes suivants contiennent : soit des passages vraiment scabreux, comme les nos 5, *La Belle-Rivière* ; — 7, *Le Grand chef des Aucas* ; — 30 et 31, *La Mas-Horca* et *Rosas* ; — soit des attaques contre le clergé du Mexique ou de l'Amérique du Sud, représenté comme ignorant, joueur, débau-

ché, parfois criminel ; ainsi les nos 2, 3 et 4, *Les Rôdeurs de frontières*, *Les Francs-tireurs*, *Le Cœur-loyal* ; — 17, *L'Eclaireur* ; — 25, 26, 27, *Cornelio d'Armor*, *Les Coupeurs de routes*, *Une vengeance de Peaux-Rouges* ; — 46, *Le Roi des placers d'or*.

Joignons à cette catégorie le n° 18, *La Forêt vierge*, histoire du temps de la Révolution où les chouans sont injustement caricaturés. Il faut cependant observer que généralement l'auteur n'insiste pas sur ces attaques, et se plait toujours à faire l'éloge des missionnaires français.

Résumé. — On peut donc ranger ces ouvrages en trois catégories : 1° ceux qui sont bons pour tous, 1, 8-9-10, 11-12-13, 16, 19, 20-21, 22-23-24, 28, 29, 39, 42, 43, 45, 51, 52 ; 2° ceux qui peuvent être lus par les jeunes gens et adolescents déjà avertis, 6, 15, 32-33-34, 35-36, 37-38, 40-41, 44, 47, 48-49, 50 ; 3° ceux qui ne conviendraient qu'à des lecteurs tout à fait formés, et capables de réfuter par eux-mêmes les erreurs et les exagérations, 2, 3, 4, 5, 7, 14, 17, 18, 25-26-27, 30-31 et 46 ; mais des lecteurs de ce genre ont mieux à faire que lire Gustave Aimard.

Collection Nelson (in-16, relié toile crême ; 9 fr. 80). — N° 256. F.-M. DOSTOIEVSKI. *Une fâcheuse histoire*, traduit par Georges d'Ostoya et Gustave Masson. Cette « fâcheuse histoire » est l'aventure d'un grand fonctionnaire russe, du grade de général dans l'administration, qui revenant un peu gris, seul et à pied, d'une soirée mondaine, se laisse attirer par les lumières d'un humble gîte où se sert un repas de noces. Apprenant que le marié est un de ses lointains subordonnés, il décide, pour obéir à de certaines vagues idées de condescendance et de fraternité, d'honorer de sa présence la pauvre fête. Mais son ivresse lui joue mille tours et lui fait perdre sa dignité.

Et pourtant le peuple russe est, à cette époque, si domestiqué que, le jour où le général ose reprendre son rang à la tête de son administration, il y est plus respecté et plus obéi que jamais.

Quatre autres nouvelles suivent cette première histoire : *Une femme douce*, *Cœur faible*, *Le Bouffon* et *L'Arbre de Noël*.

Encore qu'elles contiennent des détails demi-scabreux, elles ne sont pas positivement mauvaises. Mais quelle distance infranchissable elles nous montrent entre notre âme et l'âme russe ! Rendons grâce à notre civilisation méditerranéenne de nous avoir créés moins vagues et plus consistants !

Et ne laissons pas ce recueil entre les mains de la jeunesse, qu'il conduirait, tout doucement, au scepticisme absolu, même à la négation...

Collection Iris (in-16, relié simili-toile, sous couvre-livre illustré ; 240 pages ; grande librairie universelle, 84, boulevard Saint-Michel, Paris, 5e ; 4 fr. 50). — Une nouvelle collection qui rappelle apparemment, mais moins soignée, « Nelson ». Elle est publiée par l'éditeur de la collection « Dilecta », étudiée ici en juillet dernier (p. 620). A part la reliure, blanche pour « Iris » et rouge foncé pour « Dilecta » — celle-ci sans couvre-livre — les deux collections se ressemblent comme deux sœurs.

Dans une note d'introduction, l'éditeur annonce son intention de ne publier « que des œuvres consacrées par le succès. » Bien entendu ! Puisqu'il n'y a pas de meilleure norme, de meilleur moyen de discrimination ou de sélection que le succès ! Aussi bien, au choix des œuvres publiées, tant par « Dilecta » que

par « Iris », aucune préoccupation morale ne semble avoir présidé. Ces œuvres sont communes jusqu'à présent aux deux collections. L'analyse en est donc toute faite : nos lecteurs la trouveront à propos de « Dilecta », à la page et au numéro indiqués plus haut. Ajoutons-y, parus depuis :

Alfred de MUSSET, *Les Deux maîtresses et nouvelles*, parues en 1840 et 1841. La première de ces nouvelles, qui donne son nom au recueil, débute ainsi : « Croyez-vous, Madame, qu'il soit possible d'être amoureux de deux personnes à la fois ? » Le héros de cette petite histoire, Valentin, est donc amoureux de deux personnes. Ces deux personnes se ressemblent un peu ; toutes deux sont brunes et petites, et d'un âge analogue ; mais l'une est mariée et riche, l'autre veuve et pauvre. L'une, marquise de Parnes, et l'autre Mme Delaunay... Valentin se trompe, envoie à l'une la lettre qu'il a écrite pour l'autre. Et il revient à sa mère...

Suivent : *Frédéric et Bernerette*, histoire d'un étudiant et d'une « grisette » comme on disait alors, d'une grisette sympathique que vient à délaisser Frédéric et qui en meurt ; *La Mouche*, chronique du temps de Louis XV et de Mme de Pompadour, d'une tournure un peu galante et légère ; *Emmeline*, écrit au début des amours avec George Sand et où sont enchassées les célèbres et délicieuses strophes « A Ninon » ; enfin, une légende allemande, *Les Frères Van Buch*, huit pages sans intérêt.

Rien de tout cela n'est moral, à proprement parler. Mais rien n'y est grossier non plus. Et quelques passages d'amour, ou trop romantique, ou trop sensuel, semblent rachetés par un peu de vraie douleur et de larmes simples, sans pose. Nous ne mettons pas ce livre à la portée de tous, Dieu nous en garde ! Mais nous lui aurons quelque indulgence. Dieu voit nos cœurs, disait le vicomte Melchior de Vogüé dans *Jean d'Agrève*, « à travers les larmes que nous avons versées : j'ai idée que cette eau-là dévie son regard du côté de la pitié. »

Alfred de VIGNY, *Le Cachet rouge et nouvelles*. Publié en 1835. Ce volume contient : *Laurette ou le cachet rouge*, *La Veillée de Vincennes*, *La Vie et la mort du capitaine Renaud ou la canne de jonc*, *Fragments de mémoires*.

Laurette ou le cachet rouge, est un cas de servitude et grandeur militaire, comme dirait l'auteur lui-même. Un officier de marine a pris en charge un jeune homme et une jeune femme. En cours de route, une lettre officielle, à cachet rouge, qu'il ne doit ouvrir qu'à telle heure, lui donne l'ordre de fusiller le jeune homme. Il éloigne, dans un canot, Laurette, la jeune femme, fait commander le peloton d'exécution, etc... Mais Laurette a entendu le coup ; elle devient folle. De son côté, l'officier reste obsédé de cette vision. Il recherche Laurette et l'entraîne à sa suite jusqu'à Waterloo, où il se fait tuer.

Cette nouvelle et celles qui suivent peuvent être lues par des personnes suffisamment averties, à qui l'on aura expliqué ce qu'il faut penser de la philosophie de Vigny.

LAMARTINE, *Graziella*. Paru en 1852. Ce récit romantique, étudié dans *Romans à lire...* (édition 1925, p. 43), ne convient nullement à la jeunesse.

H. de BALZAC, *Les Chouans*. Paru en 1827. Roman historique, corsé d'une intrigue amoureuse, et que peuvent lire les personnes d'âge raisonnable.

Le Livre de demain (Fayard ; 3 fr. 50). — N° 45. *Le Baiser au lépreux.* Publié en 1922 et analysé ici en mai 1922 (p. 358). Le sujet abordé par l'auteur repose sur une histoire d'alcôve. En dépit d'un noble dénouement et de la force morale prêtée aux personnages, cette histoire est contée en termes trop crus, pour que la plupart des lecteurs puissent s'y risquer sans danger.

Le Livre moderne illustré (Ferenczi ; 3 fr. 50). — N° 39. André SAVIGNON, *Une femme dans chaque port.* Paru en 1918. L'auteur s'est ingénié à donner l'impression qu'il traduisait un livre anglais. Il a donc mis ses récits dans la bouche de matelots ou de gradés de la marine marchande du « Royaume ».

Mais quels récits ! De l'immoralité la plus foncière, la moins relevée qui soit par quelque grain de poésie, par quelque soupçon d'amour pur. D'une immoralité grossière à l'usage des esprits les plus bas. Et le tout s'inspirant du plus absolu mépris de toutes les femmes. Ne nous fourvoyons pas à lire ça.

N° 40. Louis HÉMON, *Battling Malone, pugiliste.* Publié cette année même, et analysé ici en mars 1926 (p. 215). Roman de boxe et de pugilat, où seule triomphe la force physique. Pour lecteurs avertis.

Select-collection (in-8 ; Flammarion ; 1 fr. 50). — N° 246. André THEURIET, de l'Académie française, *Chanteraine.* Paru en 1904. Ce pauvre Theuriet ! une gloire déjà passablement fanée. Ses histoires de petits bourgeois ne manquent pas de mérite, mais sa philosophie de la vie est vraiment trop courte. Que restera-t-il, dans cinquante ans, de la pile de volumes qu'il a édifiée ?

Ici, un jeune couple rejoue Roméo et Juliette, malgré la brouille des parents. Sujet plutôt connu. L'idylle finit par un mariage, après s'être compliquée d'une histoire de trésor qui est assez amusante. Des gens ont caché pendant la guerre de 1870 certains objets précieux ; on se dispute des années pour acquérir le terrain, et l'acquéreur ne met la main que sur quelques vieilleries sans valeur. Cela n'est pas mal conté, mais reste à mi-côte, entre le chef-d'œuvre et la banalité.

Pas de grosses inconvenances ; mais une page sur la ferveur d'une pensionnaire au couvent montre combien le sens des choses religieuses reste étranger à l'auteur ; puis une scène de séduction, avec quelques mots cyniques, interdit l'ouvrage à la petite jeunesse.

N° 247. Charles-Henry HIRSCH, *Le Cœur de Poupette.* Paru en 1918. Le roman n'est pas écrit pour les petites filles. Mais, à côté d'autres productions, ultra-pimentées, de M. Hirsch, il paraît relativement décent.

Oh ! il y aurait encore beaucoup à dire. Le divorce y paraît chose simple et naturelle. Le suicide de même. L'amour est la grande affaire...

Poupette, employée, résiste à un bellâtre qui veut la séduire, mais elle l'aime en secret ; et quand, devenue riche, elle peut choisir son mari, c'est à celui-là qu'elle fait signe, au lieu d'accepter les avances d'un brave garçon.

Poupette est une sotte, malgré les séductions dont la comble l'auteur. Je ne sais trop à qui la lecture de son histoire pourrait profiter.

Nos 248 et 249. Guy de MAUPASSANT, *Bel-Ami.* Paru en 1885. Nos lecteurs savent depuis longtemps que ce malheureux Mau-

passant est un des pires empoisonneurs qui aient sévi dans la littérature française. On a le cœur serré, quand on parcourt une œuvre comme celle-ci dans une édition à bon marché, en songeant à tous les ravages que peut opérer cette ignominie dans des esprits mal défendus. Mieux vaudrait répandre le choléra que de faire lire ça.

Bel-Ami, arriviste sceptique et cynique, ne croit qu'à la jouissance, à l'argent, à la débauche, et se comporte dans la vie comme un fauve qui ne serait jamais repu. Ses aventures sont dégoûtantes. Et quand ce tube digestif à pattes s'élève jusqu'à la réflexion, voici le résultat de cet effort : « Du Roy, que le silence de l'église poussait aux vastes rêves, jugeant d'une pensée la création, prononça du bout des lèvres : Comme c'est bête, tout ça. »

Hélas ! cette « philosophie », si j'ose m'exprimer ainsi, est celle de l'auteur. *Bel-Ami* contient une page célèbre, où l'infortuné Maupassant, prenant la parole sous le nom de Norbert de Varenne, a crié son horreur de la mort, horreur qui a fini par le rendre fou. Et il arrive à cette conclusion : « A quoi se rattacher ? Vers qui jeter des cris de détresse ? A quoi pouvons-nous croire ? Toutes les religions sont stupides avec leur morale puérile et leurs promesses égoïstes, monstrueusement bêtes. »

Il ajoute : « Pourquoi souffrons-nous ainsi ! C'est que nous étions nés sans doute pour vivre davantage selon la matière et moins selon l'esprit. » Et il envie les bêtes, qui « ne sentent pas le malheur commun. »

Nous nous excusons de transcrire ces blasphèmes. Nous avons cru bon de le faire, pour justifier nos sévérités devant nos lecteurs, et leur montrer comment de pareils livres, répandus dans les milieux populaires, prônés et lus par des catholiques, sont aussi malsains pour l'esprit que pour le cœur. Tout le talent littéraire de l'auteur rend le péril plus grand, en augmentant la force pénétrante de ses erreurs.

Les Romans d'aventures (in-4, sous couverture illustrée, paraissant le 1er et le 15 de chaque mois ; Ferenczi ; 1 fr. 50). — N° 21. M. YSOL-PHTUJHE, *Kormick l'esquimau.* Actes de banditisme qu'il s'agit de venger, car la vengeance est, par-dessus tout, vertu d'esquimau.

Quatre ou cinq épisodes tragiques, vrais films en paroles, se déroulant au pays des neiges éternelles. Ils ne renferment rien d'immoral, si ce n'est cette soif coupable de vengeance et les meurtres habituels à ces « romans d'aventures. »

N° 22. Jean-Louis MORGINS, *L'Ile du malheur.* Roman de pure imagination et d'une littérature trop sentimentale, dont nous n'avions rien d'autre à dire, sinon qu'il est amoral dans ses premiers chapitres et invraisemblable dans tout le reste. Il n'est pas question d'en autoriser la lecture à la jeunesse.

N° 23. Jean de LA HIRE, *La Captive du soleil d'or.* Dans l'Inde. Chauvinisme des Indiens, leur hostilité implacable envers l'Angleterre ; trahisons, pièges, enlèvements, assassinats, du fantastique et du merveilleux à profusion, et.... c'est tout.

N° 24. J. BLÉNOT, *Le Pirate du Pacifique.* L'auteur s'appelle-t-il « Pierre Blenod », ainsi que le porte la couverture, ou « J. Blénot » comme il est écrit partout ailleurs ? Nous posons la question à l'éditeur.

Après l'armistice, un officier boche se fait aviateur-pirate et détruit, pour venger la défaite de sa patrie, tous les navires alliés qu'il rencontre. Un officier aviateur français finit par le découvrir et lui donne la chasse, mais il tombe dans l' « île fortifiée » qui sert de repaire au bandit. Là il retrouve sa fiancée enlevée par le boche pendant l'occupation et séquestrée.

On devine le reste, l'évasion, la délivrance... *Si non e vero...* c'est bien trouvé et bien écrit.

N° 25. Raoul LE JEUNE, *Une révolte au pays de l'or.* C'est au Chili, « au pays de l'or », qu'a lieu cette révolte des ouvriers d'une mine d'or. Par suite d'une trahison, la propre fille du prospecteur, l'héroïne du roman, est prisonnière chez les Peaux-Rouges.

Au moment d'être mise à mort, cible vivante, attachée au poteau, elle est sauvée et le traître est exécuté. Comme on le voit, rien de bien saillant dans tout cela.

N° 26. René THÉVENIN, *L'Etrange croisière de la « Terror ».* On voit bien qu'il est question dans ce roman d'un navire-pirate, la « Terror », d'un trésor de perles dont on se dispute la possession, de secrets confiés et violés. Mais tout cela est si compliqué et entouré de tant de mystère, qu'on s'y perd.

Aucun des personnages principaux n'est d'ailleurs ni sympathique, ni édifiant. Le pasteur Osborne et ses ouailles fidèles y sont bien un tantinet tournés en ridicule. Mais ce n'est jamais très grave...

N° 27. Joé TRAVELLER, *Tommy-boy, le plus rusé du Far-West.* Laissons au lecteur le plaisir de faire connaissance avec ce brave et rusé Tommy et de se divertir à la vue de ses bons tours.

Relevons seulement une toute petite digression de quelques lignes (p. 39) où l'auteur a cru bon de railler l'ignorance des prêtres mexicains — sans doute parce que catholiques et mexicains — et de mettre en doute l'efficacité du repentir *in extremis* des criminels sur le point d'être exécutés et de l'absolution qui leur est donnée. C'est le cas de dire : « *ne sutor ultra crepidam* » et de se rappeler ce que dit l'Evangile du bon larron.

N° 28. G. STOCCO, *Les Aventuriers de la Pampa.* Encore et toujours un trésor caché au fond d'une caverne, des aventuriers, des bandits, des enlèvements, des batailles, etc. Rien de mal, mais que tout cela est long et compliqué !

N° 29. Fenimore COOPER, *Le Chasseur d'abeilles*, adaptation de Marcelle Robert. Où le célèbre écrivain met en relief la haine des Peaux-Rouges contre les Visages-Pâles. Adaptation très heureuse, instructive et intéressante.

N° 30. Louis MOTTA, *Les Ravageurs des mers de Chine*, traduction de M. Marcassin. Xénophobie invétérée des Chinois et exploits de pirates auxquels les événements actuels redonnent malheureusement de l'intérêt. Beaucoup d'imagination et rien d'immoral.

N° 31. H. de GRAFFIGNY, *La Ville aérienne.* Le plus grand ballon captif du monde, « la ville aérienne », construit par un jeune ingénieur pour servir de sanatorium, s'élève près de Paris, à mille mètres d'altitude.

Une main criminelle détache le câble et le ballon part à la

dérive. Il côtoie l'Angleterre, survole l'Atlantique et vient atterrir au Sahara. Au retour, il échoue dans la Haute-Marne, près de Bourmont.

L'éloge de M. de Graffigny comme technicien n'est plus à faire. Sa *Ville aérienne* ne démontre pas seulement l'étendue et la sûreté de ses connaissances en mécanique, mais aussi ses belles qualités d'écrivain.

Le fait-divers criminel
Son influence fâcheuse

...Le cinéma opère par l'excitation, l'exaltation, le mirage où le crime apparaît subitement comme un acte glorieux.

Le fait-divers, beaucoup plus modeste, se contente d'habituer peu à peu son amateur au sang versé, aux meurtres, aux atrocités. Il l'amène tout doucement à trouver tout naturels les forfaits les plus abominables. Il l'aguerrit en quelque sorte.

Et voici le plus grave, le pivot de l'accusation : il lui imprègne la pensée d'images sanglantes, il meuble son imagination de scènes atroces, il oriente graduellement son activité cérébrale vers le crime. Tout cela ne se fait pas en un jour. Mais chaque récit marque un progrès imperceptible de cet effroyable travail de démoralisation.

C'est lent, mais c'est sûr. Il faut un esprit vraiment bien équilibré pour résister à cette sourde offensive. On peut se défendre contre un ennemi que l'on voit, mais que peut-on contre celui qui nous a encerclé complètement sans qu'on s'en aperçoive ?

Chacune de ces pernicieuses lectures encrasse un peu plus le sens moral par les images nouvelles qu'elle imprime dans son cerveau, et par la satisfaction bestiale qu'elle donne à la curiosité.

Celui qui pense au crime fait le crime. Et quand on abreuve quotidiennement son imagination des récits effroyables que l'inconséquence des journaux met partout sous nos yeux, comment serait-il possible de ne pas penser au crime, de ne pas revoir les tableaux atroces que l'imagination forma automatiquement au moment même de la lecture ?

Les conséquences ? Mon Dieu, banales... Une dame qui révolvérisera son mari... Un consommateur, légèrement pris de boisson, qui fendra le crâne du garçon d'un coup de carafe... Un petit-fils qui étranglera son grand-père...

Ah ! je sais bien ce que vous allez dire... J'exagère. Je tombe dans l'amusant paradoxe... Tous les amateurs de faits-divers ne deviennent pas des criminels... Heureusement, Seigneur, sans quoi, notre vallée de larmes, déjà si mal habitée, ne serait plus qu'une immense forêt de Bondy ! Mais il suffit que ces conséquences se produisent quelquefois, que de temps en temps, le travail de contamination arrive à son point d'aboutissement logique...

Remarquons que si beaucoup de gens ne sont pas devenus des criminels, c'est simplement parce qu'il leur a manqué l'occasion.

Voilà, en tout cas, à quels résultats peut conduire la malsaine excitation entretenue par la lecture quotidienne du fait-divers. Il suffit que ce soit une possibilité pour qu'il y ait un danger. (*La Vraie vie*, revue bimensuelle, 20 janvier 1925).

Les meilleures nouveautés

LISTE CHOISIE DE LIVRES RÉCENTS
à l'usage des bibliothèques populaires
des libraires catholiques et des lecteurs cultivés

Les tarifs de librairie subissent actuellement de telles variations, que nous ne pouvons plus garantir l'exactitude des prix des ouvrages que nous analysons.

Les prix que nous donnons, d'après les derniers cours connus, gardent une valeur d'indication suffisante, pour aider nos amis à régler leur budget de lecture.

I. — Doctrine catholique et apologétique.

L'Encyclique de S. S. Pie XI, Ubi arcano Dei consilio (23 décembre 1922), traduction française et notes, par le R. P. J. Dargent, in-12 de VIII-107 p., éditions Spes, 1926, 7 fr. 20. On sait l'importance de cette Encyclique : avec une incomparable hauteur de vues, le Pape y a exposé les grands maux d'aujourd'hui, en a cherché les causes profondes, et a indiqué les remèdes offerts par la doctrine du Christ. On ne peut s'arrêter sur ces sommets sans une véritable joie de l'esprit ; on ne peut surtout écouter ces paroles si pleines et si profondes, sans reconnaître l'action de l'Esprit-Saint sur l'Eglise, sans mieux comprendre les devoirs d'aujourd'hui, sans désirer les mieux observer.

Le R. P. Dargent souligne divers passages de brefs commentaires qui esquissent l'application de certains principes posés et indiquent en quels ouvrages on trouvera leur développement méthodique. Cinq « notes » importantes achèvent le volume, et étudient plus en détail quelques aspects de la pensée du Saint-Père.

L'auteur voudrait « développer le goût, l'usage du document, et de la réflexion sur textes autorisés » (préface, p. VII). Il atteindra certainement le but, car rien n'amènera plus sûrement les esprits à ces méditations fécondes que des travaux de ce genre, où l'abondance de l'information, la netteté de la présentation, l'actualité pratique des commentaires, s'unissent à la sûreté de la doctrine.

Saint BERNARD, *Enseignements de Saint Bernard, extraits textuellement de ses œuvres*, 2e édition revue (la 1re en 1888), in-8 de 686 p., Taffin-Lefort, Paris et Lille, 1923, 7 fr. 50. Cet ouvrage, dû à une religieuse Bernardine, contient un choix d'extraits du grand docteur : une partie des traités « de la considération » et « de la conversion », des sermons pour les principales fêtes, des méditations sur Dieu, la Vierge, les Saints, les grandes vérités, les principes de la vie chrétienne, et l'état religieux, enfin d'importants fragments du célèbre *Commentaire du Cantique des cantiques*, et diverses pensées détachées. Le texte est celui de l'édition de Mabillon.

Le choix de ces extraits est des plus judicieux : les prêtres, les directeurs d'âmes, les religieux, les âmes ferventes, y trouve-

ront l'essentiel de la doctrine ascétique du Saint. On sait l'importance et la bienfaisance de cette doctrine : Saint Bernard, qui a eu sur son époque une influence si considérable, demeure au premier rang des maîtres de la vie intérieure. C'est dire tout le prix de cette réédition — qui a été imprimée en 1923 et qu'on a mise au jour en 1926 — pour un grand nombre de lecteurs.

L'attention des catholiques, et même des incroyants, se porte de plus en plus vers la théologie ascétique et mystique ; des publications comme celle-ci profiteront de cet heureux mouvement et contribueront à l'augmenter encore.

R. P. Charles PARRA, S. J., *La Vocation religieuse*, in-12 de 22 p., collection « Ascèse et mystique », Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 1 fr. L'auteur définit la vocation religieuse et en étudie les signes. Doctrinales et pratiques, ces pages éclaireront les âmes, et feront mieux comprendre à tous leurs lecteurs la nature et la beauté de la vocation religieuse. Les revendications des catholiques en faveur des Congrégations y ajoutent un vif intérêt d'actualité.

II. — Piété et vie chrétienne.

R. P. ARCHAMBAULT, S. J., *Pour persévérer, conseils aux retraitants*, in-12 de 161 p., éditions de La Vie nouvelle, Montréal et Québec, 1926, sans prix marqué. La retraite est une cure, toujours bienfaisante, mais qui n'immunise pas définitivement contre les rechutes. Il s'agit donc d'assurer la persévérance.

L'auteur préconise des moyens simples, mais efficaces, les mêmes qui ont transformé l'âme durant la retraite, et qui peuvent, avec une certaine adaptation, servir encore dans la vie courante : prière, méditation, messe, communion, examen, confession, lecture spirituelle, direction, mortification, règlement de vie, récollection mensuelle, retraite annuelle. Il y ajoute la vie de famille et l'esprit paroissial.

Chacun de ces sujets, traité nettement, fermement, par le fond, s'accompagne toujours d'exemples concrets et d'applications pratiques. On voudrait que chaque retraitant pût emporter et relire, après la retraite, ce bienfaisant petit livre.

R. P. LYONNARD, S. J., *L'Apostolat de la souffrance*, édition revue et annotée par le R. P. Plus, in-12 de 280 p., Casterman, et Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 10 fr. L'ouvrage du P. Lyonnard a paru en 1886. Comme le fait justement remarquer le R. P. Plus, un certain nombre de livres ont depuis repris le même thème, mais aucun, semble-t-il, ne l'a traité avec plus de solidité théologique ni avec plus d'onction pénétrante. Rééditer ces pages si fortes et si convaincantes était donc une excellente idée.

Le R. P. Plus l'a fait avec le respect que méritait l'auteur, et s'est borné à des modifications de pure forme ; il a signalé en note quelques œuvres récentes utiles à connaître, comme l'Union catholique des malades, et certaines lectures à faire. Une importante notice biographique sur le P. Lyonnard ouvre le volume.

L'ouvrage comprend deux parties : la théorie et la pratique. La première expose le fait et les raisons d'être de la souffrance, et comment nous pouvons, en les unissant à celles du Christ, déifier nos douleurs et les féconder. La seconde partie montre ce que peut être l'apostolat de la souffrance pour les prêtres et les fidèles, les familles et les communautés, et surtout pour les infir-

mes et les malades ; elle insiste sur le mode de l'offrande à faire, la direction de l'intention, l'exercice quotidien du don de soi. Le volume se termine par une note sur les deux fondations du P. Lyonnard, l' « archiconfrérie du Cœur agonisant de Jésus », et l' « institut des religieux » du même nom.

Ce beau livre, par ses qualités, comme par l'importance du sujet qu'il traite, et par la bienfaisance de son action, s'impose à l'attention des âmes vraiment chrétiennes.

R. P. Charles PARRA, *L'Evangile du Sacré-Cœur*, III, *Sur la montagne*, tome I, *Heureux les pauvres, heureux les doux...* (S. Matth. c. 5, S. Luc, c. 6), in-18 de 159 p., Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 3 fr. Les nombreux lecteurs de *Béthanie* et de *Tibériade* n'ont pas oublié le charme de ces deux premiers volumes de *L'Evangile du Sacré-Cœur*. Nous en avons loué ici (en novembre 1924, p. 876 et en novembre 1925, p. 939) la doctrine, la piété et le style.

Le R. P. Parra nous convie, dans ce tome troisième, à méditer les « Béatitudes ». Il a su repenser cet éternel sujet, y découvrir des aspects originaux, mettre en valeur de façon personnelle ces règles de vie chrétienne, si vieilles et si neuves. Ses méditations mèneront les âmes très loin et très haut. Elles présentent cette doctrine austère d'une façon vive, parfois brillante, toujours pratique et actuelle. A la science du moraliste s'ajoute le zèle de l'apôtre et le talent de l'écrivain.

Le vaste public du *Messager du Sacré-Cœur*, cette vaillante revue de piété et d'action qui a vu le nombre de ses abonnés monter de près de quatre mille depuis deux ans, retrouvera ici avec joie les pages déjà lues et goûtées dans ce périodique. On nous promet pour bientôt une quatrième série de ces substantielles méditations ; nous sommes prêts à l'accueillir.

R. P. E. ROUPAIN, S. J., *Sur les pas de Jésus, réflexions et lectures, première série*, in-18 de IX-588 p., Desclée à Tournai (Belgique), 1926, 9 fr., relié 12 fr. Les lecteurs de *L'Interdiocésaine* apprécient depuis longtemps les substantielles méditations qui leur sont offertes chaque mois, et où la piété s'accompagne, non seulement d'une doctrine solide, mais d'une érudition très informée, et de renseignements bibliographiques des plus utiles.

L'auteur a réuni ici vingt-cinq de ces méditations. Prêtres, chrétiens instruits, leur feront certainement le meilleur accueil. On se plaint souvent que la religion catholique soit insuffisamment connue, de ceux-là mêmes qui l'estiment le plus et la pratiquent le mieux ; sans confondre la prière et l'enseignement, la préparation de la volonté et l'exercice de l'intelligence, le R. P. Roupain a voulu fournir, sur chacun des sujets traités, des notions assez abondantes et assez claires, pour que l'esprit fût éclairé, en même temps que le cœur était sollicité.

Une seconde série viendra bientôt compléter la première. Toutes deux ont pour principal objet la connaissance, l'amour, et l'imitation de Notre-Seigneur Jésus-Christ. Les grandes questions de la vie chrétienne : la foi, la conversion, la prière, le recours à Marie, le péché et la pénitence, la confiance, les fins dernières, l'Eucharistie, le Sacré-Cœur, sont abordées dans ce premier volume. On trouvera, dans le second, divers mystères de la vie de Jésus, la Passion, et certains sujets plus particulièrement actuels, tels Sainte Jeanne d'Arc, Sainte Marguerite-Marie, Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus, le Curé d'Ars, etc.

Traditionnel par l'esprit, la méthode et la doctrine, original par l'actualité de certains sujets et de toutes les applications pratiques, comme aussi par l'ampleur de la documentation, cet important ouvrage ne peut manquer de rencontrer dans le public catholique l'accueil qu'il mérite.

III. — Philosophie.

Paul SOURIAU, *L'Entraînement au courage*, in-16, VI-156 p., Alcan, 1926, 10 fr. Dans ce petit volume, M. Souriau, qui a longtemps professé la philosophie à l'Université de Nancy, se propose, non pas une simple apologie de l'énergie morale, mais « un traité pratique de l'entraînement au courage. »

La première partie a comme objet « la psychologie du courage », que l'on peut définir comme la résistance aux réflexes de l'instinct de conservation. C'est moins la lutte extérieure contre les choses et les gens hostiles, que la résistance intérieure à la fatigue, à la souffrance, à la peur : l'ennemi est toujours en nous.

Les deux autres parties étudient ce qu'on pourrait appeler la technique de l'entraînement au courage. Côté négatif : la discipline des nerfs, par la résistance à la fatigue, à la souffrance, à la peur. Côté positif : les stimulants du courage, ou l'appel à l'intérêt, à l'amour-propre, au devoir, au cœur.

L'ouvrage intéressera surtout par ses fines analyses psychologiques, par le bon sens et la mesure des conseils et des règles qui y sont indiquées.

Malheureusement, la morale et la philosophie qui sous-tendent tout cela sont bien pauvres. Une vague morale du juste milieu, qui pourrait se résumer en ces mots : ni trop, ni trop peu. Quant à la philosophie, on en jugera en lisant que dans les situations désespérées, c'est le fatalisme qui est préconisé comme la suprême attitude, et qu'au chapitre des stimulants du courage, le rôle de la religion, où tant d'âmes ont puisé l'héroïsme dans la résignation ou la lutte, est totalement passé sous silence. Même du seul point de vue psychologique, indépendamment de toute valeur métaphysique, il y a là une lacune inexplicable.

Néanmoins, à condition de suppléer à ces insuffisances, ce petit livre peut rendre quelques services aux éducateurs.

IV. — Histoire, biographies.

Georges GIRARD, *La Vie de Lazare Hoche*, in-12, 223 p., collection « Vie des hommes illustres » (n° 3), Gallimard, 1926, 12 fr. 50. Le genre nouveau de la biographie-roman est périlleux. Il y faut du doigté, de l'érudition, de la verve, de la psychologie, tout un ensemble assez rare de qualités.

La présente vie de Lazare Hoche ne me paraît pas réaliser l'idéal ; on s'y perd dans des dialogues inutiles, on ne voit pas nettement les grandes lignes du caractère ni de la vie du héros, on y retrouve sur les glorieuses armées de la Révolution plus d'un cliché périmé, et l'on s'y heurte à des crudités soldatesques très superflues et non moins choquantes. On préférerait un récit plus simple, plus clair, et plus objectif.

M. Girard, certes, ne manque pas de talent, et il a brossé certaines fresques avec un vigoureux entrain. C'est le genre peut-être qui s'adaptait mal au héros.

V. — Vies de saints.

Jacques d'ARS, *L'Etoile du Carmel, ou vie de Sainte Thérèse de l'Enfant-Jésus*, in-8 illustré, 191 p., Lethielleux, 1926, 8 fr. Les vies de la petite sainte se multiplient, et c'est très bien ainsi ; car la présentation d'un même personnage et d'une même doctrine peut et doit différer selon l'auditoire.

M. Jacques d'Ars a écrit une vie populaire, à l'intention des jeunes filles chrétiennes, et il a discrètement montré quels bons exemples de modestie, de réserve, de pureté, d'enthousiasme aussi, d'énergie et de dévouement, leur donne Thérèse Martin.

Le ton simple et chaleureux de cette biographie convient à merveille au public visé, c'est à dire à la jeunesse féminine de nos œuvres.

VI. — Biographies édifiantes.

Anarchiste et apôtre, in-12 de 37 p., collection « Les Amis du Cœur de Jésus », Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 1 fr. Cette brochure résume un document des plus curieux, l'autobiographie d'un jeune anarchiste, arrêté pour vol en Belgique, converti durant qu'il était en prison à Louvain, et mort avec la plus touchante piété.

Ces pages originales et émouvantes exciteront l'intérêt de tous, et feront du bien spécialement dans les milieux populaires.

R. P. Fr. ALRIC, *Le R. P. Paul Ginhac, né à Serverette (Lozère) en 1824, décédé à Castres en 1825*, in-12 de 22 p., Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 0 fr. 50 ; ou in-12 illustré de 32 p., même adresse, 1 fr. 25. Le P. Ginhac est un de ceux dont nous pouvons espérer la béatification ; à ce titre, nous devons le connaître. Cette brochure, claire, substantielle et d'un vif intérêt, y aidera.

Elle nous donnera une idée du courage et de l'humilité héroïques que peut inspirer à une âme l'amour de Dieu, et nous fera respirer un instant l'air des sommets. Faite pour la propagande, elle est accessible à tous, par sa simplicité comme par son prix modique.

M. BARGILLIAT, *Un marin apôtre, Eugène Conort, 1896-1916*, 3e édition (la première en 1917), in-12 de 224 p., Lafolye, à Vannes, 1926, sans prix marqué. Nous saluons avec plaisir cette réédition.

Eugène Conort est des plus sympathiques parmi les innombrables victimes de la guerre ; il a donné d'admirables exemples de foi et d'apostolat populaire, dans les milieux les plus difficiles. S'il n'a pas eu les dons naturels d'un Jean du Plessis, la carrière mouvementée d'un Père de Foucauld, il appartient à leur famille par l'énergie, la vertu, et le rayonnement. Toute la jeunesse catholique de France devrait le connaître et l'aimer.

Cette biographie très simple fait une large place à la correspondance du héros et nous permet ainsi d'entrer dans son intimité. Nous voudrions la voir répandue dans les œuvres de jeunesse et les maisons d'éducation.

Gina LOMBROSO, *Vies de femmes*, in-16, 253 p., Payot, 1926, 10 fr. Mme Gina Lombroso ne se contente pas de porter un nom célèbre, elle lui donne, par ses études littéraires, économiques et sociales, un éclat nouveau. On a pu, avec raison, discuter les tendances de certains de ses ouvrages. Celui qui vient de paraître sera unanimement apprécié et loué.

L'auteur, en sa préface, note très exactement que « les femmes les meilleures sont aujourd'hui méconnues. » Et s'il en est ainsi, c'est « qu'à part quelques exceptions, les romans n'en parlent pas et les théâtres ne les montrent jamais. »

Cette place de choix que romanciers et dramaturges réservent aux créatures plus ou moins tarées, Mme Lombroso la revendique pour les honnêtes femmes. Elle veut nous démontrer que des héroïnes de ce genre peuvent, tout autant que les autres, intéresser des lecteurs, même si leur destinée n'a été ni tragique, ni aventureuse, même si « leurs angoisses et leurs joies n'ont pas dépassé le seuil du foyer domestique. » Ce sont des « mères, filles, épouses, sœurs, tantes et rien de plus, mais qui ont su être filles, mères, épouses, tantes, d'une manière délicieuse. »

Nous avons lu ces modestes biographies qui, à ce qu'on nous assure, sont véridiques. Nous y avons trouvé un charme captivant et pénétrant. Elles forment un volume délicieux.

Et c'est encore trop peu dire. Il nous faut insister sur la haute portée morale de l'ouvrage, baigné de surnaturel, d'un surnaturel qui surprend un peu, de précédents ouvrages du même auteur, tel *La Femme aux prises avec la vie*, n'en contenant nulle trace, et qu'on est d'autant plus heureux de reconnaître ici.

« L'histoire vraie de femmes normales, écrite avec conscience, pourrait avoir une importance considérable pour résoudre la plupart des problèmes féminins. » Mme Lombroso fait plus et mieux qu'énoncer cette vérité, elle la démontre d'une façon lumineuse. Souhaitons-lui des imitateurs.

Victor MARMOITON, *Pour l'hostie, récits et nouvelles*, in-12 de 160 p., illustré, Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, à Toulouse, 1926, 5 fr. Ce petit livre, alerte comme du Pierre l'Ermite, est singulièrement touchant.

Le directeur de cette Croisade Eucharistique qui groupe près de deux cent mille petits Français, y a raconté, avec autant de finesse que d'entrain, des traits, authentiques en leur fond, qu'il s'est contenté de mettre en scène. Et tout un petit monde défile en ces pages, gamins héroïques qui convertissent leur papa, fillettes généreuses, enfants que la douceur du Christ a séduits et qui déjà ont compris que l'amour consiste dans le sacrifice. Un parfum de vie de saint, mêlé de « Légende dorée » et d'un peu de « Bibliothèque rose. » La forme y est preste et moderne à souhait ; le fond, où l'on voit briller des âmes enfantines encore toutes pures, ou reconquérant une innocence parfois menacée ou entamée, émeut jusqu'aux larmes.

Tous les enfants de France et d'ailleurs devraient être mis à même de savourer ces pages. Il suffira qu'on les leur donne pour qu'ils les dévorent, et jusqu'au bout. Et elles éveilleront en eux le désir d'aimer Jésus et de Le servir ; elles exciteront leur enthousiasme pour tout ce qui est grand, noble et pur.

VII. — Education, morale, enseignement.

Abbé CHANTEPIE, *Les Patronages de jeunes filles*, in-12, 264 p., éditions de « La Vie au patronage », Antony (Seine), 1926, 9 fr. 75. Quinze chapitres vécus et pratiques sur l'organisation, la vie et le mouvement des patronages de jeunes filles. Ces œuvres, plus encore que celles de jeunes gens, souffrent du manque

de prêtres : l'auteur a voulu, par son livre, se faire l'aumônier bénévole de tant de directrices laissées plus ou moins à elles-mêmes.

Outre les chapitres consacrés aux généralités, puis à la marche d'une œuvre (locaux, recrutement, exclusions, grands jours du patronage, jeux, étude, piété, etc.), tout remplis de conseils choisis, on en trouvera donc un certain nombre qui étudient la mission de la directrice, ses qualités nécessaires de cœur, de jugement, ses relations avec ses auxiliaires, avec les jeunes filles, etc...

En résumé, livre plein de choses, écrit après de longues expériences, très intéressant, par conséquent, au point de vue de la pratique immédiate.

HUVELIN, *Quelques directeurs d'âmes au dix-septième siècle*, in-12, XII-240 p., Gabalda, 1926, 8 fr. Un bien beau livre sur le grand siècle religieux, de M. Huvelin, qui fut un des saints du clergé de Paris, à la fin du dix-neuvième siècle, un apôtre de la jeunesse étudiante, un directeur d'âmes surtout, incomparable.

Le présent volume est le fruit de leçons qu'il faisait le dimanche aux jeunes gens en la crypte de Saint-Augustin. C'est sur des notes prises par son auditoire que sont publiées ces pages. Il nous y parle de S. François de Sales, de la rénovation de l'esprit sacerdotal au dix-septième siècle : Bourdoise, Bérulle, Condren, et surtout Olier et S. Vincent de Paul ; l'abbé de Rancé enfin, dont l'influence fut si énorme sur la société de ce temps-là. On a fait choix de ces pages, parce que, sans s'en douter, M. Huvelin s'y est souvent peint lui-même en nous parlant de ces saints, « images vivantes que le Christ peint à l'Eglise, dit-il, pour lui rappeler quelques-uns de ses traits et la consoler en son veuvage. »

Abbé L. Em. LEMIRE, licencié ès-lettres, aumônier du pensionnat Saint Jean-Baptiste de la Salle, de Rouen, *Apologétique, Cours préparatoire au brevet d'instruction religieuse, brevet supérieur*, I, préface par le R. P. Adhémar d'Alès, professeur à l'Institut catholique de Paris, in-12 de 463 p., Cattier, à Tours, 1926, 11 fr., relié 14 fr. 50. L'éminent préfacier loue M. l'abbé Lemire d'avoir exposé d'abord en détail les vérités que démontre l'apologétique, avant d'en donner une justification rationnelle.

Au lieu de commencer par une sorte de doute méthodique, qui serait pour certains esprits une invitation au scepticisme, l'auteur conduit ainsi les étudiants sur le terrain solide des certitudes de foi, en continuité parfaite avec le cours de catéchisme. Bien entendu, cette méthode ne l'empêche nullement de donner ensuite toutes les preuves qui doivent satisfaire entièrement la raison, ni de s'arrêter aux controverses actuelles et aux objections les plus courantes.

Le livre se distingue par sa clarté et sa parfaite ordonnance. S'il est contraint, pour éviter des développements indéfinis, de s'en tenir à l'essentiel de certaines doctrines et aux grandes lignes de certaines questions, il s'efforce toujours de ne pas mutiler en simplifiant. Il sera pour le professeur un cadre très utile et laissera à l'élève des notions justes, solides, et harmonieusement groupées.

R. P. Raoul PLUS, S. J., *Aux jeunes gens. Face à la vie*, tome I, *Grandeurs baptismales ; La Force d'âme ; Vertus nécessaires ;* tome II, *Devoirs d'état, apostolat ; Les Questions d'avenir ; Fêtes et dévotions ;* 2 volumes in-18 de 102 p. et 104 p.,

Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 2 fr. chaque volume. Ces deux petits volumes ont été demandés à l'auteur par les dirigeants de la Jeunesse catholique, et par ceux du groupe des Cadets, adolescents formés par la Croisade eucharistique des enfants et désireux de rester groupés en une association fervente.

Ces hommes d'œuvres ne pouvaient mieux s'adresser qu'à l'auteur de *Dieu en nous*, de *Dans le Christ Jésus*, du *Christ dans nos frères*, et de tant d'autres ouvrages où se retrouvent cette flamme, cette vie, cet entrain, cet accent direct qui plaisent tant à la jeunesse.

Le P. Plus s'adresse ici à des jeunes gens pressés, qui n'ont ni l'habitude ni le temps des longues oraisons. Une ou deux courtes pages, une phrase saillante, une anecdote, un mot célèbre, un bref développement amorçant la réflexion personnelle, leur suffiront pour chaque jour. Une feuille volante résume en gros caractères la méthode à employer. Le livre, tout petit, peut trouver place en tous les portefeuilles. Il vise à plaire à son public, et à lui être utile.

Il faut souhaiter ardemment que ces deux excellents petits volumes soient connus et adoptés dans tous les groupements de jeunes gens, parmi les grands des patronages, dans les maisons de retraites, les amicales d'anciens élèves, les groupes de scouts, etc.

VIII. — Connaissances pratiques.

Marcel CABIROL, *Droits respectifs des locataires et des propriétaires à partir du 2 avril 1926*, in-16 de 128 p., Hachette, 1926, 5 fr. Voilà un petit ouvrage qui projette la lumière dans une question embrouillée à plaisir. Droit commun, lois d'exception, application de la loi du 2 avril, procédure à suivre, dispositions financières, tout est élucidé.

A. de MIRIMONDE, *Comment gérer sa fortune*, in-16 de 392 p., Payot, 1926, 12 fr. Un ouvrage d'une opportunité indiscutable, rédigé par un économiste et un sage. En le lisant, on est tenté de faire son *mea culpa* ; tellement les conseils qu'il renferme inclinent à la prudence et démontrent qu'on a souvent agi à la légère en ces matières.

IX. — Géographie, voyages, missions.

Mgr J. BLANC, S. M., *Histoire religieuse de l'archipel Fidjien*, 2 volumes in-8 de 269 p. et 340 p., 35 gravures hors-texte, Imprimerie Sainte-Jeanne-d'Arc, Toulon, 1926, sans prix marqué. L'évangélisation des îles Fidji ne date guère que d'une centaine d'années. Ce fut une œuvre difficile à cause du caractère barbare des indigènes, adonnés depuis toujours à la sorcellerie et à l'anthropophagie, mais surtout à cause du protestantisme qui avait réussi à s'y implanter avant le catholicisme. « C'est le protestantisme, écrit Mgr Blanc, qui a détruit la chrétienté en Europe. Et c'est lui encore, entre les mains de l'Angleterre, qui a suscité le plus d'obstacles à l'évangélisation des lointains pays. » Cependant « c'est à une faillite réelle que les travaux de la mission wesleyenne ont abouti. » Ils ont fait « œuvre humaine », mais n'ont « pas construit la maison de Dieu. Ils ne le pouvaient pas. »

Aujourd'hui, grâce au zèle de nos missionnaires et au dévoue-

ment des admirables religieuses, le catholicisme est florissant dans l'immense archipel Fidjien. Des églises et des écoles sont bâties un peu partout ; une léproserie modèle fonctionne à Makogai ; la mission, érigée en vicariat apostolique confié à Mgr Fava, a sa cathédrale à Suva, etc.

C'est toute l'histoire de ces travaux apostoliques que raconte Mgr Blanc en ses deux nouveaux volumes, très coquets sous leur couverture illustrée et avec leurs gravures hors-texte, volumes bourrés de faits, où l'auteur écrit, non en panégyriste, mais en historien.

L'œuvre accomplie est immense, mais tout n'est pas encore fait : 150.000 âmes restent à convertir et les ouvriers font défaut. Faudra-t-il abandonner l'œuvre entreprise ? C'est le cri d'angoisse qui termine l'ouvrage. Puisse-t-il susciter des vocations !

Dr Jean STEFANINI, *Au pays d'Antinea*, in-16 de 180 p., Plon, 1926, 8 fr. Dans ce récit de voyages au pays des Touareg, l'auteur n'a pas la prétention de refaire toutes les observations qu'ont faites Duveyrier et le Père de Foucauld. Il observe et il parle en médecin, et en médecin qui comprend son devoir social. Il nous donne ainsi un livre très noble, bien que d'un intérêt assez limité.

Robert de TRAZ, *Le Dépaysement oriental*, in-16, 268 p., Grasset, 1926, 10 fr. Des essais et des impressions de voyages sur l'Egypte, la Haute-Egypte et la Palestine. Impressions un peu superficielles : pourrait-il en être autrement ?

De notre point de vue, spécifiquement moral et religieux, rien de très grave à reprocher. Quelques réserves pourtant.

« Le mahométan est inconvertissable », écrit l'auteur (p. 49). N'est-ce pas parce que les gouvernements s'accordent à interdire ou à entraver sa conversion ?

« Pour conserver actives les valeurs religieuses, une certaine impiété est nécessaire », dit-il ailleurs (p. 65). Boutade certes, mais inconvenante.

Il prétend enfin que « les dieux meurent, les vérités se fanent, et qu'il ne faudra peut-être pas attendre très longtemps pour que les nôtres, à leur tour, se fanent de même » (p. 143). Ce scepticisme-là est d'un goût qui fleure le sacrilège.

Par contre, M. de Traz a très bien observé (p. 38) que ce qui retient l'attention des badauds sur l'Orient, c'est son sensualisme : « L'Orient n'est qu'un vaste mauvais lieu... », déclare-t-il. En effet, pour des Occidentaux pervers.

Et c'est pourquoi les descriptions qu'en a faites une plume, même aussi retenue que celle de M. de Traz, ne conviennent pas à tout le monde.

Jean-Louis VAUDOYER, *Beautés de la Provence*, in-12 de 306 p., Grasset, 1926, 12 fr. La Provence n'a pas seulement des beautés, elle a des écrivains pour les célébrer.

Aussi, ce volume appartient-il à l'histoire littéraire autant qu'à la littérature descriptive. Aubanel, Roumanille, Mistral, Daudet y passent, parmi des paysages ensoleillés, des fontaines moussues, de vieilles églises, des musées aux ombres fraîches.

L'ensemble est assurément agréable. On y voudrait moins d'insistance à détailler les charmes des jeunes personnes rencontrées un peu partout. A un endroit (p. 230), M. Vaudoyer nous dit : « Je saute ici deux pages de notes. Ce livre n'est que trop chargé de dames, de demoiselles qui passent devant un touriste...»

Juste remarque. Une figure anime un paysage, mais de précises indications anatomiques, ainsi prodiguées, risquent d'entraîner le lecteur en des domaines étrangers à l'art.

J'ai peu goûté aussi la tirade sur la barbarie des premiers chrétiens, qui « firent régner sur le monde latin une sorte de terreur » en abattant les idoles, tandis qu'aujourd'hui « les soviets classent, inventorient » les monuments russes (p. 204). Les soviets ne se gênent guère pour abattre ceux qui leur déplaisent, et j'aurais peu de confiance en la sûreté de leurs goûts artistiques.

Ces taches menues tiennent peu de place dans l'ensemble ; si elles suffisent à faire réserver le livre à des lecteurs formés, elles ne nous empêcheront nullement de reconnaître sa réelle valeur littéraire. M. Vaudoyer sait écrire et décrire, il parle de la Provence avec un enthousiasme communicatif, il en fait les honneurs à merveille, dans un livre tout doré des reflets du soleil.

X. — Littérature, mélanges littéraires.

Chroniques, deuxième numéro, tome X de la collection « Le Roseau d'or », contenant *Les Jeunes visiteurs* de Daisy Ashford, roman traduit de l'anglais par M. Sachs, avec une préface de Jean Cocteau, des poèmes et des essais de Henri Massis, Georges Bernanos, Max Jacob, Jules Lebreton, etc., in-8, 398 p., avec un portrait et le fac-similé d'une page manuscrite, Plon, 1926, 20 fr. Voici parus les dix premiers volumes, c'est à dire toute la première série du « Roseau d'or. » Le tome X et dernier de cette série est un deuxième numéro de chroniques. Poèmes, essais, romans, de longueur inégale et de talents divers, mais dont aucun n'est négligeable. Etudions le tout, successivement, dans l'ordre qu'a réglé le metteur en pages.

Pages 1-39, *La Messagère de la politique divine*, importante étude écrite en 1910 par le R. P. Humbert Clérissac. Cette messagère est Jeanne d'Arc. Point de vue remarquable, qui nous vaut des réflexions de la plus grande profondeur (le sacre, l'onction royale, la vocation de l'Eglise)...

Pages 41-45, *Renonçons à toute richesse*, *Jeunesse lacustre*, *Angoisses et autres*, poèmes par Max Jacob. Je ne comprends pas très bien. En tout cas, rien de moralement malsain.

Pages 47-71, diverses études d'Henri Massis sur *Ch. Maurras et le sentiment de la mort*, *Paul Valéry et sa pensée*, *Anatole France et le soldat*, *Si Péguy était là*. Indispensables à qui veut connaître la culture intellectuelle française, à notre époque.

Pages 73-100, *Le Destin de la culture*, par Nicolas Berdiaeff. L'auteur y esquisse une philosophie de l'histoire du point de vue de la pensée russe. Belles pages d'un puissant antimatérialisme.

Pages 101-123, *Scènes dans le Paradis*, par Justin Klotz (I, *Les Colombes*, « la scène se passe en Eden » ; II, *Le Cantique du jour*, « la mer et les falaises bien en rang »). Conception et vers des plus curieux. Cela commence, avant la faute, par un dialogue entre Adam et le Chérubin. Et cela finit par une magnifique paraphrase du *Cœli enarrant gloriam Dei*.

Pages 125-128, *Les Frères cachés*, par Jean Aurenche. C'est l'histoire du bâtard d'un roi et de son fils légitime. Symbole, probablement ?

Pages 129-132, *Daisy en France*, par Jean Cocteau. Il s'agit de Daisy Ashford et de son livre *The Young visitors*. Aimera-t-on en France ce livre écrit par une fillette de neuf ans ?

Pages 133-221, après une introduction du traducteur (sémina-

riste), M. Maurice Sachs, le roman de Daisy Ashford, *Les Jeunes visiteurs ou le plan de M. Salteena*. Ce M. Salteena est une sorte de M. Jourdain britannique. Et toute la scène se passe dans le monde des « dandies » de Londres, du temps qu'Edouard VII était encore le prince de Galles, sous le règne de Victoria. Les personnages sont extraordinaires de vie, de mobilité, de vraisemblance. Et l'histoire est d'une décence parfaite.

Ensuite de ce roman anglais vient (pp. 223-226) un poème d'Alfred Gangotena, *Veillée*.

Pages 227-248, par E. Dermenghem, *Erasme et Thomas Morus contre Machiavel* ou *La Politique et la morale* (sous-titres : *Le Martyre de l'universalisme*, *Christianisme social*, *L'Utopie*, *Le Prince et le prince chrétien*, *Pacifisme*, *Humanisme et mystique*). Conclusion : Erasme et Morus sont des mystiques dans la mesure où ils ont le sens de l'unité ; prendre Erasme pour un précurseur de Voltaire ou d'Anatole France est une singulière erreur ; mais, pour marquer suffisamment sur son époque et garder son caractère à l'égard des siècles futurs, il aura manqué à Erasme d'être un saint.

Pages 249-268, *La Traversée inutile*, de Julien Green. Un passager prend place, à destination des Etats-Unis, à bord d'un bateau marchand. Il ne dit mot de tout le voyage. A la fin, il tremble de peur et finit par avouer qu'il est recherché comme criminel. Mais il se dégage ensuite. D'ailleurs, le capitaine promet de ne pas le dénoncer. Le mystérieux personnage n'en est pas moins trouvé mort de peur à l'arrivée. Cette nouvelle remet en mémoire un passage de la préface du *Jardin des supplices*, d'Octave Mirbeau.

Pages 269-270, de Paul Sabon, I, *Mariage*, II, *Les Bisons porte-ciel*. Je ne comprends pas très bien ; mais le caractère typographique est splendide.

Pages 271-310, *La Chine et les missions*, par Léopold Levaux. Très intéressante étude sur l'histoire des missions chinoises. Elle met en pleine lumière la nécessité, si bien comprise par Pie XI, de former un clergé catholique indigène complet, allant jusqu'à l'épiscopat inclus.

Pages 311-381, par Jules Lebreton, *Les Traces de Dieu dans la vie de Jacques Rivière*. Admirable commentaire — par une âme de psychologue et de religieux — de la *Correspondance* de Jacques Rivière, de son roman *Aimée*, et de tous les autres documents. On y apprend à comprendre cette âme extra-sensible et compliquée.

Pages 383-395, par G. Bernanos (l'auteur de *Sous le soleil de Satan*), *Lettre à Frédéric Lefèvre*. On sait que Frédéric Lefèvre, rédacteur aux *Nouvelles littéraires*, a publié de longs entretiens avec Georges Bernanos, à propos de son livre et de ses intentions. Nous savons de plus que ce livre n'a pas plu à tout le monde... Dans ce nouveau document, l'auteur entreprend de se justifier contre certains reproches. Voici l'essentiel de cette apologie : « Du désespoir qui l'exerce jusqu'au martyre, mon pauvre Donissan n'est point tout à fait responsable, car il a fait, sans le savoir, un vœu sacrilège ; mais il est dans l'ordre que Dieu fasse servir cette faute à ses desseins. Ne l'ai-je pas dit ? ne l'ai-je pas écrit ? Ce désespéré jette l'espérance à pleines mains. »

En résumé, recueil assez complexe et d'inspiration touffue, mais indispensable à toute bibliothèque de fin lettré catholique.

Henry-Louis DUBLY, *Les Mains tendues, essai et poèmes d'ami-*

tié, suivis d'une anthologie, préface de Henry de Montherlant, in-8 illustré de « lithographies originales », 154 p., éditions du Mercure de Flandre, 204, rue Solférino, Lille, 1926, 25 fr. On trouvera ici quelques trop courtes pages, bien pensées et bien écrites, sur l'amitié ; puis une traduction de certains chants orientaux, qui ne me paraissent pas la meilleure partie du livre et contiennent quelques touches de sensualité ; enfin, une très abondante et curieuse anthologie de textes sur l'amitié, rangés par ordre alphabétique d'auteurs.

M. Dubly a beaucoup lu, et il a intelligemment choisi les souvenirs de ses lectures ; la proportion des pensées banales, proportion considérable dans tous les recueils de ce genre, y compris les plus célèbres, est ici très faible ; et cela fait l'éloge du goût et de l'art de l'auteur. Je voterais, pour la prochaine édition, la suppression de ce mot d'Emerson : « L'amitié, comme l'immortalité de l'âme, est trop belle pour qu'on y croie. » Et je crois qu'il est inutile de répéter deux fois quelques vers de La Fontaine (p. 66 et p. 88) ou de Molière (p. 99). Vétilles bien légères, et qui n'empêcheront pas le recueil de M. Dubly de faire plaisir à nombre de lecteurs.

Quant aux « lithographies originales », je ne saisis ni leur sens, ni leur rapport avec le texte.

LAMARTINE, *L'Œuvre de Lamartine*, publiée en extraits avec des introductions et des notes, par l'Abbé Claudius Grillet, professeur à la Faculté des lettres de l'Université catholique de Lyon, tome I, *Les Méditations poétiques*, tome II, *Les Harmonies poétiques et religieuses*, 2 vol. in-8 de 235 et 294 p., Vitte, 1926, 7 fr. chaque volume. L'édition complète comptera, à son achèvement, huit volumes, dont quatre consacrés à la poésie, et quatre à la prose. Le tome III promet d'être le plus intéressant : il contiendra un texte corrigé, et autorisé par le Saint-Office, des deux poèmes condamnés par l'Index, *Jocelyn* et *La Chute d'un ange*.

Les deux volumes que nous avons sous les yeux nous permettent d'ailleurs d'augurer très favorablement de l'ensemble. Chaque tome est précédé d'une introduction illustrée de 30 à 50 pages. M. Grillet suit son lecteur pas à pas, lui fait à la fois savourer le lyrisme du poète, et sait freiner à temps, lorsque la morale et la religion se trouvent en jeu. C'est pourquoi son édition de l'œuvre de Lamartine sera l'édition préférée de tous les milieux chrétiens.

Louis LATZARUS, *La Vie paresseuse de Rivarol*, in-12, 260 p., collection « Le Roman des grandes existences » (N° 3), Plon, 1926, 15 fr. M. Latzarus a traité en roman la « vie paresseuse » d'Antoine Rivarol. Et de fait, quoi de plus romanesque que cette existence de demi-aventurier, mêlée à la débâcle de l'Ancien Régime, aux premières années de la tourmente révolutionnaire, aux misères de l'émigration ? Quel personnage de conte peut charmer davantage que ce prestigieux amuseur dont les salons raffolaient, ce « Français par excellence » (le mot est de Voltaire), qui éveillait autour de lui l'intérêt, la sympathie, plus encore, des admirations qui confinaient au délire, de véritables engouements, des passions...

Aujourd'hui encore, Rivarol échappe à l'oubli qui couvre tant d'êtres et de choses : son ironie à double tranchant, les traits de lumière de ses pensées, l'éclat éblouissant de ses formules, tout cela fait la joie des dilettantes. Tout cela est encore pillé...

Donc Rivarol plut beaucoup, et il plait encore. L'homme est

d'ailleurs médiocrement sympathique dès que le biographe a gratté son vernis. Et M. Latzarus, qui conte, sans y appuyer, les innombrables péripéties de cette vie, non seulement paresseuse, mais vagabonde, ne peut en céler les laideurs. Clerc défroqué, sans moyens d'existence, Rivarol usurpe un titre de noblesse, vit d'expédients, aux crochets de chacun, se procure de l'argent par mille moyens, dont certains frisent l'escroquerie, abandonne à la plus noire misère sa femme et son enfant, étale partout sa mauvaise foi, son audace, son bluff, bref ne cesse, au long des années, de faire des dupes.

Tel fut l'homme en son privé. L'écrivain est plus intéressant, le journaliste davantage encore. Il est seulement regrettable que son biographe, si bien informé, n'ait pas plus insisté sur la lutte inégale livrée contre la Révolution par cet audacieux qui défendait la monarchie sans en dissimuler les faiblesses et les erreurs. Ce qu'il y a de plus vivant dans l'œuvre de Rivarol, ce sont les articles du *Journal politique national*. Le polémiste a donné là toute sa mesure, et l'on peut dire de certaines de ces pages qu'elles sont entrées dans l'Histoire.

Il faut savoir gré à M. Latzarus d'avoir fait revivre une physionomie si curieuse, de l'avoir évoquée sous une forme si attrayante, avec tant de tact, de mesure et de bonne grâce. Ce livre, qui n'est pas écrit pour les enfants, intéressera les chercheurs, ceux qui fouillent volontiers les archives du passé, et y trouvent tant de documents propres à expliquer le présent.

A. LUGAN, *Horizons d'âmes, Francis Jammes, Maurice de Guérin, Charles Maurras, Marc Sangnier, le P. Luis Coloma, Parodi, Ozanam, Mgr Mignot, Cardinal Gibbons, Cardinal Amette, Mgr Laguarda, Cardinal Mercier, le P. Vicente*, in-12 de 202 p., Editions du monde nouveau, 42, boulevard Raspail, Paris (7e), 1926, 9 fr. M. l'abbé Lugan a pris part jadis à des polémiques qui ont fait du bruit ; on sait à qui vont ses sympathies politiques et religieuses. On ne s'étonnera donc pas de sa sévérité pour Maurras ou de ses éloges pour Sangnier. Ajoutons qu'il y a dans ses articles un réel effort vers l'impartialité, et qu'il sait reconnaître les qualités de ceux qu'il attaque, comme les erreurs de ceux qu'il défend.

D'ailleurs, il ne nous parle pas seulement de politique ; Francis Jammes et Maurice de Guérin le ramènent à la littérature, et la dernière partie du livre offre une intéressante série de portraits de prélats.

L'ouvrage est discutable, puisqu'il prend parti pour ou contre des hommes discutés ; on ne le lira d'ailleurs ni sans profit ni sans agrément, même si l'on n'admet pas toutes ses opinions.

MALHERBE, *Poésies de Malherbe, texte publié pour la première fois d'après les éditions revues et corrigées par Malherbe et disposé dans un ordre nouveau*, par Philippe Martinon et Maurice Allem, in-12, xxx-360 p., Garnier, 1926, 9 fr. Voici la meilleure édition à utiliser désormais, après celle de Ludovic Lalanne dans la « Collection des grands écrivains », de l'œuvre poétique de Malherbe. Elle prend place à côté des travaux de même nature, qui ont été menés, pour Ronsard, par Paul Laumonier, et pour Joachim de Bellay, par Henri Chomard.

Suivant un ordre nouveau, MM. Martinon et Allem placent en tête de l'ouvrage les chants du « poète officiel » : ce sont ceux où Malherbe célèbre le roi, la reine, la famille royale...

Puis viennent les grands poèmes religieux, paraphrases de psaumes et *Consolations* ; les œuvres galantes ; enfin, des poésies et des fragments posthumes.

RACINE, *Théâtre religieux, suivi des Poésies sacrées*, texte annoté, avec notice, par Gonzague Truc, orné de gravures originales au burin, d'un frontispice par Gandon, et d'un portrait par Ouvré, petit in-8, XVI-224 p., Bossard, 1926, 30 fr. Edition de grand luxe, qui rassemble, pour les lecteurs chrétiens, toute l'œuvre religieuse du poète : *Esther*, *Athalie* et surtout les *Hymnes* et les *Cantiques spirituels*, généralement moins connus.

XI. — Poésie.

Jean de FOVILLE, *Les Cyprès, sonnets*, préface d'Albert-Emile Sorel, in-18, 87 p., Les Gémeaux, 1926, 9 fr. Ce sont, hélas ! des reliques de guerre que ces beaux sonnets. L'auteur ne les avait pas publiés. Il eût été regrettable qu'ils ne le fussent pas.

Œuvre d'une âme haute et méditative, ce volume de poésie, qui n'essaie pas d'étonner par des excentricités, ni de faire prendre des négligences pour du génie, est une œuvre sérieuse et loyale. On goûtera le style ferme et dense, la versification impeccable et surtout la profondeur du sentiment qui s'exprime en ces vers.

Le livre peut être mis entre les mains de tous ceux qui sont capables d'apprécier une poésie d'une telle qualité.

Jean de JOSSAL, *Le Cœur à vif*, in-24, 94 p., Figuière, 1926, 5 fr. On ne peut que féliciter l'auteur de ses bonnes intentions :

Je crois pourtant qu'il est, en dehors des mots creux
Une école à fonder : celle des gens sincères.

C'est très bien pensé ; et ce sera ainsi dans tout le livre. Mais dès ces premiers vers apparaît aussi la faiblesse de cette œuvre. Cette *école* à fonder *en dehors des mots* est une expression lâche et vague, et il y en a beaucoup de ce genre dans les poèmes de M. Jossal.

De même, il y a des vers rocailleux qu'une plume exercée ne doit pas laisser échapper :

Car le lecteur veut tout d'abord qu'on l'aime,
Ne cherchant pas à trop être épaté !

C'est dommage qu'il faille relever ainsi beaucoup de négligences d'expression, car l'auteur exprime des sentiments généreux et délicats, et son œuvre est, moralement, de qualité supérieure.

Ainsi, la pièce intitulée « Faveur rose. » L'auteur veut y exprimer cette idée :

Recevant un colis, un livre, un bibelot,
Il est des gens pressés qui coupent les ficelles,
Tandis que, patient, il est un autre lot
De gens qui lentement à dénouer excellent.

N'insistons pas sur le *lot de gens* : expression et enjambement tous deux déplorables, ni sur l'inversion atroce du dernier vers. Insistons sur le développement de l'idée ; l'auteur veut louer ceux qui lentement dénouent la faveur qui retient la surprise, comme pour déguster plus longtemps le rêve que suscite en eux leur attente. C'était joli, mais hélas ! nous aboutissons à un dernier vers qui semble un contre-sens qui, en tout cas, n'est pas clair :

Le bonheur est la faveur rose du désir.

Essayons de le retourner :

Le désir est la faveur rose du bonheur.

Ne serait-ce pas plus vrai ?... Il faut répéter à M. Jossal ce que l'on peut dire à tant d'autres :

Vingt fois sur le métier...

LE BRETON GRANDMAISON, *Je suis chose légère..., petits poèmes suivis d'une épitaphe de l'auteur par lui-même*, plaquette in-18, 45 p., éditions du Chevalier, 44, rue Laugier, Paris (17e), 1926, 8 fr.

...Et puis voici quelques poèmes
Quelques poèmes fabriqués
Pour me moquer
De moi-même...

C'est chose dangereuse de faire l'humoriste. On a beau invoquer Tristan Derême et s'essayer à l'imiter, ce n'est pas facile que d'être chose légère...

Et j'admire après tout l'épitaphe discrète
Que l'on grave pour ce poète :
Ici, poussent les pavots
Résultat de ses travaux.

C'est l'auteur qui s'exprime ainsi. Il se calomnie, car, en aurait-on l'envie, on n'aurait pas le temps de s'endormir, tant le livre est court... Et bon : il peut être mis entre toutes les mains.

Jean RICHEPIN, *Choix de poésies*, in-18, 256 p., Fasquelle, 1926, 10 fr.

Béni soit le semeur dont le geste entendu
Sut me jeter, au vent du hasard des étrennes,
Les bons grains, bien triés des vénéneuses graines!
Béni sois-tu, mon père, ô tendre ami perdu.

Cette touchante apostrophe de M. Richepin aurait dû pouvoir servir d'épigraphe au choix de ses poésies. Hélas ! ce n'est pas possible. Il y a trop de « graines vénéneuses » dans cette anthologie, pour qu'on puisse la laisser entre toutes les mains.

Il eût été facile pourtant, et il eût été souhaitable de faire, dans l'œuvre de ce poète si français, un choix merveilleux, sonore, éclatant, et sain.

Tel qu'il est, ce « choix de poésies » pourra servir aux professeurs, et en général à tous ceux qui sont amis des beaux vers, et qui sont par ailleurs très avertis.

Emile RIPERT, *Le Poème d'Assise*, édition définitive (la 1re édition en 1922), in-18, 213 p., éditions Spes, 1926, 10 fr. Cette réédition d'une œuvre déjà connue et estimée, dont nous avons parlé ici en octobre 1922 (p. 759), coïncide heureusement avec le centenaire de Saint François. Il faut remercier M. Ripert de nous l'avoir donnée. Ce poème fervent est d'un artiste, d'un vrai artiste chrétien. Les plus purs sentiments d'une âme catholique y circulent à flots, et l'on sort de cette lecture, l'âme attendrie et meilleure, plus proche de la divine simplicité de l'Evangile.

Les quelques critiques littéraires que l'on pourrait faire (vers boiteux, simplicité un peu cherchée ou négligences insuffisamment corrigées), on n'a guère envie d'y insister, devant la pureté d'intention que dégage une telle œuvre et le parfum vivifiant dont l'âme se pénètre au contact d'une telle poésie.

Sabine SICAUD, *Poèmes d'enfant*, précédés d'une préface de Mme la comtesse de Noailles, et suivis d'un propos « Lyrismes

bourgeois », par G. Helly de Tauriers, in-18, « Les Cahiers de France » (périodique d'art et de littérature, paraissant douze fois par an), 50, rue des Feuillants, Poitiers (Vienne), 1926, 7 fr. 50. Sabine Sicaud est née le 23 février 1913... C'est le cas de répéter : il n'y a plus d'enfants. Pensez que cette petite fille de treize ans fait déjà des vers qui ont plus de douze pieds ! Elle parle d'*ixaura* et de *nélumbiums* ! Je vous demande un peu... Non, vraiment il n'y a plus d'enfants.

Il y a de jolis vers dans ce recueil ; il y en a même trop qui sont trop jolis ; il y a trop de recherche dans l'emploi des mots rares et des rythmes bizarres. Mais il faut reconnaître que cette précocité est merveilleuse et qu'on a l'impression, en lisant ce volume, de tours de force et d'acrobatie.

Ces poèmes sont suivis d'un « propos » un peu confus sur les « Lyrismes bourgeois. » Mais le tout est inoffensif.

XII. — Beaux-arts.

Victor BASCH, *Schumann*, in-8, 222 p., collection des « Maîtres de la musique », Alcan, 1926, 12 fr. Il existe peu d'ouvrages français consacrés à Schumann. On peut s'en étonner, car sa musique est de tous nos programmes, dans l'intimité comme au concert. Aucune biographie n'est plus attachante que la sienne ; aucune œuvre musicale plus diverse, plus originale et plus intéressante. M. Victor Basch vient de combler cette lacune.

Il a bien dégagé les caractéristiques du génie de Schumann, les particularités de son romantisme si curieux, les éléments de son lyrisme, les traits de son langage musical. C'est la vie intérieure de l'artiste qui doit expliquer à la fois le fond et la forme de sa musique : ce sont les images, les scènes et les sentiments de son existence quotidienne qu'il traduit dans son œuvre. Sa sensibilité frémit d'ailleurs au moindre événement ; la mélancolie du jour qui tombe, la clarté d'un souvenir, les jeux naïfs d'une chambre d'enfants font sourdre en lui des torrents de musique.

Il est difficile de montrer mieux que ne l'a fait M. Basch les frissons et les palpitations qui ont agité constamment l'âme inquiète de Schumann ; difficile aussi de mieux analyser les œuvres qui en sont sorties. L'auteur ne cherche pas à les grouper par époques distinctes, étapes successives d'un développement progressif. Non, car Schumann, à quelques détails près de technique, a été « lui-même », dès ses premières productions. Il étudie donc chacun des genres où il s'est épanché : la musique instrumentale d'abord, le piano surtout, puis le quatuor et enfin l'orchestre ; la musique vocale ensuite, le lied au premier plan, puis l'oratorio.

C'est une vraie joie que de lire cette étude sur l'un des musiciens les plus émouvants qui aient jamais existé.

Maurice EMMANUEL, *Pelléas et Mélisande de Claude Debussy, étude historique et critique, analyse musicale*, in-16 de 225 p., avec 137 exemples, Mellotée, 1926, 6 fr. Un petit chef-d'œuvre, que nous recommandons aux amateurs de musique.

Car *Pelléas* a été une révolution dans l'art, et la date du 30 avril 1902 est l'une des trois ou quatre les plus importantes du théâtre lyrique. Debussy se dégage nettement de l'emprise wagnérienne, « de cette tyrannie pesante, lourde et protestante du germanisme. » Elargissant les possibilités que lui avait laissé voir la musique russe, il brise avec les tonalités classiques et

transpose dans notre domaine musical les richesses innombrables des gammes de l'Orient. D'autre part, il change l'objet même de la musique : il abandonne les discussions de sentiments, pour s'attacher à noter de simples impressions, fugitives et légères. Son œuvre nous tient sous le charme par la fluidité diaprée de ses nuées sonores ; mais, si j'ose dire, elle nous touche en surface plus qu'en profondeur, elle nous émeut par une emprise immédiate et non par le chemin détourné de la réflexion...

Forme d'art nouvelle, mais dont il n'est pas opportun de discuter ici la valeur. Bornons-nous à reconnaître qu'on ne saurait mieux l'étudier qu'à la lumière des documents que nous départit si libéralement (et si spirituellement) l'éminent écrivain.

Henry MARTIN, *L'Art égyptien, l'art assyrien, l'art perse*, in-8 de 64 p., collection « La Grammaire des styles », Ducher, 1926, 9 fr. Cette belle collection avait débuté par l'art grec et l'art romain. Maintenant que son auteur l'a conduite jusqu'au style Louis XVI, il veut la compléter pour en faire un tableau complet de l'histoire universelle de l'art. Ce sera assurément le plus didactique de tous ceux qui existent.

La savante simplicité du texte et la perfection de l'illustration restent dans ce nouveau fascicule ce qu'elles étaient dans les précédents. Presque la totalité du volume est consacrée à l'art égyptien ; quelques pages seulement aux Assyriens, Perses, Hittites, Syriens et Coptes. Peut-être la proportion est-elle un peu trop défavorable à l'art mésopotamien. Quoi qu'il en soit, tout ce qu'il faut savoir sur la sculpture des Egyptiens, sur leur architecture, sur les ordres dont ils ont la gloire d'être les inventeurs, sur la décoration, le mobilier et les bijoux, se trouve parfaitement exposé.

Jean VIREY, *Paray-le-Monial et les églises du Brionnais*, in-8 de 112 p., H. Laurens (petites monographies des grands édifices de France), 1926, 5 fr. Une monographie qui laisse, pour un temps dans l'ombre, le célèbre pèlerinage, et ne s'attache qu'à la basilique de Paray, vrai chef-d'œuvre d'architecture religieuse de l'école romane bourguignonne, et ancienne église d'un important prieuré clunisien. Un dernier chapitre est consacré, du même point de vue, au Brionnais et à ses églises clunisiennes.

XIII. — Théâtre d'œuvres et théâtre chrétien.

RECUEILS, MONOLOGUES

BACHELET, *Pour dire et pour jouer la comédie, théâtres et salons, leçons théoriques et exercices pratiques sur : 1° l'art de dire ; 2° l'art de jouer la comédie ; 100 poèmes nouveaux à dire*, in-12 de 238 p., Librairie théâtrale, 11, boulevard des Italiens, Paris (2e), 1926, 10 fr. Les conseils donnés sont judicieux, et tous ceux qui débutent dans l'art de dire en feront leur profit ; le commentaire de quelques pièces de vers est également utile, et aidera l'élève à trouver le ton juste.

Quant aux « poèmes nouveaux », tous n'ont pas le même mérite, et l'on aurait pu en sacrifier un certain nombre ; d'autres ne conviennent guère à la petite jeunesse : enfin, l'on ne voit pas bien en quel sens le mot « nouveau » peut s'appliquer aux œuvres de Coppée, Banville, Baudelaire, Sully-Prudhomme, Musset ou Victor Hugo.

Henri COLAS, *Prières et chansons*, in-8 de 200 p., illustré,

Bloud, 1926, 12 fr. Théodore Botrel est mort, mais nous avons encore Henri Colas, chantre tour à tour joyeux et grave. Ses rythmes entraînent ou émeuvent ; sa chanson pense à tous, et son recueil nous donne un raccourci de la vie humaine.

Quatorze chants font d'abord à Dieu sa part ; Pâques et Noël, la Vierge, Jeanne d'Arc, les morts, la paix, la cathédrale, jusqu'à la résistance aux lois laïques, sont ici célébrés, et tel de ces poèmes, *La France et Dieu jusqu'à la mort*, mériterait d'être classique dans nos réunions d'hommes.

Puis viennent les travaux des champs, auxquels le poète revient volontiers et qui l'inspirent toujours ; et la promenade, et la colonie de vacances, et la fête du village, les amours champêtres couronnées par le mariage, la naissance des petits, la gloire des grandes familles, le mépris des prudences coupables qui veulent diminuer les charges du foyer, la vieille fille qui se dévoue, la servante du presbytère, enfin l'aïeul qui voit sans peur s'approcher le moment de voir Dieu.

Ainsi, toute une épopée rustique et familiale inspirée par les plus purs sentiments, se déroule dans ce beau recueil, indispensable à tous ceux qui chantent.

Mme Marguerite-Jules MARTIN, *Des vers... à dire...*, poèmes choisis par Mme Marguerite-Jules Martin, professeur de diction au lycée Jules-Ferry, préface d'Henri Malo, in-8 de 355 p., Garnier, 1926, 9 fr. Mme Martin a rassemblé de nombreux poèmes, courts, parfois peu connus, empruntés surtout à des auteurs récents, et ayant ce caractère commun de prêter, non pas à l'effet théâtral, mais à une déclamation nuancée devant un auditoire familial ou mondain. L'idée était heureuse.

Peut-être un peu plus de sévérité s'imposait-elle. Bon nombre de ces morceaux vantent ou prêchent l'amour, en termes décents, mais parfois avec vivacité ; et tous ne seraient pas de mise en tous les salons. Littérairement, on pourrait aussi sacrifier sans regret telles pages d'Henry Bataille, d'Emile Cottinet, de Tristan Klingsor, etc., dont la valeur littéraire est médiocre.

L'ouvrage rendra cependant service aux personnes qui sont encore à l'âge heureux de la déclamation publique.

PIÈCES A ROLES MIXTES

Gautier LESPUTE, *La Procession*, comédie en trois actes, en prose, suivie d'une version pour hommes seuls ; 5 hommes et 4 femmes, ou 8 hommes et un enfant ; éditions Spes, 1926, 5 fr. Sujet très actuel : un maire catholique et trembleur n'ose permettre les processions, de peur de « provoquer » la gauche, dont il est l'humble serviteur.

Sa femme, sa fille, son beau-frère, font le siège de sa molle volonté ; la procession sort sans autorisation, le maire n'a pas même autorisé la police à surveiller les quelques voyous qui se proposent d'attaquer le cortège. On vient lui dire qu'il y a eu bagarre, que sa fillette est blessée... Il n'en est rien, mais le malheureux a été châtié par son angoisse paternelle et profitera de la leçon.

La pièce prend sur le vif l'honnête homme hésitant, le « concessionniste » acharné, et en fait un portrait qui réjouira les catholiques énergiques. Nous la recommandons aux groupes de Jeunesse catholique et de Fédération nationale.

La version pour hommes seuls est moins vraisemblable et par suite moins intéressante que le texte primitif.

Abbé E. PINEAU, vicaire à Saint-Serge d'Angers, *Comment j'ai tué mon enfant*, drame en dix tableaux, en prose, tiré du roman de Pierre l'Ermite, 12 hommes, 3 enfants, 3 femmes, en vente chez l'auteur, 2, rue Saint-Serge, Angers (Maine-et-Loire), 1926, 4 fr. 50 franco. La pièce suit de près le roman. Elle est écrite en un bon style de théâtre, naturel et clair, et chaque tableau est expressif et court.

L'ouvrage, pourtant, doit paraître trop long à la scène, et les diverses fluctuations de Dominique, bien à leur place dans le livre, paraissent traînantes ici. Trop de correspondance, aussi, et de lettres lues tout haut. Moyennant certaines suppressions, on aurait un drame poignant, et d'un succès certain. Les scènes de patronage, le complot entre la mère et l'oncle de Dominique, la déchéance progressive du malheureux, tout cela est vivant, et sera compris par tous du premier coup.

Les sentiments sont simples, très humains, exprimés avec vérité, et n'est-ce pas là, au théâtre, la condition essentielle de cette union d'âme entre l'auteur et le public, qui fait les grands succès ? Je crois qu'une troupe qui jouerait ce drame serait aussi bien reçue partout que l'ont été le roman et le film.

Jean SUBERVILLE, *Simon de Montfort*, pièce en quatre actes et un tableau, en vers, 13 hommes, 3 femmes, figurants (la pièce peut être jouée par 8 hommes et 2 femmes), librairie théâtrale, 11, boulevard des Italiens, Paris (2e), 1926, 6 fr. 75. M. Suberville est un bon poète. Disciple de Rostand, il a gardé l'amour des beaux sentiments, de l'éloquence, de l'image, de l'antithèse, du couplet ; mais il n'a pas hérité de la mièvrerie, du mauvais goût, des cabrioles et des contorsions qu'aimait son modèle.

Simon de Montfort est, comme disent les peintres, une « grande machine », et il faut déjà du courage pour entreprendre, de la facilité et du souffle pour exécuter aujourd'hui une tragédie de cette envergure.

Il en faut aussi pour la monter. Aucun théâtre parisien ne s'y est essayé, mais l'œuvre a été représentée, au début du mois d'août 1926, aux Arènes de Saintes, dans un cadre incomparable, avec une mise en scène magnifique.

Donc, M. Suberville évoque une épisode de la guerre des Albigeois ; le jeune fils du comte de Toulouse aime la sœur du roi d'Aragon, la raison d'Etat les sépare, la jeune fille est poursuivie par Simon de Montfort, et finalement, après bien des coups d'épée, des tirades, des apostrophes, des sanglots et des péripéties, tout s'arrange. En même temps que cette histoire d'amour, se déroule un drame politique assez embrouillé, où le pape, le légat, les seigneurs, les croisés, les Provençaux et les Espagnols se heurtent de toutes les façons.

J'avoue humblement n'avoir pu suivre du premier coup la mêlée de tous ces intérêts. J'ai vu pourtant que Simon de Montfort y est présenté comme une sorte de bandit de grand chemin, qui n'a d'autre but que de persécuter le Midi au nom des gens du Nord. Simplification plutôt excessive. Je ne dis pas que le chef des croisés ait été un saint, mais il me semble que les Albigeois furent tout autre chose qu'un troupeau d'innocents moutons.

Enfin, un épilogue lyrique, d'une belle venue, montre le Nord et le Midi réconciliés et unis pour former la France. Tout est bien qui finit bien.

La pièce, malgré d'incontestables qualités littéraires, semble un peu trop confuse et trop régionaliste pour réussir partout ; mais

le Midi, qui se souvient de son histoire, lui fera certainement bon accueil. Quelques traces de rhétorique et de convention (des batailles trop schématiques par exemple), l'empêchent d'être une œuvre pleinement originale ; mais l'auteur a trop de talent et de tempérament pour s'en tenir là. Nous pouvons attendre beaucoup de M. Suberville

PIÈCES POUR HOMMES ET JEUNES GENS

Katikiro, drame en trois actes et en prose, 9 hommes, 10 enfants ou jeunes gens ; figurants ; aux éditions de la jeunesse catholique et à celles de Xaveriana, 126, rue de Tirlemont, ou 11, rue des Récollets, Louvain (Belgique), 1926, 3 fr. Cette pièce met en scène le martyre des Bienheureux nègres de l'Ouganda, pages du roi Mwanga. La pièce est construite avec simplicité et non sans adresse ; jouée avec conviction, elle pourra faire très bon effet dans les patronages et cercles.

Les noms des personnages, historiques, sont un peu étranges pour des oreilles européennes, et notre public est accoutumé à voir les nègres surtout dans des rôles comiques. Ces obstacles ne sont pas invincibles ; on peut adoucir certaines consonances, et ne grimer qu'au fond de teint. Moyennant quoi, on aura un spectacle original et bienfaisant.

Marguerite DUPORTAL, *Le Barbier du nouveau seigneur*, comédie en un acte, en prose, 9 hommes, André Lesot, 10, rue de l'Eperon, Paris (6e), 1926, 2 fr. 50. Pièce charmante ; les effets y sont ménagés adroitement, la leçon morale est juste et simple, les caractères sont tracés de manière vive et nette, et de bons acteurs tireront de là un succès certain.

L'anecdote est connue. Le nouveau seigneur fait venir les barbiers du village : à qui le rasera sans coupure, une bourse pleine d'or ; mais à la moindre écorchure, peine de mort. Le plus jeune barbier accepte, rase sans accident, et avoue ensuite que s'il avait entamé tant soit peu la peau, il tranchait net la gorge du tyran. Il ajoute quelques paroles énergiques sur le danger de se faire craindre quand on n'est pas aimé, et le seigneur profite de cette mercuriale.

Les collèges et patronages auront là un gentil lever de rideau, plein de verve et de bon sens.

Marguerite DUPORTAL, *La Légende de Saint Eloi*, un acte en vers, couronné au concours des « Cahiers catholiques », tiré du récit de Jean Roussière cité par Mistral dans « Mes origines », 8 hommes, Enault à Mamers, 1926, 3 fr. 50. La légende est jolie. Eloi, maréchal-ferrant, est aussi orgueilleux qu'habile ; Jésus veut l'humilier pour en faire un apôtre et un saint. Il se présente sous la figure d'un apprenti, saisit le fer rouge avec ses mains, sans tenailles, coupe le pied d'un cheval sans le faire saigner, remplace le fer, et remet le pied en place... Eloi essaie de l'imiter, sans succès, comprend la leçon et se dépouille de sa jactance.

Les vers sont simples et gracieux, la pièce est bien faite, fort agréable à lire et à voir. Une seule difficulté : la mise en scène, et le rôle du cheval. Mais l'auteur tient que « un obstacle est fait pour être surmonté », et indique quelques moyens de tourner la difficulté.

René MULOT, *La Colère*, comédie en un acte, en prose, 5 hommes, en vente chez l'auteur, 14, rue Jean Dubout, Calais, 1926, 2 fr. Rapide, directe, dépouillée, comme toutes les pièces de M.

Mulot, un peu simpliste et trop ouvertement moralisatrice, cette comédie montre un monsieur qui se fâche tout le temps, et sur qui s'accumulent les ennuis, conséquences de son entêtement et de son mauvais caractère.

La leçon est plus assénée qu'insinuée ; mais elle est bonne, et la pièce, jouée avec entrain, déridera vite un auditoire populaire.

René MULOT, *Le Monsieur qui a peur du tonnerre*, comédie en trois actes, en prose, 6 hommes (la pièce peut aussi être jouée par 6 femmes), en vente chez l'auteur, 14, rue Jean Dubout, Calais, 1926, 2 fr. 50. M. René Mulot fait du théâtre populaire, un peu comme on dessine une affiche : de grands traits simples, des teintes vives, sans nuances, mais visibles de loin, nulle fioriture, rien que de l'action, du mouvement, des caractères schématiques et d'un vif relief. Ses pièces visent à distraire honnêtement le peuple, et elles atteignent parfaitement le but. Si l'art en est sommaire, il a de la vigueur et de la franchise.

Le monsieur qui a peur du tonnerre est un affreux égoïste : mais il perd tout courage dès que le ciel menace, et est à la merci du premier venu. Ses amis s'entendent pour simuler un terrible orage et lui faire une telle peur qu'il accorde tout ce qu'il avait refusé à divers malheureux quand le soleil brillait ; après quoi, il lui font honte de sa dureté et de sa couardise. Un public populaire goûtera cette pochade moralisatrice.

René MULOT, *Poisson d'avril ou le cadeau embarrassant*, comédie en deux actes, en prose, 7 hommes, 1 femme (ou 8 hommes), en vente chez l'auteur, 14, rue Jean Dubout, Calais, 1926, 2 fr. 50. Le cadeau est une momie, dont le destinataire a mille peines à se débarrasser ; toute une série d'accidents imprévus le persécutent jusqu'au dénouement. L'histoire est d'un comique un peu élémentaire ; au moins, la pièce est des plus mouvementées et fera la joie de certains patronages.

XIV. — Livres de guerre et d'après-guerre.

Ch. LUCIETO, *La Guerre des cerveaux, En missions spéciales, mémoires d'un agent des services secrets de l'Entente*, in-16, IX-340 p., avec 51 illustrations et 4 cartes, Berger-Levrault, 1926, 9 fr. Arsène Lupin dépassé par la réalité, disent les annonces. Hum ! la réalité ? Il n'y faudrait peut-être pas regarder de trop près. Quoi qu'il en soit, c'est du travail bien fait, même s'il consiste dans un bourrage de crânes pur et simple. Ces récits, prodigieusement intéressants, ont d'abord paru dans un grand journal de province, *Le Phare de la Loire*, et y ont obtenu, nous a-t-on affirmé, un succès extraordinaire. Tant y a cependant que nous ne les laisserons pas aux mains de trop jeunes gens.

XV. — Action catholique.

Jean COEUR, *La Lutte catholique, La Malfaisance de l'école unique*, 7e conférence, in-12 de 32 p., Bonne presse, 1926, 1 fr. 50. Claire, précise, documentée comme les six précédentes, cette conférence met parfaitement en relief les périls de l'école unique. Au point de vue intellectuel, familial, social, chrétien, cette réforme telle qu'elle nous est présentée, cadeau suspect de la franc-maçonnerie et du socialisme, présente les plus graves inconvénients.

Les catholiques, bernés et persécutés depuis cinquante ans, se-

raient d'une naïveté bien sotte, s'ils acceptaient sans examen les affirmations d'un parti qui a si souvent menti. Combien de fois nous a-t-on juré de respecter notre foi, et combien de fois a-t-on manqué à la parole donnée ? Aussi l'une des tâches les plus urgentes d'aujourd'hui est d'éclairer l'opinion ; cette précieuse brochure nous permettra de l'accomplir.

XVI. — Divers.

Annuaire-almanach de l'Apostolat de la prière, 1927, in-8 illustré, de 64 p., Apostolat de la prière, 9, rue Montplaisir, Toulouse, 1926, 2 fr. En renouant la tradition des Annuaires-almanachs, l'Apostolat de la prière nous fait une aimable et joyeuse surprise. D'autant que cet almanach est pimpant, constellé d'illustrations qui, grâce à Dieu, n'ont rien de cubiste, et bourré d'histoires, de dialogues, de renseignements qui toujours offrent ce double caractère, de satisfaire l'esprit et d'entraîner au bien.

Un poète anonyme a retrouvé la meilleure inspiration d'Edmond Rostand pour faire converser les oiseaux autour de Notre-Dame ; d'autres nous content les succès de « Mon curé chez les socialistes », ou nous rappellent l'urgence et les premiers succès de l'organisation des catholiques.

Bref, une brochure charmante, populaire, chrétienne et bon marché ; tous les éléments voulus pour réussir. Et elle réussira.

XVII. — Surchoix d'ouvrages pour les bibliothèques et pour les familles.

R. P. Lyonnard, *L'Apostolat de la souffrance*. — Gina Lombroso, *Vies de femmes*. — Raoul Plus, *Aux jeunes gens : face à la vie*. — Emile Ripert, *Le Poème d'Assise*. — Ch. Lucieto, *La Guerre des cerveaux, en missions spéciales*.

La littérature manque à sa mission, parce qu'elle se borne à des histoires d'amour

A part quelques rares exceptions, peu encouragées d'ailleurs, la littérature ne s'élève guère dans la région supérieure des idées, des connaissances expérimentales et des hautes spéculations psychiques. Elle demeure, immuablement, à l'état de divertissement public. Son rôle social est d'amuser les oisifs et les passants, de faire rêver les femmes ; elle ne l'entend pas autrement. Si, parfois, elle tente une incursion timide dans le domaine intellectuel, la critique, chargée de veiller au maintien du bon ordre littéraire, pousse des cris d'alarme. Il lui faut de l'amour. Et le public qui lit et qui achète, répète avec la critique : « Il me faut de l'amour »...

Alors que la science s'efforce de désembroussailler les sources de la vie de toutes les erreurs métaphysiques qui les cachent, mornes ronces, à notre raison ; alors qu'elle conquiert des mondes inexplorés, qu'elle interroge l'infini de l'espace et l'éternité

de la matière ; alors qu'elle va, cherchant au fond des mers primitives, la matière primordiale d'où nous sortons et qu'elle suit son lent développement à travers les millions d'années et les millions de formes, jusqu'à son évolution la plus parfaite, l'homme ; la littérature, elle, en est encore à vagir de pauvres chansons sur deux ou trois sentiments artificiels et conventionnels qui devraient cependant être bien épuisés, depuis le temps qu'ils servent à nous amuser, car il paraît qu'ils nous amusent...

Quand on y réfléchit une minute, il arrive une chose incroyable et folle. Dans le guignol littéraire, les personnages de roman n'expriment et ne possèdent qu'une préoccupation : aimer. Ils aiment, depuis la première page jusqu'à la dernière, et lorsqu'ils ont fini d'aimer dans un livre, ils recommencent dans un autre. C'est à croire qu'ils ont une anatomie spéciale et inachevée, car, avec une facilité étonnante, ils suppriment tous les autres besoins de la vie physique, une particulière structure cranienne, car, d'un trait de plume, ils biffent toutes les manifestations de la vie intellectuelle, peu différents de ces crétins des Alpes, à l'occiput aplati, au cerveau dépourvu de circonvolutions et de matière grise, à qui, dans la nuit de leur animalité inférieure, il ne reste de vivant et de fonctionnant que l'instinct sexuel...

Le livre qui risquerait autre chose risquerait fort de ne pas se vendre. Or, les livres ne sont faits que pour être vendus ; et l'amour seul se vend chez les éditeurs, aussi bien que sur les trottoirs. La littérature est un commerce comme un autre, plus exigeant qu'un autre, en ce sens qu'il se meut dans un cercle de production étroit et restreint aux choses de l'amour. Le public veut de l'amour et ne veut que de l'amour. Les littérateurs sont bien forcés d'en vendre. Ils en vendent en boîte, en sac, en flacon, en bouteille. Ils en vendent de frais, de conservé, de mariné, de fumé. L'étonnant est qu'après en avoir tant vendu, ils en aient encore à vendre, sous quelque forme que ce soit. (Octave MIRBEAU, *Les Ecrivains, 1884-1894, première série*, Flammarion, 1926, pp. 203 à 207).

On prend le critique pour un tambour de ville

Pourquoi, en 1923, j'ai brusquement renoncé à la critique ? Pourquoi ?

Tout d'abord, parce que je tenais à conserver quelques amis. Un critique littéraire n'est heureux que lorsqu'il passe à peu près inaperçu. Sinon, il a régulièrement pour ennemis les auteurs qu'il a blâmés (certains, même, se font gloire de cette haine inélégante) ; puis ceux dont il a parlé en faisant quelques restrictions sur la qualité de leur ouvrage ; enfin tous ceux dont il n'a rien dit et qui le lui reprochent. Quant aux auteurs qu'il a loués sans réserve, ils conçoivent pour lui la plus sincère indifférence.

Mais surtout parce que l'idée qu'on se fait généralement d'un critique littéraire m'exaspérait. Je l'ai dit d'ailleurs : on le prend couramment pour une sorte de tambour de ville chargé d'annoncer les dernières productions. (Jacques BOULENGER, « Une heure avec Jacques Boulenger », *Les Nouvelles littéraires*, 16 janvier 1926).

Notre Souscription de Propagande

LISTE ARRÊTÉE LE 31 AOUT 1926

De la part du Vicariat apostolique de Pékin et de Tché-ly, cent dollars, 1.720 fr. — M. Xavier Neyret, à Saint-Etienne, 800 fr. — Pensionnat du Sacré-Cœur, à Lille, à titre de sympathie et d'encouragement pour l'œuvre, 300 fr. — Anonyme, à Bourg-en-Bresse, 200 fr. — M. Alfred Chehab, libraire à Beyrouth (Syrie), 133 fr. 35. — M. Joseph Lavigne, à Courrières, 100 fr.

Anonyme, à Roubaix, 50 fr. — Mme C. Fortin, à Chausoy, 50 fr. — M. H. Fichet, à Carling, 47 fr. 15. — M. J. Lamarche, à Paris, 26 fr. — M. et Mme Vanlaer, à Lille, 25 fr. — Mlle A. Hinschberger, à Tarquimpol, 25 fr. — M. l'abbé Ricaire, Supérieur du Grand séminaire, à Aix, 25 fr. — Mme Six, à Tourcoing, 20 fr. — Pour service rendu, 20 fr. — Mme Descat, à Lille, 20 fr. — M. Lejosse, à Nancy, 20 fr. — M. l'abbé Roger, à Gand, 20 fr.

M. l'abbé Schaller, à Porrentruy (Suisse), 15 fr. — M. l'abbé Kalbach, à Auboué, 15 fr. — Frère Ephrem, Le Caire, 11 fr. 25. — Anonyme, à Tourcoing, 10 fr. — M. Delpouille, à Lille, 10 fr. — Anonyme, à Lille, 10 fr. — M. Tribout, à Lille, 10 fr. — Jean et Jane, 10 fr. — Anonyme de Cannes, 10 fr. — M. l'abbé E. Asfaux, à Saint-Martin-du-Bois, 10 fr. — M. l'abbé Marcoul, à Castres, 10 fr. — M. l'abbé Leboulen, à Ivry-la-Bataille, 10 fr. — Sœur Marie-Dominique Demarey, à Chalon-sur-Saône, 10 fr.

M. E. Pinot de Moira, à Strasbourg, 9 fr. 25. — M. l'abbé Paul Louyot, à Nancy, 8 fr. 85. — M. J. Cherbero, à Pau, 7 fr. 50. — M. Charles Caillet, à Nogent-le-Roi, 6 fr. 35. — Mme Delage, à Lille, 5 fr. — Mlle Rose, à Lille, 5 fr. — M. F. Dupont, à Lille, 5 fr. — Un prêtre du Pas-de-Calais, 5 fr. — Anonyme, à Lille, 5 fr. — M. Gadiot-Boudin, à Maëstricht, 5 fr. — M. Jacques de Junnemann, à Berne, 5 fr. — Mme E. D. M. Enery, à New-York, 5 fr. — M. Florian Voyant, à Saint-Julien-en-Jarez, 3 fr. 25. — Anonyme de Tours, 2 fr. 50. — M. l'abbé A. Nieuwland, à Anvers, 1 fr. 10.

Total de la quatre-vingt-troisième liste	3.831 fr. 55
Total des listes précédentes	167.105 fr. 75
Total	170.937 fr. 30

Le jeune Modange, dix-neuf ans, comparaissait, le 8 juillet 1926, devant les assises du Puy-de-Dôme, à Riom, pour répondre d'un assassinat.

« Ce sont mes lectures qui m'ont perdu », déclara-t-il à son défenseur, Me Planche. (*Le Journal*, 9 juillet 1926).

PETIT COURRIER

QUESTIONS ET RÉPONSES

51. — *Je viens d'en faire l'expérience, il est plus difficile que vous le pensez de réunir des matériaux tout prêts pour une réunion sur la presse. Les brochures* : Le Clergé et la presse, *par Cyr* ; Les Dames et la presse ; La Jeunesse et la presse ; Les Deux presses, *éditées par la Bonne presse, sont épuisées. Il ne reste en vente que* : La Mauvaise presse, *par Couget* ; Petit manuel pratique de la presse, *par Soulange-Bodin* ; La Presse, *par le cardinal Amette (assez faible)* ; Les Catholiques et la presse, *par Paul Féron-Vrau ; un certain nombre de comptes rendus de congrès. L'excellente lettre de Mgr Delamaire sur la presse est épuisée. La bonne étude de Thellier de Poncheville,* Au travail par la presse, *est épuisée.*

Et la Fédération nationale catholique demande des conférences sur la presse de tous côtés. Que faire?

Comment obtenir une réédition de Mgr Delamaire, qui est, je crois, le texte le plus complet et le plus vigoureux? Est-ce l'imprimeur, est-ce l'archevêque de Cambrai que cela regarde?

Ne pourrait-on composer sur la question de la presse une « pochette » de quelques brochures, comme l'a fait Drac pour les religieux? Chez nous, dans un diocèse de cinq cent mille habitants, il y a deux ou trois prêtres capables de parler sur la presse. Ailleurs, c'est sans doute encore pis. Cet état de choses est idiot, passez-moi le mot. Voilà une question vitale, et personne n'est « fichu » de la traiter! Y a-t-il quelque chose à faire? Voilà une idée que je vous soumets, ou plutôt une plainte, un regret. Vous êtes le seul homme qui puissiez partir de là pour aboutir à un résultat pratique, si ce résultat est possible.

R. — Pour une mise au point, voilà une mise au point. On ne saurait mieux exposer en quelques mots cette situation paradoxale, idiote, désastreuse.

Tout doux cependant, pour les fabricants de matériaux. J'en connais. On leur demande d'éditer un tract sur ceci, une brochure sur cela. Et ils éditent, les malheureux! Les tracts et les brochures restent en magasin. Ceux-là même qui ont émis le vœu qu'on tire ces tracts et ces brochures par milliers, et qu'on les répande partout dans les villes et les campagnes, ceux-là même n'en veulent plus à aucun prix. La « Bonne presse » de Paris sait à quoi s'en tenir à cet égard.

Nous aussi, nous avons été pris. Je revoyais ces jours-ci les quatre brochures sur *Les Annales, Le Petit Parisien, Le Petit Journal, Le Journal*, que nous avions éditées avant la guerre. Vraiment, elles sont remarquables ; elles suffiraient largement à nourrir une série de conférences, bourrées, intéressantes et vivantes sur la presse en général et sur maints journaux en particulier. Mais elles ne se sont jamais vendues. Tellement qu'en 1923, ne sachant plus où les loger, nous les avons sacrifiées, au prix de vieux papier (dix brochures de cent pages sur beau papier d'avant-guerre, pour quinze centimes). Aujourd'hui, on nous demande des matériaux, quitte à nous laisser ces matériaux pour compte quand ils seront prêts.

Et vous parlez de faire prendre les matériaux qu'on n'a pas

sollicités, comme la lettre de Mgr Delamaire et la pochette! Oh! là! là! mon pauvre! On nous demanderait de tous côtés ce qui nous prend! Et nous prendrions quelque chose, en fait de « bouillon! »

Il faudrait cependant tenter le possible, sinon l'impossible. C'est votre avis, cher correspondant et ami. C'est le nôtre. Je mets donc, dès aujourd'hui, un nouvel ouvrage sur le métier.

Cet ouvrage contiendra des matériaux sur la presse : il groupera des documents, des faits, des témoignages, des citations, des traits, en d'autres termes, ce qui a été dit de plus pratique, de plus solide et de plus facile à utiliser, dans les congrès, dans les lettres épiscopales, dans les discours, dans les livres, dans les journaux et revues ; et cela, dans un ordre méthodique, de manière à ménager la peine et le temps de ceux qui y recourront.

Et dans quelques semaines, nous mettrons le volume sous presse. Nous le tirerons à trois mille exemplaires (c'est trop peu pour s'y retrouver, mais c'est trop déjà pour le débit qu'il aura parmi les 38 millions de catholiques de France ; un livre pareil ne se vend pas dans les milieux catholiques aussi facilement que *Mon curé chez les riches* et autres inepties). Nous en vendrons immédiatement trois cents.

Mais au cours de l'année, cent prêtres ou conférenciers qui voudraient parler de la presse vont se dire à eux-mêmes : « Ah! s'il existait un livre!... Mais il n'existe pas de livre. » Cent prêtres ou conférenciers vont écrire à un office général de renseignements catholiques et universels, pour demander si... Et l'office général de renseignements catholiques et universels répondra : « Renseignements pris aux meilleures sources, il n'existe pas d'ouvrages de ce genre. » Cent prêtres ou conférenciers vont nous écrire à nous-mêmes, pour nous prier avec instance de préparer un volume de matériaux pour aider les conférenciers qui doivent parler de la presse. Enfin, deux cents prêtres ou conférenciers vont nous adresser une lettre conçue à peu près en ces termes : « Votre ouvrage sur la presse est parfait, mais il est trop cher. Il faudrait faire une édition économique qui donnerait la même matière, mais dont le prix ne dépasserait pas trois francs. En attendant, je vous serais reconnaissant de vouloir bien me rédiger un plan détaillé de conférence et de m'adresser les meilleurs documents que vous possédez sur le sujet. Je voudrais faire quelque chose de bien. Je joins un franc à ma lettre, dont cinquante centimes pour l'affranchissement de votre réponse, et l'excédent à votre souscription. »

Quand même, nous allons tâcher de tirer le meilleur parti des documents que nous possédons.

Tant de trésors! Nous ne les thésauriserons pas davantage. C'est la crise. Dépouillons-nous, pour enrichir les pauvres...

Tant de graine en silos! Elle y moisit. Passons-la aux bons semeurs, qui la sèmeront! Et que la moisson lève sur tous les champs de France!

C'est la guerre. Et les arsenaux catholiques sont pleins. Ils débordent de pièces de tous calibres et de munitions. Les unes et les autres peuvent servir encore. Et on les laisserait inutilisées alors que tout le monde en cherche! Non. Sortons tout cela. Et que chacun s'empare de ce qu'il trouve de mieux pour son action...

Mais ces considérations feront la préface de l'ouvrage! C'est l'ouvrage qui est à faire, pour l'instant. Au travail, tout de suite!

P. S. — Pourquoi nos lecteurs ne nous aideraient-ils pas ! Nous ne pouvons pas espérer que tous les conférenciers, tous les prédicateurs, tous les collectionneurs de documents nous enverront quelque chose... Ils ne s'aviseront pas, ces conférenciers, ces prédicateurs, ces collectionneurs, qu'on n'a pas le droit d'enfouir ses talents. D'aucuns cependant ne voudront pas encourir la condamnation portée contre les fossoyeurs ! Et ils nous aideront. Merci.

□ □ □

52. — *Dans le numéro du 15 juillet 1926 de la* Revue des lectures *(page 580), il est écrit sous la rubrique « Ne parlez pas de ça », qu'un journal catholique, qui n'est pas le seul, recommande des immondices. Je vous serais obligé de me dire quels sont ces journaux ?*

R. — Ces journaux ? Ils sont innombrables. Nous en avons cité un certain nombre, dans notre numéro de janvier 1926 ; nous en avons dénoncé maintes et maintes fois, à propos de leurs chroniques littéraires et de leurs rubriques de spectacles.

Quant à vous nommer tous les journaux qui, plus ou moins fréquemment, recommandent des immondices, c'est impossible : il faudrait nommer presque tous les journaux de France.

Ce qui est infiniment plus facile, c'est de nommer les journaux qui ne recommandent point d'immondices. Ce sont : *La Croix* de Paris et les *Croix* de province ; quelques rares journaux, dirigés par des catholiques consciencieux et méritants, méprisés de la plupart des catholiques pour leur dignité morale et leur intégrité professionnelle, et que tout le monde connaît ; enfin, quelques feuilles obscures auxquelles les marchands d'immondices dédaignent d'offrir leur publicité payée.

□ □ □

53. — *Vous me trouverez peut-être bien inopportune, mais après bien des hésitations, je me permets de vous écrire au sujet du* Manuel général de l'instruction primaire.

La feuille ci-jointe me décide. Je ne connais pas la valeur pédagogique de la Revue de l'école *(157, boulevard Saint-Germain, Paris, 6e) ; mais je partage complètement sa manière de voir en ce qui concerne la revue qu'elle vise et que presque toutes les institutrices libres ont entre les mains. On blâme avec raison les chrétiens qui s'abonnent aux mauvais journaux et les lisent. Outre le mal que peut leur faire cette lecture, ils alimentent la caisse de la mauvaise presse. Et voilà des institutrices chrétiennes, des religieuses qui font la même chose.*

Je connais des directrices qui ne remettent le Manuel général *qu'après en avoir expurgé tout ce qui pourrait nuire à l'esprit de leurs jeunes adjointes, d'autres qui leur donnent la revue tout entière. En tout cas, elles donnent leur argent pour faire le mal, alors que des revues pédagogiques catholiques ont tant de mal à se soutenir.*

Je disais un jour à une directrice d'un grand établissement : « Pourquoi donc vous abonnez-vous à cette revue imprégnée de l'esprit laïque ? — C'est parce qu'on est plus vite renseigné sur la date des examens, me répondit-elle ! » Le directeur de l'enseignement catholique de la région ne pourrait-il pas, en s'abonnant à cette revue — ce ne serait qu'un seul abonnement — renseigner ensuite les maisons d'enseignement ?

De même, dans un annuaire des maisons de l'enseignement

chrétien dont je ne sais pas exactement le titre, on recommande des choses de la librairie Nathan. Est-ce que nos libraires catholiques ne pourraient s'entendre pour éditer des choses aussi bonnes que ces maisons-là et qui ne porteraient pas les maîtres chrétiens à aider des maisons où s'éditent tant de choses mauvaises. C'est surtout des livres et gravures pour la classe enfantine, les jardins d'enfants qu'on ne trouve pas chez nos éditeurs catholiques. Mais qu'ils s'y mettent. Nous ne sommes pas plus sots dans notre camp que nos adversaires. Si un jour vous pouviez faire un article sur ce sujet, plusieurs en profiteraient peut-être.

Que je voudrais voir une plus grande diffusion à votre excellente revue. Si j'étais riche, je tâcherais de la propager par des abonnements, mais hélas, tout ce que je puis faire, c'est de me la procurer pour moi-même et de la recommander.

R. — Un article sur le sujet ? Mais nous ne pourrions mieux faire que de publier votre lettre. Au reste, nous avons parlé du *Manuel général* à deux reprises, en 1924 ; nos lecteurs savent donc à quoi s'en tenir.

Il faudrait y revenir, direz-vous. Oui, assurément, quand nous aurons un hebdomadaire ou un quotidien. Pour le moment, demandez donc aux hebdomadaires et aux quotidiens catholiques de votre région d'y venir, une fois seulement, et de dénoncer les désordres que vous signalez. Et si vous ne vous heurtez pas à des objections misérables, et si vous avez la chance de rencontrer un homme, et un homme sachant écrire, vous m'en donnerez des nouvelles.

□ □ □

54. — *En ma qualité d'abonnée à la* Revue des lectures, *je me permets de vous demander quel est le journal ou la revue à laquelle vous me conseilleriez d'abonner un garçon de quinze ans.*

C'est un jeune paysan n'ayant que son certificat d'études primaires, mais intelligent, sérieux et de nature assez fine. Je voudrais remplacer la lecture de Pierrot *et de* L'Echo du Noël, *certainement trop enfantins à présent pour lui, par quelque chose à la portée de son âge, de son intelligence et du milieu où il vit.*

Voyant que personne ne s'occupe de sa formation, ce qui est sûrement dommage, je pense qu'il faut tâcher d'y suppléer par la bonne lecture. Or, je ne retrouve pas dans la revue quelque chose ayant rapport à ce que je cherche ; c'est pourquoi je sollicite directement votre avis.

R. — Nous avons rédigé une affiche et un tract sur les revues destinées aux jeunes gens. Nous y avons mis tout ce que nous avons trouvé et tout ce qui existe de mieux, pour les jeunes gens de quinze à vingt-cinq ans. Cette affiche et ce tract, nous les avons fait imprimer, nous les avons annoncés, nous en avons publié le texte dans la revue ; ensuite, nous les avons signalés, par prospectus envoyés à domicile, à vingt ou trente mille prêtres de France, à des centaines de journaux, à des myriades de dirigeants catholiques, à d'innombrables œuvres et associations, etc.

Et c'est surtout depuis que cette affiche et ce tract ont paru qu'on nous demande, non pas l'affiche et le tract, mais l'indication de revues pour jeunes gens !

□ □ □

55. — *Permettez-moi de saisir cette occasion pour joindre mes*

humbles félicitations aux éloges si mérités qui vous sont adressés au sujet de votre Revue des lectures.

Dans notre pension de famille, ouverte aux jeunes apprenties, ouvrières et employées, elle rend des services appréciables. Travailler à donner à cette jeunesse si superficielle et si exposée, le dégoût du roman vide, niais et dangereux par le développement du goût des lectures saines et éducatrices, voilà l'objet de nos efforts.

Avec le guide sûr et éclairé qu'est votre revue, Monsieur l'abbé, nous avons souvent la consolation de constater l'ascension de ce degré si important dans l'âme de la jeune fille.

Notre reconnaissance a sa meilleure expression dans nos prières qui supplient Dieu de bénir et de féconder toujours plus votre apostolique labeur.

R. — On ne saurait mieux entrer dans nos vues : inspirer aux lecteurs l'horreur de ce qui est mal ou vain et les porter vers les œuvres bienfaisantes et fortes. Dieu soit béni, qui aide ses serviteurs à réaliser notre but !

□ □ □

56. — *Un de nos clients, frère des écoles chrétiennes et directeur d'un institut de jeunes gens, nous demande plusieurs exemplaires de la* Géographie universelle Quillet (*librairie Aristide Quillet, 278, boulevard Saint-Germain, Paris*), *à la condition que cet ouvrage puisse être mis dans une bibliothèque catholique.*

Nous vous serions très reconnaissants, Monsieur le directeur, de nous donner votre avis sur ce livre, et avec nos remerciements anticipés, nous vous prions d'agréer nos respectueuses salutations.

R. — La lettre nous est adressée par une grosse maison de Paris qui fait la commission en librairie pour l'étranger, évidemment sur l'indication expresse de son « client. »

Nous félicitons chaleureusement le client. Un religieux qui ne veut pas s'exposer à mettre en bibliothèque des ouvrages sortant d'une librairie maçonnique, et qui, pour être renseigné, s'adresse à nous qui sommes renseignés, et non à de bonnes gens de la confrérie des beni-oui-oui, mérite deux fois des félicitations. Bien, très bien, cher frère !

Naturellement, nous avons répondu, en deux mots quatre paroles, à la maison de commission que ledit ouvrage ne devait pas figurer dans une bibliothèque catholique.

□ □ □

57. — *Je suis une abonnée de la première heure (1908) et je me reproche de ne pas vous avoir dit déjà ma gratitude pour le service que vous rendez, en particulier aux mères de famille comme moi, qui n'ont ni le temps ni le désir de tout lire et qui doivent cependant se tenir au courant pour diriger les lectures de leurs enfants, ou discuter de ces lectures avec ceux que leur âge met hors de tutelle. Comme j'ai onze enfants, je ne parviendrais pas à suivre les lectures de chacun d'eux, si je ne trouvais dans votre revue le guide et le compte-rendu, tous deux inappréciables.*

Bien souvent, j'ai voulu faire de la propagande en votre faveur. Je n'ai jamais eu grand succès.

Le grand argument est qu'on vous trouve trop sévère, méconnaissant ainsi votre rôle qui est celui d'un guide, et non pas d'un simple informateur.

Aussi, pour convaincre les récalcitrants, j'ai pensé à la combinaison suivante : je vous envoie par le même courrier un mandat de 25 francs, pour l'abonnement à la Revue des lectures *de Mme X...*

Comme c'est chez cette libraire que se fournit toute la société de la ville et des environs, il a été convenu entre elle et moi qu'elle s'engageait à laisser en évidence (et au besoin qu'elle mettrait entre les mains de ses clients) les numéros de la revue, et qu'elle ne les vendrait que lorsque chacun serait remplacé par le suivant. De la sorte, les personnes qui auront consulté la revue plusieurs mois de suite seront convaincues de son utilité et de son intérêt. C'est ma façon de combattre à vos côtés : plaise à Dieu nous donner la victoire!

R. — Heureuse inspiration, combinaison ingénieuse, moyen d'apostolat recommandable et imitable.

□ □ □

58. — *On voudrait quelquefois crier aux gens que ce qu'ils réclament, ce qu'ils demandent d'organiser, existe ; qu'ils n'ont qu'à se retourner pour le voir. Mais non,* oculos habent...

Il me semble que si, dans chaque paroisse de France, surtout là où l'on veut faire de l'apostolat et des œuvres sociales, si seulement on s'abonnait à la Revue des lectures *et qu'on la lise, puis qu'on la commente dans ces réunions d'hommes, de femmes, de jeunes, on en retirerait plus d'avantages pour la vie surnaturelle de la paroisse en général et des individus en particulier, que des quantités d'œuvres, associations, etc., qui trop souvent se gênent l'une l'autre et qui, se recrutant toujours dans le même milieu, ne peuvent pas être « vécues » par leurs membres, parce que ceux-ci appartiennent à toutes et doivent se découper et se multiplier à l'infini.*

On nous dit : « Ne lisez pas de mauvais livres, n'allez pas au spectacle licencieux. » C'est trop vague, c'est trop abstrait. De braves gens vous affirmeront ne jamais lire un mauvais journal, et, tous les jours, ils avalent la prose du Quotidien, *de* L'Œuvre, *de* L'Ere nouvelle, *etc... Chez vous, on appelle un chat un chat ; on dit* Candide *mauvais,* L'Œuvre *mauvaise,* L'Ere nouvelle *mauvaise, etc. C'est catégorique, c'est ce qu'il faut. C'est plus franc et plus net que de dire : « Ne lisez pas les mauvais journaux que nous ne pouvons nommer, par crainte des histoires. » Ah! les histoires! Et pourtant, il y en a de bien belles et de bien bonnes!*

R. — Oh ! oui, il y en a de bien belles et de bien bonnes. Votre lettre m'en rappelle une qui vient bien au sujet. Laissez-moi vous la raconter.

On m'invita, l'hiver dernier, à faire une conférence dans une réunion d'hommes.

— Très flatté, Monsieur le Curé, mais... Comment dirai-je ? Combien avez-vous d'hommes mobilisés ou mobilisables ?

— Que voulez-vous dire ?... La guerre est finie, ce me semble.

— Il me semble au contraire, tout sapeur-pompiérisme à part, qu'elle continue... Elle est permanente dans l'Eglise militante... La vie de l'homme, dit le Saint-Esprit... vous savez cela. Vous savez certainement aussi que nous sommes en pleine guerre religieuse, en pleine guerre sociale, en pleine guerre civile. Et aussi dans la chose qui nous occupe en ce moment : dans la librairie,

dans la presse, c'est la guerre... Ces mauvais livres, ces mauvais journaux, ces mauvaises pièces, tout cela ce sont des boulets rouges, et de mauvais gaz qu'on lance dans notre camp pour nous abattre ou nous asphyxier. Et que si nous ne voulons pas périr, nous devons lutter... Du moins tous les catholiques valides... C'est pourquoi je vous demandais combien vous aviez d'hommes mobilisés, c'est à dire d'hommes bien instruits de leur religion, bien nourris au point de vue surnaturel, équipés, organisés, chevronnés ou du moins sur le pied de guerre, prêts à entrer en campagne...

— Mais je vous ferai remarquer que nous avons des œuvres dans la paroisse, beaucoup d'œuvres, et même un commencement d'union paroissiale.

— Eh oui ! Je le sais. Mais des hommes d'œuvres ne sont pas toujours des hommes mobilisables... A mon avis, si vous le permettez, il n'y a, en fait d'hommes mobilisables et de bons soldats, que les bons catholiques lisant de bons journaux. Et d'une. D'autre part, il est impossible de faire de bons soldats avec de soi-disant bons catholiques qui lisent de mauvais journaux. Ces catholiques sont intoxiqués, atrophiés, sourds, aveugles et paralytiques, tout ce que vous voudrez ; en tout cas, ils sont incapables de servir. Si on ne veut pas encombrer les unités de combat avec des non-valeurs, il faudrait les réformer. Ceux qu'il faut utiliser, ce sont les bons catholiques lisant régulièrement, exclusivement et depuis longtemps des journaux catholiques.

Quoi qu'il en soit, je ne puis tout de même pas, moi, prêtre, en ce temps de guerre, parler aux hommes de votre union paroissiale du... carré de l'hypoténuse, ou de la poésie pure. Je dois leur parler d'apostolat à exercer, et leur proposer, d'accord avec vous, un plan d'action qu'ils seront prêts à réaliser, le jour où leurs chefs leur en donneront l'ordre. Prêts, c'est à dire mobilisés... Tout le reste est littérature...

Monsieur le curé me considéra d'un air de haute commisération. La conférence eut lieu. Un professeur la donna, qui parla à ces hommes du... carré de l'hypoténuse. Tout le monde fut content.

Ce qu'écrivait un anticlérical forcené, Francisque Sarcey

Il est certain qu'à lire nos romans, on ne se douterait guère que de tous les pays du monde, la France est peut-être celui où l'on compte le plus grand nombre de familles honnêtes. Ce goût tout nouveau de publications pornographiques n'est qu'un travers de notre esprit : il ne tardera pas à disparaître comme il est venu, semblable à un champignon vénéneux qui a poussé en une nuit, on ne sait comment, et qui ne dure qu'un jour.

Mais c'est le devoir des braves gens, tant que cette maladie sévira chez nous, de ne pas aider à la propager...

Il y aurait toujours un bon moyen de se débarrasser de ces commerçants : ce serait de ne leur rien acheter. Ils spéculent sur une curiosité malsaine. Ils renonceraient à ce métier, si ce métier n'était pas productif. (Francisque SARCEY, *Le XIX*e *siècle*, 6 juin 1882).

Ces avis vous concernent :

Vous devez les lire...

I. **Pour compléter nos collections.** (*Attention ! Modifications dans les numéros demandés*). — Nous recevons toujours avec reconnaissance et nous paierons à bon prix les numéros qui manquent à nos collections, c'est à dire les numéros de **janvier** et **février 1909** ; la **table des matières 1909** ; les numéros de **février, mars** et **juin 1910** ; de **juillet 1921** ; de **mars** et **juillet 1923.**

II. **Notre service d'achats.** — Ceux de nos abonnés qui n'ont pas de librairie à leur portée peuvent adresser leurs commandes de livres à nos bureaux de Paris, *en indiquant l'auteur, le titre et l'EDITEUR.* Ces commandes sont servies avec soin et rapidité.

Nous nous chargeons de commander les livres édités en province ; mais pour des raisons indépendantes de notre volonté, un délai de quinze jours et même d'un mois doit être prévu.

III. **Correspondance.** — Nous prions instamment nos lecteurs de : 1° écrire sur des feuilles séparées les diverses questions qui font l'objet de la correspondance, de manière qu'il y ait une feuille distincte pour les choses de la rédaction, une feuille distincte pour les choses de l'administration, etc. ; 2° envoyer un timbre pour la réponse, donner nom et adresse complète, dans chaque lettre.

IV. **Deux avis essentiels.** — 1° *L'ABONNEMENT EST PAYABLE D'AVANCE ; 2° L'ABONNEMENT CONTINUE SAUF AVIS CONTRAIRE.*

V. **Changement d'adresse.** — Toute demande de changement d'adresse non accompagnée de 75 centimes en timbres sera considérée désormais comme non avenue.

VI. **Timbres pour la réponse.** — Pas de timbres, pas de réponse, ainsi que nous le disons plus haut. Pour les relations internationales, il y a la carte-réponse, le coupon-réponse, etc.

VII. **Les abonnements.** — 1° On peut s'abonner à toute époque de l'année. — 2° En principe, tous les abonnements partent de janvier et se terminent avec le numéro de décembre. En fait cependant et provisoirement, quelques centaines d'abonnés restent encore en dehors de cette règle générale : ils recevront, en temps opportun, une invitation à s'y conformer.

POUR LE BON RENOM DES LETTRES FRANÇAISES

LES ÉDITIONS DE LA VRAIE FRANCE

92, Rue Bonaparte, PARIS (VIe)

vous permettent de lire des œuvres saines, attachantes et d'une haute tenue littéraire.

Volumes parus :

SÉRIE A

La Guerre des femmes, par A. REDIER (39e mille), Prix Davaine, Académie française, **9 fr.** — **A l'américaine,** par P. GOURDON, **9 fr.** — **Les Liens brisés,** par J. MAUCLÈRE, **9 fr.** — **La Danse devant le veau d'or,** par T. DOBSAN, **9 fr.** — **Le Sens de la vie et l'idée de l'ordre dans l'œuvre d'Henri Bordeaux,** par M. LIGOT. Préface de Louis MADELIN, **9 fr.** — **L'Appel de la terre,** par M. d'ARGUIBERT, **9 fr.** — **Paysages romanesques des Alpes,** par Henry BORDEAUX, de l'Académie française, **9 fr.** — **Le Vitrail de Sainte Geneviève,** par PIERRE-GAUTHIEZ. Gravures sur bois de Paul BAUDIER, **9 fr.** — **Grand'mère Guillaume,** par H. GUERLIN, **9 fr.** — **L'Apôtre du Congo, Mgr Augouard,** par G.-G. BESLIER, **9 fr.**

SÉRIE B

Samouël, par RAFFI, traduit de l'arménien moderne par ALTIAR et KIBARIAN. Deux volumes, ensemble **14 fr. 50.** — **La Révolte des morts,** par F. DUHOURCAU. Prix Furtado (Académie française), **7 fr. 50.** — **Babette à Paris,** par M. MOREL, **9 fr.** — **Lucienne Landas,** par A. DAVERNE, **9 fr.** — **La Terre veuve,** par G. MERCIER (ouvrage couronné par l'Académie française), **9 fr.** — **Les Voleurs d'âmes,** par G. DELAMARE, **9 fr.** — **La Robe sans couture,** par L. THÉVENIN, **9 fr.** — **Les Fumées de l'encens,** par L. de LAUNAY, de l'Institut, **9 fr.** — **Sportive,** roman par le Docteur M. BERTHEAUME, **9 fr.** — **L'Enfant de la victoire,** par F. DUHOURCAU. Grand Prix du Roman, Acad. franç. 1925, **9 fr.** — **Les Mouvements de la flamme,** par L. LEFEBVRE, **9 fr.** — **L'Orage sur la maison,** par A. DREYER, **9 fr.** — **Sous les cendres du passé,** par M. des ARNEAUX, **9 fr.** — **A l'aube,** par M. THELEN, **9 fr.** — **La Montée de Jean Girou,** par Serge BARRANX, **9 fr.** — **La Nymphe en danger,** par F. PARN, **9 fr.** — **A l'ombre du clocher,** par Ch. GÉNIAUX, **9 fr.**

SÉRIE C

A la gloire de la terre, par G. MAURIÈRE. Prix Floréal, **9 fr.** — **Le Ciel sans Dieu,** par P. ARCARI, traduit de l'italien par A. BOULANGER, **9 fr.** — **Le Double sacrifice,** par E. RIPERT, **9 fr.** — **Son péché,** par M. DUGARD, **9 fr.** — **Au seuil du festin,** par P. COURTOIS, **9 fr.** — **L'Ombre mutilée,** par P. de CROIDYS, Prix de l'Académie française 1926, **9 fr.** — **L'Homme qui ne meurt pas,** par G. MAURIÈRE, **9 fr.**

Tous ces ouvrages peuvent être fournis sous un **élégant cartonnage** rappelant la couverture des volumes brochés, moyennant un **supplément de 1 fr. 50 par volume.**

AVIS. — *La* **Série A** *convient à tous les lecteurs depuis les tout jeunes gens et jeunes filles, et les livres qu'elle contient peuvent être mis entre leurs mains sans examen préalable. — Les livres de la* **Série B** *peuvent être lus par les jeunes gens à partir de 16, 17 et 18 ans. Toutefois il est bon que les éducateurs les parcourent, afin de se rendre compte s'ils conviennent à chacun de ceux dont ils ont la charge. — La* **Série C** *est destinée aux lecteurs dont la formation morale est achevée.*

CHEZ PLON

ŒUVRE DE CH. DE BORDEU

UN CADET DE BÉARN ..... **12 francs**

TERRE DE BÉARN ..... **12 francs**

JEAN PEC ..... **12 francs**

LE DESTIN D'AIMER ..... **12 francs**

PAGES DE LA VIE ..... **12 francs**

MAÏA ..... Epuisé

JEAN DU PLESSIS
Commandant du « Dixmude »

LES GRANDS DIRIGEABLES
DANS LA PAIX ET DANS LA GUERRE

**** LEUR TECHNIQUE**

Ouvrage publié par le comte Jean du Plessis, doyen de la Faculté de droit à l'Université catholique de l'Ouest.

In-8 écu avec 110 figures dans le texte et 2 photographies hors texte ..... **20 francs**

PRÉCÉDEMMENT PARU :

*LES GRANDS DIRIGEABLES DANS LA PAIX ET DANS LA GUERRE. *Leur passé, leur avenir, l'expérience du « Dixmude ».*

In-8 écu ..... **15 francs**

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES

La Vie Spirituelle

revue mensuelle de 96 à 144 pages

20 francs par an

Dirigée par le R. P. M. VINCENT BERNADOT, O. P.

vous apporte chaque mois des articles sur

les fondements et la **pratique de la vie intérieure ;**

une vertu qu'elle expose d'après la doctrine et les exemples des saints ;

les fêtes liturgiques du mois dont le symbolisme est expliqué à fond ;

un saint dont elle raconte la vie, expose la doctrine, analyse les écrits, cite les meilleurs extraits ;

les règles de la direction spirituelle pour vous-même et pour les œuvres dont vous vous occupez ;

les lectures spirituelles que vous pourriez faire (ouvrages anciens ou nouveaux à conseiller aux fidèles pour acquérir et entretenir une piété éclairée et profonde).

ECOLE THÉOLOGIQUE DE SAINT-MAXIMIN (Var)

Compte chèque-postal : *La Vie Spirituelle*, Marseille 92.42.

Librairie de l'ACTION CATHOLIQUE
79, Chaussée de Haecht, BRUXELLES
Librairie GIRAUDON, 56, rue N.-D.-des-Champs, PARIS (6e)

Œuvres du chanoine Paul Malflants :

LA LITTÉRATURE FRANÇAISE AU XIXe SIÈCLE, 3 volumes in-12 :

I. **Le Romantisme,** 5e édition, 314 pages ..... fr. 15.00
II. **Publicistes, Orateurs, Poètes,** 4e édition, 340 p. 15.00
III. **Romanciers,** 4e édition, 427 pages 15.00

Auteurs Français et Belges du XIXe Siècle. Abrégé des trois volumes précédents, 2e édition, 518 pages 15.00

Religion et Littérature, 3e édition, 192 pages 7.50

Etudes de Critique Littéraire, 268 pages 9.50

Livres de chevet, 44 pages 2.25

Alfred de Musset (œuvres choisies et annot.), 300 p. 5.20

Le Cardinal Pie (discours ch. et ann.), 2e édit., 180 p. 6.50

Maurice Maeterlinck, 32 pages 1.50

Autour de la Méditerranée. Lettres d'un pèlerin de Jérusalem, 188 gravures, 244 pages 25.00

Avis aux Parents sur l'Ecole laïque

La vaillante *Réponse du Sud-Est*, 111, boulevard Longchamp, Marseille, met en vente deux tracts bien faits qui devraient être largement répandus.

Le 1er tract a pour titre : **Catholiques, méfiez-vous des écoles laïques.** Il se vend 8 fr. le cent et 60 fr. le mille, port compris.

Le 2e tract a pour titre : **Les Dangers de l'école laïque.** Il se vend 4 fr. le cent et 30 fr. le mille, port compris.

Pour tous **travaux de bibliothèques** (copies, photographies, recherches), adressez-vous à **PARIS-LYNX,** rue du Muguet, TAVERNY (S.-et-O.).

LA LIBRAIRIE René GIARD 2 Rue Royale LILLE
ACHÈTE au maximum de leur valeur toutes bibliothèques & lots de livres de théologie patrologie littérature etc. fins d'éditions.
Catalogue périodique gratuit

EDITIONS DE L'APOSTOLAT DE LA PRIÈRE
9, rue Montplaisir, TOULOUSE

NOUVEAUTÉS

Les Douze Vendredis du Sacré-Cœur, par le R. P. RICHSTAETTER, S. J. In-16, 132 pages. — Prix : *franco*, 3 fr. 50.

Le Sacré-Cœur de Jésus et les Exercices spirituels de S. Ignace, par le R. P. P. POTVAIN, S. J. In-12, 212 pages. — Prix : *franco*, 5 fr. 50 ; en 31 fascicules séparés, 7 fr. 50.

Bibliographie pratique pour des Exhortations spirituelles (quelques indications de sujets et d'auteur). In-12, 128 pages. — Prix, *franco*, 5 fr. 50.

Le Roi de la Cité Merveilleuse, par la Mère LOYOLA (20e mille). Edition illustrée. In-12, 128 pages. Edition pour les *filles* et les *garçons* (bien spécifier). — Prix : *franco*, 4 fr. 50. — Réductions pour pensionnats, catéchismes, patronages, etc.

IIe CENTENAIRE DE LA CANONISATION DE SAINT LOUIS DE GONZAGUE (1726-1926) :

Vient de paraître :

Saint Louis de Gonzague. Biographie du saint, d'après le célèbre ouvrage du P. V. CÉPARI. In-12, 48 pages. — Prix : 1 fr. ; *franco*, 1 fr. 25. — Remises par quantités.

Louis de Gonzague. Drame historique en 1 acte, par le P. DELAPORTE. In-12, 32 pages. — Prix : 1 fr. 50 ; *franco*, 1 fr. 75.

La Leçon de Saint Louis de Gonzague. Par le R. P. PARRA, très élégante plaquette de 32 pages. — Prix : 1 fr. 25 ; *franco*, 1 fr. 50. — Remises par quantités.

Plans et Notes pour la Prédication de triduums, Retraites, Neuvaines, par le P. BROU, S. J. In-12, 32 pages. — Prix : 1 fr. 25 ; *franco*, 1 fr. 50.

CHEZ TOUS LES LIBRAIRES CATHOLIQUES

250 francs.

TOUT LE MONDE RELIEUR
grâce au **RELIGO** BREVETÉ S. G. D. G.
L'APPAREIL LE PLUS SIMPLE
LE PLUS PRATIQUE, LE MOINS CHER
NOTICE FRANCO SUR DEMANDE

Établissements **H. MORIN,** 11, rue Dulong.
PARIS (17e).

C. C. 196.26 PARIS. — REG. COMM. 43.168 SEINE.

Fleurs d'Eglises

ET D'APPARTEMENTS

AU LILAS BLANC Anicet AMELOOT
LILLE — 28, Rue Grande-Chaussée, 28 — LILLE
DEMANDER LE CATALOGUE

MAISON DE LA BONNE PRESSE
5, Rue Bayard — PARIS-8e
R. C. 213.869 B. C. C. 1668 PARIS.

LA LUTTE CATHOLIQUE
Sept conférences par JEAN CŒUR
Chaque conférence : **1 fr. 50** ; port : **0 fr. 15**

I. **Le Laïcisme.**
II. **L'Inspiration laïque.**
III. **De l'école chrétienne à l'école révolutionnaire.**
IV. **De l'école confessionnelle à l'école sans Dieu.**
V. **Le Laïcisme scolaire contemporain.**
VI. **La Question de l'école unique.**
VII. **La Malfaisance de l'école unique.**

Sommaire du Numéro spécial d'Octobre
de l'**ÉCHO DES REVUES**

Abonnement annuel : **4 francs**

Avis divers. — Règlement pour la circulation des Revues. — Revues mises en circulation pendant l'année 1927. — Note sur l'*Echo des revues*. — Salon gratuit de lecture. — Bureau de renseignements bibliographiques. — Bibliothèque de pièces de théâtre pour écoles, cercles, patronages. — Revue des livres (nouveautés). — Renseignements divers sur les lectures (œuvres fournissant des volumes aux bibliothèques paroissiales, ouvrages recommandés, quelques journaux à signaler, quelques revues qui ne sont pas dans la liste des revues circulantes). — Prêt de livres nouveaux (conditions et liste). — Bibliothèque de revues (conditions et fichiers). — Fiches des revues (arts, biographies, littérature, religion, science, économie, agriculture, sociologie, œuvres de jeunesse). — Tarifs postaux actuels. — Occasions diverses, offres et demandes. Ce N° est vendu : **1 franc**

Le N° de l'édition de propagande est envoyé *gratuitement sur demande*. Bureau pour correspondance : 81, Avenue Crampel, TOULOUSE.

CLOCHES D'EGLISE, BOURDONS, CLOCHES, CARILLONS
ANCIENNE MAISON DROUOT **CH. WAUTHY** à DOUAI (NORD)
Maison spéciale ; plus d'un siècle d'existence
Machines à sonner perfectionnées, permettant de sonner plusieurs cloches en volée avec un seul homme.
La Maison se charge de la sonnerie électrique des cloches par électro-aimant. R. C. DOUAI 2.324.

Ecole Moderne d'Enseignement Général
par Correspondance

(Recommandée par le Bulletin de l'Institut Catholique de Paris)

50 *bis*, Rue Violet — PARIS (XVe)

COURS COMPLETS, PRIMAIRES ET SECONDAIRES

Préparation aux Baccalauréats et Brevets
Revision des programmes des Baccalauréats
et Brevets pendant les vacances

Cours de vacances — Renseignements gratuits

Librairie-Editions A. GIRAUDON

56, Rue Notre-Dame-des-Champs, PARIS (6e)

DERNIÈRES NOUVEAUTÉS

LES ÉPITRES DE SAINT PAUL, III, par Dom DELATTE, O. S. B. ..... **16 fr. 50**

SOMMAIRE DES PRINCIPES D'ÉCONOMIE SOCIALE, par Val. FALLON, S. J. ..... 7 fr. 50

LA « PETITE VIE » DE JEAN M... (1907-1925) **2 fr. 50**

ESSAI HISTORIQUE SUR LES EXERCICES SPIRITUELS DE SAINT IGNACE, depuis la conversion d'Ignace (1521) **jusqu'à la publication du Directoire** (1599), par H. BERNARD, S. J. ..... **14 fr. 20**

Demandez notre nouveau Catalogue Général 1926-1927 qui est paru.

Suivez le **mouvement des Idées** *dans le monde en lisant chaque quinzaine les*

ÉTUDES

Grande Revue catholique d'intérêt général

5, place Mithouard, PARIS (VIIe)

Le No : 2 fr. ; — un an : 30 fr. ; — étranger : 40 fr.

R. C. SEINE 240.966.

MADAME, COUPEZ VOS ROBES, FAITES VOS CHAPEAUX

avec les leçons que donne le

JOURNAL DE L'INSTITUT DE COUPE DE PARIS

1 fr. 25 ; l'exiger partout
ou 54 RI, rue d'Amsterdam, PARIS-9e.

Abonnement :

Un an, 14 fr. ; six mois, 8 fr. ; Etranger : 18 et 12 fr.

COURS par CORRESPONDANCE

DIRECTION : 13, Rue Littré, PARIS (6e)

Bénis par S. S. PIE X et S. S. PIE XI, ces Cours rendent aux FAMILLES, avec le minimum de frais, les plus grands services pour l'**EDUCATION DES ENFANTS AU FOYER.**

FONDÉS EN 1903

ENSEIGNEMENT SECONDAIRE :

Cours St-Louis (garçons), Baccalauréats.
Cours Blanche de Castille (jeunes filles), Cours Classiques.

ENSEIGNEMENT PRIMAIRE :

Cours Jeanne-d'Arc (tous degrés) Brevets.
Méthode spéciale, attrayante, vivante, pour les tout petits. — A. B. C. du piano, grand succès.
Cours Spécial Supérieur pour les Jeunes Filles du monde.
Cours divers : Ménager, Latin, Langues, Dessin et Aquarelle, Solfège et Piano.

Demandez Notice A en indiquant le cours, la classe et l'âge.

L'IMPRIMERIE SAINT-JEAN

Rue de l'Etuve, à LIEGE (Belgique)

est un établissement tout à fait moderne qui se spécialise dans l'**Edition Religieuse** pour la France et pour la Belgique — **Revues, Brochures, Journaux,** etc. — et ses prix sont extrêmement avantageux.

Outillage spécial pour *tirages longs et rapides.*

Maison hautement recommandable.

LE PRÊTRE ÉDUCATEUR

ABON. : 10 FR. A PARTIR DE JANVIER OU D'OCTOBRE

27, Rue Championnet, PARIS (18e)

traite de la direction spirituelle, de la formation morale et sociale, de l'éducation de la volonté, etc., dans les Collèges. Ecoles et Œuvres de Jeunesse, etc. Est indispensable à tout prêtre qui s'occupe d'Education.

COMITÉ DE RÉDACTION : R. P. LAMBERT (Paris) ; MM. CASTEIG (Pau) ; DUTOIT (Facultés Catholiques de Lille); GRUMEL (Chambéry) ; LELEU (Tourcoing) ; BÉRANGER (Avranches) ; BETHLEEM (Lille) ; DUCLAUD (Ecole Montalembert) ; GEGOUT (Nancy) ; LIGNEAU (Pontlevoy).

IL FAUT AVOIR LU :

Dans la Collection : *ARS ET FIDES*

— N° 2 —

Amédée GUIARD

Carnet Intime

Préface de M. le Chanoine PETIT DE JULLEVILLE

Un volume ..... 14 francs

— N° 3 —

Léopold LEVAUX

Quand Dieu parle

Préface de Jacques MARITAIN

Un volume ..... 14 francs

Chanoine PERENNES

Docteur en théologie, Aumônier de l'hôpital de Quimper

Leçons d'Ecriture Sainte

Introduction générale aux Saintes Ecritures

Un volume ..... 21 francs

Gaston BATY

Le Masque et l'encensoir

Introduction à une esthétique du théâtre

Préface de Maurice BRILLANT

Un volume ..... 16 fr. 80

CAHIERS DE LA NOUVELLE JOURNÉE

— N° 7 —

Paul ARCHAMBAULT

Jeunes Maîtres

Etats d'âme d'aujourd'hui

Henri de MONTHERLANT — François MAURIAC

Jacques MARITAIN — Henri MASSIS

Jacques RIVIÈRE

Un volume ..... 16 fr. 80

LIBRAIRIE BLOUD et GAY

3, rue Garancière, PARIS (6e)

DES AFFICHES !

DES TRACTS !

A la réouverture
des écoles,
des patronages,
des cercles,
de toutes les œuvres paroissiales,
maîtres,
parents,
zélateurs,
directeurs,

Placez nos affiches
Distribuez nos tracts

NOTRE SÉRIE DE DOUZE AFFICHES DIFFÉRENTES
8 fr. 20 franco

CHAQUE AFFICHE
0 fr. 60 pièce
Port en plus :
0 fr. 25 par 3 exempl.
Pour affichage dans un lieu public, exemplaires timbrés :
1 fr. 10 en sus par exemplaire

Réductions par quantités

NOTRE SÉRIE DE SEPT TRACTS SPÉCIMENS
reproduisant les affiches
Nos 1, 2, 5, 6, 9, 11, 12
0 fr. 50 franco
Par quantités du même tract :
100 tracts : **5 fr.** franco
1.000 tracts : **35 fr.** fro

LES REVUES POUR JEUNES FILLES (N° 12)

LES REVUES POUR JEUNES GENS (N° 11)

LES CATHOLIQUES ET LES JOURNAUX QUOTIDIENS (N° 9)

LES JOURNAUX DE MODES ET DE TRAVAUX FÉMININS (N° 6)

LA VAGUE DE BOUE (N° 5)

L'ENFANT VOUÉ A LA DÉBAUCHE (N° 4)

LES FAITS-DIVERS CRIMINELS LES JOURNAUX A CRIMES (N° 3)

LE CINÉMA ET LA JEUNESSE (N° 2)

LES ILLUSTRÉS POUR ENFANTS (N° 1)

Editions de la *Revue des lectures*
77, Rue de Vaugirard, 77
— PARIS (6e) —

Imprimeur-Gérant, M. GOULOIS, 34, Rue de Bellain, DOUAI.